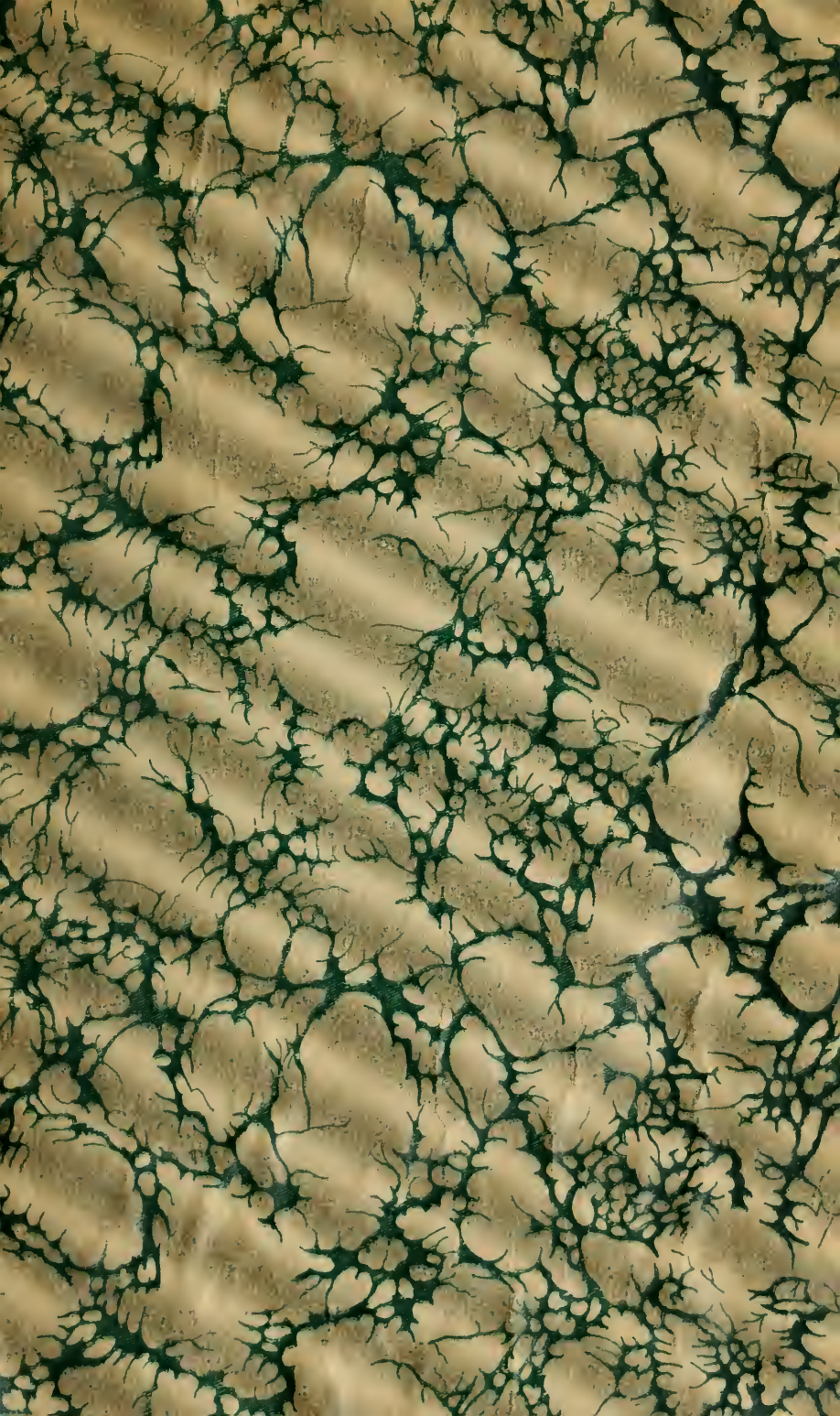


PQ
2323
.L16
C68
1807
BMRS

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/couronnepotiqu00labl

COURONNE POÉTIQUE

DE

NAPOLÉON-LE-GRAND,

EMPEREUR DES FRANÇAIS, ROI D'ITALIE,

ET PROTECTEUR DE LA CONFÉDÉRATION DU RHIN;

OU

CHOIX DE POÉSIES

COMPOSÉES EN SON HONNEUR.

Monumentum ære perennius.

HORAT.

PARIS,

CHEZ ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE,

Acquéreur du fonds de Buisson, rue Haute-Feuille, N.° 23.

1807.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

J'ai tâché de réunir dans ce recueil les meilleures pièces de vers composées, à différentes époques, en l'honneur du grand homme qui nous gouverne. Sans doute il était difficile à nos poètes d'élever leur talent à la hauteur d'un sujet aussi sublime. Je n'exalterai point le mérite de mes choix; mais pour justifier l'exécution de l'idée que j'ai conçue, et qui a paru si heureuse à des littérateurs et à des fonctionnaires du premier ordre, qu'ils se sont empressés de la seconder, il me sera permis de dire que je n'ai rien négligé pour faire entrer dans ce dépôt conservateur des chants inspirés par la gloire du grand Napoléon, les Poésies que l'opinion me désignait, ou qui m'ont semblé avoir le plus réussi. Quelques-unes de celles dont cette collection est formée n'avaient point encore paru; d'autres qui avaient paru ont reçu des change-

mens ou des corrections; presque toutes m'ont été remises par les auteurs mêmes avec leur autorisation nécessaire pour les publier.

Je désire beaucoup que l'on n'oppose point l'obscurité d'un nom au mérite réel d'un ouvrage. Lorsque j'ai cru voir l'alliance d'une heureuse expression avec l'énergie de la pensée, ou la vérité du sentiment, mon choix s'est déterminé. Quelquefois séduit par de beaux détails qui ne devaient pas être perdus, pouvais-je dédaigner les poésies qui les renfermaient? Enfin, la nécessité de lier dans l'ordre chronologique qu'il convenait le mieux d'adopter, les pièces qui ont célébré les grandes époques de l'illustration de notre Héros, m'a rendu indispensable l'emploi de quelques-unes qui se recommandent davantage à l'indulgence.

Si la Couronne poétique, m'écrivait M. François (de Neufchâteau), *n'était pas bien choisie, elle serait une couronne d'épines.* Cette réflexion m'a frappé; mais j'ai pensé aussi que le langage

du cœur avait souvent désarmé la sévérité des juges, et j'avoue que si l'esprit, si le génie même eût dû donner le plus de prix aux opuscules dont je voulais former la réunion, je ne l'aurais point entreprise.

Au surplus, des recueils de ce genre ne sont point faits pour tomber dans l'oubli, parce qu'ils reproduisent l'expression libre, authentique, solennelle, de l'admiration et de la reconnaissance publiques: ce qui doit les faire considérer comme un des plus beaux hommages qu'on puisse offrir à l'héroïsme et à la grandeur. Cet ouvrage, déjà recommandé par son titre aux temps à venir, acquerra sans doute dans d'autres éditions, ou dans ses supplémens, un plus haut degré d'intérêt; il sera un appel aux génies faits pour ajouter à l'éclat des triomphes, et deviendra de plus en plus digne de sa glorieuse destination.

AVIS.

Tout ce qui concerne la rédaction de cet ouvrage doit être adressé, *franc de port*, à l'éditeur, boulevard Saint-Denis, n.° 19.

Le même éditeur se proposant de publier la Couronne poétique de S. M. l'Impératrice JOSEPHINE, invite MM. les auteurs qui désireraient y faire insérer des pièces, à les lui faire parvenir le plus tôt possible.

COURONNE

POÉTIQUE

DE NAPOLÉON,

EMPEREUR DES FRANÇAIS.

INCENDIE DE LA FLOTTE DE TOULON.

VISION

D'UN VIEILLARD EXPIRANT.

Fragment du Poème de la Navigation.

Un seul homme, un vieillard, que son mâle courage,
Ses souvenirs, sa gloire, attachaient au rivage,
Sur une ancre brisée appuyant sa douleur,
Contemplait d'un œil sec ce spectacle d'horreur.
Aux portes de Toulon, dans ce combat rapide,
Comme un roseau frappé par la foudre homicide,
Son fils était tombé dans ses bras paternels :
Déchiré, mais fidèle à ses devoirs cruels,

Le vieillard, étouffant un intérêt si tendre,
Ne pleura point son fils dans sa patrie en cendre ;
Il frémit, indigné de survivre à tous deux.
Bientôt de son asile, à travers mille feux,
Entraîné vers le port dans la foule éperdue,
Sur ce vaste incendie il arrête sa vue ;
Il cherche ces vaisseaux qu'il guidait autrefois,
Quand de Suffren vainqueur accomplissant les lois,
Son courage, ennemi des rivaux de la France,
Allait au Gange esclave annoncer la vengeance :
Ces vaisseaux ne sont plus. Nos remparts ébranlés,
Dans la flamme et le sang nos chantiers écroulés,
Nos pavillons captifs traînés sur la Tamise,
L'airain tonnant encor sur la ville soumise,
Et, pour combler l'horreur de ces tristes succès,
Les Français expirant sous les coups des Français :
Tel est l'affreux tableau qui partout l'environne.
Du vieillard citoyen la force l'abandonne ;
L'avenir sur son ame a perdu son pouvoir.
Accablé du fardeau d'un âge sans espoir,
Il implorait du moins un trépas sans outrage ;
D'avides étrangers délaissés sur la plage,
Insultant dans leur fuite au vœu qu'il a formé,
Frappent d'un fer vaincu ce vieillard désarmé :
Il tombe, et tout à coup, à son heure dernière,
Un prodige éclatant vient frapper sa paupière.
Soit que le ciel voulût, touché de son destin,
Par un songe flatteur en adoucir la fin ;

Soit qu'aux yeux des mourans, comme l'ont cru des sages,
S'offrent de l'avenir les fidèles images :
De ses derniers regards attachés dans les airs
Il perce le nuage étendu sur les mers,
Et de nos vieux marins, ses guides, ses modèles,
Il croit voir devant lui les ombres immortelles.
Il reconnaît ce Paul, si long-temps redouté,
Du degré le plus bas au plus haut rang monté ;
Nesmond, Château-Renaud, Valbelle, d'Amfreville,
Et le sage d'Estrée, et le vaillant Tourville ;
Duquêne, la terreur du rivage africain ;
Cassard, et Duguay-Trouin, et Béthune, et Forbin,
Et Barth qui tant de fois alarma l'Angleterre :
Parmi tant de héros, Toulouse solitaire
Apparaît au vieillard sous les voiles du deuil,
Près d'un lis renversé pleurant sur un cercueil.
Le mourant tressaillit à cet aspect funeste.
Soudain brille à ses yeux une flamme céleste ;
Et les mânes guerriers qui planent sur les eaux
Lui découvrent au loin deux rapides vaisseaux
Qui des rives du Nil ont volé vers la France.
Assise sur nos bords, la timide Espérance
Attendait un héros promis à nos malheurs.
Il paraît ; et déja ses pavillons vainqueurs
Ont touché ces débris consacrés par la gloire,
Qui gardent de César le nom et la mémoire 1.
O prodige ! un moment a vu changer l'État.
L'honneur rentre au conseil, la prudence au sénat.

1 Fréjus. *Forum Julii.*

Le héros a parlé : la victoire fidèle
Entend et reconnaît la voix qui la rappelle ;
Soumise, elle s'élance et fixe le destin.
La paix la suit de loin, des palmes à la main ;
Elle dicte des lois à l'Europe docile ;
Et, seule dans le fond de ce tableau mobile,
On voit, au sein des mers, la jalouse Albion
Rallumer les flambeaux de son ambition,
Craindre pour sa grandeur le repos de la terre,
Et confier encore au démon de la guerre
Son destin qui dépend, dans ces funestes jeux,
D'une nuit sans étoile ou d'un jour orageux....
Alors tout disparaît : un voile favorable
Couvre de l'avenir l'arrêt inexorable.
Le vieillard, qui l'entend, perd la voix et le jour ;
Dans la nuit éternelle il tombe sans retour :
Il expire ; et ses yeux, fermés par l'Espérance,
Ont du moins entrevu le vengeur de la France.

M. Esménard.

BONAPARTE EN ITALIE.

PREMIÈRE CAMPAGNE.

Majora canamus.
VIRG. Egl.

Toi qui montas ma lyre au ton galant d'Ovide,
Toi qui dictas les vers que soupira Parny,
Douce Érato! quittons les bocages de Gnide:
O muse des Amours, prends un vol plus hardi!

Properce a-t-il toujours célébré sa maîtresse?
A César triomphant il dressa des autels.
Pour Néera, Tibulle, as-tu gémi sans cesse?
Messala doit sa gloire à tes chants immortels.

Combien de fois, Alcée! à la voix du génie,
Des genoux de Sapho rappelé dans les camps,
Ton luth, humide encor des pleurs de l'élégie,
Fit à ses fiers accords frissonner les tyrans!

Mais qui m'embrâsera d'une céleste flamme?
Qui m'ouvrira l'Olympe, ou sur un char de feu
Aux champs de la Victoire emportera mon ame?
BONAPARTE, c'est toi! ton nom seul vaut un Dieu.

L'Adige, tel que Mars, t'a vu sur son rivage;
A ta voix le Lombard brise un joug détesté;
Le Pô roule affranchi des fers de l'esclavage,
Et sur son sol natal grandit la liberté.

Sous tes pas de géant les Alpes s'aplanissent ;
L'Apennin s'est ému de crainte et de respect ;
Devant tes vingt-sept ans de vieux guerriers pâlissent ;
Le lion de Saint-Marc se cache à ton aspect.

Lonado, Rivoli, Montlézime, Pescaire,
Ont entendu ton cri, *la victoire ou la mort !*
La baïonnette ici triomphe du tonnerre :
Là, le nombre au courage oppose un vain effort.

Parme, et Modène, et Naple, au bruit de ton passage,
Ont courbé tour-à-tour leurs fronts humiliés.
Tels de faibles roseaux agités par l'orage
Conjurent l'aquilon, sous son souffle pliés.

D'une main incertaine étayant sa couronne,
Chancelant, et du trône à demi-renversé,
Victor à tes genoux met les clefs de Tortone,
Et désarme le bras qui l'aurait terrassé.

Le fanatisme affreux, loin de Pavie en poudre,
Dans son antre sanglant s'enfuit les yeux hagards.
Du ciel, sourd à ses vœux, il appelait la foudre ;
Ta foudre plus active a brisé ses poignards.

Où sont des potentats les hordes conjurées ?
Tu parus : et Beaulieu, Provera, d'Alvinzy,
Pleurent leurs légions par la mort dévorées
Sous le drapeau d'Arcole et les murs de Lody.

Déshérité par toi du berceau de Virgile,
Wurmser s'est écrié : *D'un jour j'ai trop vécu !*
Il se trompait Wurmser : par un nouvel Achille
Sans honte un autre Hector pouvait être vaincu.

Mais quel déluge au loin mugit, et sur ta tête
Des hauteurs du Tyrol roule en flots menaçans?
Réjouis-toi : le roc, au fort de la tempête,
Immobile, se rit et de l'onde et des vents.

De son ame en vain Charle a rempli ses cohortes;
A ton génie en vain résiste sa valeur :
Gradisch, à ton approche, ouvre en tremblant ses portes,
Et dans son port Trieste a reçu son vainqueur.

Comme Ossa, Pélion, sur leurs cimes chenues
Virent par Jupiter les Titans foudroyés,
Tels, sur des pics neigeux, dominateurs des nues,
Tarvis vit les Germains mis en poudre à tes pieds.

D'une lutte inégale impuissante victime,
« N'irritons plus, dit Charle, un superbe lion :
« De l'aigle des Césars que l'espoir se ranime !
« Son sang a trop coulé pour la soif d'Albion.

« Insatiable Tyr ! que me fait ta fortune?
« D'une ligue dissoute artisan effronté,
« Tu bénis en secret la déroute commune :
« Des maux des nations toi seul as profité.

« Mais ton jour est venu; tremble, oppresseur du monde !
« Ta chute dès demain peut consoler les mers.
« Tyran ! aux nations rends le trône de l'onde !
« C'est au vainqueur de Charle à venger l'univers. »

Charle a dit, et la paix, dans Udine étonnée,
Fait deux peuples amis de deux peuples rivaux....
Noble espoir des Français, vole à ta destinée.
Sur la place où fut Londre on verra nos drapeaux.

Je t'y peindrai modeste en ta grandeur suprême,
Effroi du Léopard, mais sage en tes succès,
Plus grand par tes vertus que par ta valeur même,
Et contraignant la guerre à conquérir la paix.

Oh! comme à ton retour les beaux arts vont sourire!
Tempère de ton front l'éclat inattendu,
Jeune Alexandre! Apelle, au lieu de peindre, admire,
Et son crayon oisif s'arrête suspendu.

L'amoureuse colombe, humble enfant de Cythère,
Suit-elle au firmament l'aigle majestueux
Quand il nage pompeux dans des flots de lumière,
Et fixe un œil rival sur l'œil brûlant des cieux?

Rentrons sous ces bosquets, ou crains le sort d'Icare,
Muse, folâtre amante et des ris et des jeux!
Que sur un cistre d'or, Lebrun, nouveau Pindare,
Célèbre les héros et les combats des dieux.

Toi, Muse, peins ces Dieux pacifiant la terre;
Dis les plaisirs, chez nous, à leur voix descendus;
Aux pieds de Beauharnais fais jouer le tonnerre;
Peins-nous Mars endormi sur le sein de Vénus!

Cependant le nom seul du fils de la Victoire,
Si ma voix ne l'illustre, illustrera mes chants;
Et mes vers embellis de l'éclat de sa gloire,
Voleront radieux sur les ailes du temps.

M. Deguerle.

AU GÉNERAL BONAPARTE.

Extrait d'une lettre.

Aucune gloire désormais
Ne vous sera donc étrangère ?
Et vous savez faire la paix
Comme vous avez fait la guerre.

Non moins que l'intrépidité
Qui vengea l'honneur de la France,
J'admire au moins cette prudence
Qui lui rend sa tranquillité.

L'art des illustres meurtriers
A son prix au siècle où nous sommes;
J'en conviens : mais les grands guerriers
Ne sont pas toujours les grands hommes.

L'olivier au front de Pallas,
Votre modèle, votre emblème,
Avec le laurier des combats
Ne ceignait qu'un seul diadème.

Ceignez ces feuillages rivaux
Que vous décernent les suffrages
De la déesse des héros:
C'était aussi celle des sages.

Si la valeur, l'humanité,
Font les vrais titres à la gloire,
Chaque page de votre histoire
Contient votre immortalité.

M. Arnault.

LE MODERNE APOLLON.

Les Muses languissaient dans un triste abandon ;
Plutus, ivre de joie, insultait à leurs larmes :
Au deuil silencieux des enfans d'Apollon
Les Dieux même, les Dieux semblaient trouver des charmes.
Bonaparte paraît aux sentiers d'Hélicon ;
Rien n'a pu résister au pouvoir de ses armes,
Rien ne peut résister à l'éclat de son nom.
Un feu réparateur fait circuler la vie.
Comme un spectre plaintif, par degrés le génie
Se lève : du héros le rapide coup-d'œil
Le fait sortir vainqueur de la nuit du cercueil.
Les lettres et les arts ont repris leur empire ;
Les belles actions font naître les beaux vers ;
Les cœurs sont réunis aux doux sons de la lyre,
Et la Discorde enfin a revu les enfers.

M. Lablée.

CHANT DITYRAMBIQUE,

Pour l'entrée triomphale des objets de sciences et d'arts, recueillis en Italie.

Réveille-toi, lyre d'Orphée!
Enfante de nouveaux concerts.
Jamais aux rives de l'Alphée,
Pindare ne chanta des triomphes plus chers;
Jamais plus superbe trophée
N'appela sur nos bords les yeux de l'univers.

France heureuse, quelle est ta gloire!
Tu vois les chefs-d'œuvres des arts,
Conquis des mains de la Victoire,
Embellir tes nobles remparts.

Dans sa course immense et féconde,
Le soleil même est fier de ton auguste aspect:
C'est de toi que sortit la liberté du monde;
Et le monde vengé t'admire avec respect.

De ton char immortel préside à cette fête,
Dieu du jour et des arts, radieux Apollon;
Digne de marcher à leur tête,
Reconnais le vainqueur de l'horrible Pithon [1].

1 L'Apollon du Belvédère.

A voler sur ses pas les Muses empressées
Viennent s'offrir à nos transports.
La nature, les arts, le trésor des pensées
Qu'une main fidèle a tracées,
De leur triple conquête enrichissent nos bords.

France heureuse, etc.

De talens créateurs quelle foule rivale!
Guide, sœur d'Apollon, un cortége si beau :
L'Olympe en est jaloux et n'a rien qui l'égale.
La toile a respiré sous le feu du pinceau;
Tous ces marbres vivans sont les fils du ciseau.
Devant leur marche triomphale
La gloire agite son flambeau.

France heureuse, etc.

Beaux arts, rois sans esclave, honneur de la patrie,
Venez dans leur palais succéder aux tyrans.
Leur trône est abattu, leur mémoire est flétrie :
De l'immortalité, sublimes conquérans,
La vôtre est à jamais chérie.
Venez dans leur palais succéder aux tyrans.

France heureuse, etc.

Jadis ces merveilles divines
Rome les enlevait aux Grecs industrieux;
Et dans la ville aux sept collines
Notre Mars enleva ces larcins glorieux.
Riche des dépouilles du Tibre,
La Seine triomphante et libre
Pour jamais les offre à nos yeux.

Du bonheur des Français que Rome se console :
Rome a vaincu par nous le pontife et l'idole ;
Son génie est ressuscité,
Et les fils de Brennus rendent le Capitole
A son antique liberté.

France heureuse, quelle est ta gloire !
Tu vois les chefs-d'œuvres des arts,
Conquis des mains de la Victoire,
Embellir tes nobles remparts.

M. Lebrun.

AU GÉNERAL BONAPARTE.

QUATRAIN.

On dit que d'Apollon la lyre vous enchante,
Que vous la préférez aux trésors de Plutus ;
Un héros, ami des vertus,
Aime le talent qui les chante.

M. Desaintange.

ODE

SUR LES DANGERS DE LA PATRIE.

Quel est ce vaisseau dont les voiles
Maîtrisaient les vents ennemis?
Sur la foi des mers, des étoiles,
Ses nochers sont-ils endormis?
La fortune enfle son courage;
Il ne soupçonne point l'orage
Qui veille dans les flancs du Nord:
Un zéphyr trompeur le rassure,
Et son insensé Palinure
Rêve les délices du port.

Sécurité folle et coupable!
C'est trop suspendre ton réveil.
Les maux d'une guerre implacable
Sont les crimes de ton sommeil.
France! qu'as-tu fait de ta gloire?
Toi-même as trahi la Victoire,
Fidèle à tes nobles drapeaux.
Quand le Nord vomit ses esclaves,
En vain elle cherche tes braves;
Es-tu veuve de tes héros?

De la Seine aux rives du Tibre,
Du Vésuve au double Apennin,
Ton peuple belliqueux et libre
Partout enchaînait le destin :
Mars précipitait nos armées,
Comme ces laves enflammées
Qu'Etna lance dans sa fureur :
Partout sur tes vastes frontières,
Devant nos légions altières,
Volaient la foudre et la terreur.

Et les enfans glacés du Pôle
Osent menacer tes remparts !
Et leur féroce espoir t'immole
Loin de tes défenseurs épars !
Et cette paix, vierge céleste,
Que la fière Albion déteste,
Qu'égorge son or assassin ;
Cette douce paix qu'avec gloire
Nous avait conquis la victoire,
Aurait fui pour jamais ton sein !

Pourquoi sur des rives lointaines
Semblas-tu bannir tes guerriers,
Et pour des palmes incertaines
Perdre d'infaillibles lauriers ?
Pourquoi fendre les champs humides ?
Que t'importent les Pyramides

Et des Arts le berceau vanté?
Repousse des hordes sauvages:
Défends, sur tes propres rivages,
Le berceau de ta liberté.

Tandis, hélas! que, trop loin d'elle,
Bonaparte, guidant tes fils,
Dispute au Croissant infidèle
La poussière qui fut Memphis;
Tandis que sa course illustrée
Jusqu'aux bords de l'onde Érythrée,
Fatigue la Nymphe aux cent voix,
Et que le vainqueur italique
Plonge dans les sables d'Afrique
Tes bataillons et ses exploits;

Vois-tu de l'Autriche insolente
Croître les nombreux attentats?
Quelle dérision sanglante
Suit de fallacieux débats!
La faiblesse invite à l'outrage;
La prévoyance et le courage
Eussent maîtrisé les hasards:
Mais Schérer devint ton Alcide,
Et ta Minerve sans égide
Tombe sous de lâches poignards.

Que dis-je! si j'en crois Neptune,
Un Dieu vengeur est dans nos ports;
C'est Bonaparte et sa fortune
Que le Ciel rend à nos transports.

Bysance en deuil, aux Néréides
Conte les adieux homicides
Que lui fit son bras triomphant.
S'il put illustrer son absence,
Que ne fera point sa présence
Pour le peuple-roi qu'il défend?

Jouets du crime et loin des armes,
Nous dormions, vainqueurs dédaignés!
Vienne! tes fils paieront nos larmes
Dans tes murs de leur sang baignés.
Némésis trop long-tems sommeille:
France! que ta foudre s'éveille!
Que l'aigle altier soit abattu!
Triomphe, ô ma chère patrie!
Répare ta gloire flétrie,
Et règne encor par la vertu.

Laisse au temps briser les couronnes
Sur la tête des potentats;
C'est peu d'ébranler tous les trônes
Si tu n'affermis tes états.
Sage dans ses courses fécondes,
La Seine, rassemblant ses ondes,
Porte sa gloire aux flots amers;
Et le Rhin, si fier à sa source,
Divisant ses eaux et sa course,
Se jette inconnu dans les mers.

M. Lebrun.

ODE AN BONAPARTE.

Noch ein Mal hat der rächende Genius
Herabgewütet: unser Palladium
Verschlang, mit Donnern aufgeschlündet,
Brüllend, der Grund, wo der Tempel ruhte.

Drob jauchzt der Fremdling: aber, o Held, geliebt
Vom Vaterland, dich rufen die Bürger an.
Der Greis dem zarten Sprœszling nennt dich
Stütze des Heils und der Nachwelt Hoffnung.

Vergisz die Krænze, die dir Ausonia
Dem Sieger reichte; leuchten sie gleich so hell,
Dasz bleicher, aus dem Sternenfelde,
Hannibal über die Alpen strahlet.

Vergisz die Thaten, welche der Nil an dir
Bewundert: Pyramiden bedecken dort
Die Staubgebeine der Erobrer,
Zeugen vom Stolz der unedeln Grœsse.

Glorreicher ist es, Held (das gewaltige
Verhængnis masz den Ruhm mit der Vœlker Wohlfahrt),
Geschlagne Rotten, müd' des Kampfes,
Unter das Joch der Gesetze fesseln.

AD BONAPARTUM.

Ultrice Gallo nec fuerat satis
Placata pœnâ trux Nemesis, novo
Quæ sæviens æstu, trisulco
Palladium ferit igne nostrum.

Infensus hostis plausit; at, ô decus
Et una caræ spes patriæ! tibi
Protendit hæc ulnas fatiscens:
Te columen, Bonaparte, poscit!

Jam nec coronæ, quam Latium dedit,
Memor quiescas, splendor ut illius
Extinguat astrum, quo nivosis
Annibal ipse jugis refulget.

Canopicam aude temnere gloriam,
Quâ celsa moles pyramidum premit
Tyrannidem, per sera vano
Sæcla avidam radiare fastu.

Heroe digna est laus ea verior,
Salute fultis quæ venit à focis,
Proculque civili tumultu,
Ordine cuncta modoque firmat.

Ach ! lange hat unduldender Groll mit Blut
Des Vaterlands Altære besprizt, und lang'
Hat feige Herrschsucht, froh der Zwiste....
Aber des Genius Rache traf sie !

Pflanz', Bonaparte, du mit dem starken Arm
Das Schutzpanier der heiligen Freiheit auf !
Und Eintracht, eines reinern Tempels
Priesterin, weihe die Bundeshallen !

Dann soll, zum ersten Male, des Frevlers Aug'
Den Himmel scheuen und der Verrathnen Blick ;
Dann soll das lang versteckte Unglück,
Sicher des Rechts, an den Tag hervorgehn.

Tyrannen sterben unter des Fluchs Triumph :
Den treuen Mann, Wohlthæter des Vaterlands,
Wenn Zevs ihn abrief, stellt in Marmor
Weinend das Wolk zu den Reih'n der Gœtter.

Nimis cruentis litibus, heu! datum,
Et vincla juris trita pede impio.
Vindicta Divûm tarda, certo
Progreditur tamen æqua passu.

Serena lucent, te duce, sæcula,
Vir magne, leges qui stabilis bonas:
Sperata per te ridet orbi
Pax, oleæ redimita ramis.

Jam crimine insons liber erit metu;
Comes sed atrum pœna premit nefas:
Vexata quæ virtus latebat,
Prosilit aerias in auras.

Ævo perosum, dum viguit, suo,
Diris tyrannum posteritas vovet;
Sed patriæ adsertor ruentis
Semideos celebratur inter.

P. H. Marron.

IL RITORNO DI BONAPARTE.

O tre volte felice e fausto giorno,
Che della Gallia ai fortunati lidi,
Fra mille applausi e fra festosi gridi,
Del vittorioso eroe scorge il ritorno!

Veglian Pallade e Marte a lui d'intorno,
E 'l salvan da procelle e flutti infidi!
Tu pur, Nettuno, al suo trionfo arridi,
Di cento navi e cento ad onta e scorno!

Trema, infame pirata, empio Britanno!
Vindice il Dio minaccia atra tempesta,
Per ingojarti in sempiterna notte!

Vedi già Suwarow, crudel tiranno,
Errar per balze, e l'esecranda testa
Ratto occultar fra le cimmerie grotte!

D. G. Povoleri.

BONAPARTUS REDUX.

Terque quaterque beate dies, niveoque lapillo
Signande, ô salve! quo tu lucente redisti,
Italiæ Ægyptique heros, Bonaparte: stupente,
Plaudente et Gallo, cui tu jam maximus unus!

Te circum vigiles, cuncta avertere pericla,
Pallade cum Mavors; fluctus stravitque procellas
Oceani domitor Nereus, virtutis et ipse
Captus amore tuæ, tumidos dùm despicit hostes,
Infestasque tibi visus tardare carinas.

Infamis treme Brito! in te jam turbida crescit
Tempestas, meritum stygiis et devovet umbris.
Cernis ut helveticâ pulsus Suvarovius orâ,
Antraque per, rabie demens, erretque cavernas,
Cimmeriis properans caput occultare tenebris?

M. P. H. Marron.

LE RETOUR DE BONAPARTE.

Salut, jour fortuné! salut, ô ma patrie!
L'Orient subjugué t'a rendu ton héros:
Il revient triomphant des rives de l'Asie,
Et te prépare ici des triomphes nouveaux.

Les Dieux, les Dieux puissans ont veillé sur sa tête:
Mars a sauvé celui qui sauva son pays;
Et Neptune, pour lui conjurant la tempête,
A dérobé sa marche à tous ses ennemis.

Mais je vois de ce Dieu la fureur renaissante. . . . .
Tremble, tyran des mers; tremble, perfide Anglais!
Neptune a soulevé son onde mugissante,
Pour affranchir ses flots et punir tes forfaits.

Vois s'enfuir devant nous ce Scythe sanguinaire,
Ce vautour échappé des rocs cimmériens;
Et lis, en traits de sang, le sort de l'Angleterre
Écrit sur le sommet des monts helvétiens.

C. G.

A BONAPARTE.

ODE.

Quand les heures, les jours, les mois et les années,
Ces mesures du temps, l'une à l'autre enchaînées,
Du cercle séculaire ont achevé le tour,
Que reste-t-il souvent à la triste mémoire?
Dans des amas d'horreur quelques rayons de gloire;
Trop de sujets de deuil, trop peu d'objets d'amour.

La Muse de l'histoire, à ces soins consacrée,
Arrache au noir oubli, de sa main révérée,
Les noms, les faits, gardés pour un long souvenir:
Ensemble ils sont portés sur l'océan des âges,
D'opprobre environnés, ou couronnés d'hommages,
Le respect ou l'horreur des siècles à venir.

A ce juste respect c'est toi qu'elle désigne,
Bonaparte: quel autre, en nos jours, serait digne
D'occuper et nos chants et la postérité?
Tu parus! .... O combien de grandeurs éphémères
S'éclipsèrent soudain! ombres vaines, légères,
Que du soleil naissant dissipe la clarté.

Qu'êtes-vous devenus, orateurs mercenaires,
Lâches instigateurs des fureurs populaires,

Hypocrites cruels et brigands insensés ?
Malgré tous vos efforts pour vivre dans l'histoire,
Du temps, qui détruit tout hors la solide gloire,
Le torrent vous entraîne, et vous disparaissez.

Tu les fais oublier, tu consoles la France;
Elle espère en toi seul, et sa longue souffrance
N'est plus qu'un rêve, hélas ! pénible et douloureux,
Qui ne peut empêcher, dans l'ardeur qui l'anime,
Qu'elle ne puise encore en son flanc magnanime,
Du plus pur de son sang le reste généreux.

Tout est guerrier, héros, pour voler sur tes traces.
L'Égypte de ses feux, les Alpes de leurs glaces,
S'armeront vainement pour arrêter nos pas.
Sultan, qu'espères-tu de cet amas d'esclaves ?
Et vous, rois insensés, pensez-vous que nos braves,
Par ce brave conduits, compteront vos soldats ?

Déjà de tous côtés les Alpes retentissent
Sous nos bronzes tonnans, dont les masses franchissent,
Comme l'aigle en son vol, ces sommets sourcilleux.
Des frimas éternels ont couronné nos têtes ;
Nous voyons sous nos pas la foudre et les tempêtes,
Et la belle Italie apparaît à nos yeux.

O ! que de souvenirs, que de grandes pensées,
A cet auguste aspect dans mon ame pressées,
De leurs poids douloureux ont fatigué mes sens !
Noble et triste Italie, esclave dont la chaîne
Ne peut nous dérober ces traits, ce front de reine,
D'un éclat qui n'est plus vestiges imposans,

Tu peux revoir encor ces jours de ta jeunesse!
L'esprit des factions tourmentant ta faiblesse,
Eclipsa six cents ans ta gloire et tes honneurs:
Ils revivront, j'en jure, et ces ombres hautaines
Qui peuplent ces tombeaux ornemens de tes plaines,
Et tes vieilles vertus et tes nouveaux malheurs.

Gênes vient de tomber; courte et frivole joie!
Ses vainqueurs vont offrir une plus grande proie
Au lion des Français prêt à les dévorer.
Marchez, enfans du Nord, Germains, Hongrois, Valaques,
Endurcis aux travaux, aux siéges, aux attaques:
A de plus grands efforts il faut vous préparer.

Leur fougue impétueuse à la nôtre est égale;
Des deux côtés l'audace a franchi l'intervalle
Que d'un nuage affreux couvre l'airain tonnant:
Le fer croise le fer, la rage atteint la rage,
Le flanc presse le flanc sur ce lit de carnage;
Le sang des deux partis se mêle en bouillonnant.

Du tien, brave Desaix, naît l'olive sacrée;
Du héros qui t'aima, la grande ame, inspirée
Par l'honneur véritable et par l'humanité,
En offre à l'univers le gage favorable,
Dans les conditions de la trêve équitable
Que son génie impose à l'aigle épouvanté.

Oui, le ciel te forma pour consoler la terre,
Grand homme dans la paix, non moins que dans la guerre.

Viens, tu n'as pas besoin de sang et de combats ;
Ta gloire est en tous lieux : elle n'est point bornée
Aux exploits qui frappaient l'Europe consternée ;
Tu sais vaincre, affermir et régir les états.

Sous l'ombre pacifique, aux bosquets d'Académe,
Nos sages, nos savans, apprendront de toi-même
Les leçons du bonheur et les secrets des arts.
De leurs plus chers trésors, les Muses t'enrichissent ;
Si de ta gloire au loin les rayons éblouissent,
De près son doux éclat enchante les regards.

Goûte dans notre amour la récompense heureuse,
Qu'après les longs transports d'une vie orageuse
Le ciel offre à ta gloire et doit à ta vertu.
A l'aspect d'un bonheur sans terme et sans nuage,
Vois l'amitié sourire, et vois mourir de rage
Le monstre de l'envie à tes pieds abattu.

M. Carrion Nisas.

A BONAPARTE.

Couplets impromptu chantés au dîner qui lui a été donné par *M. Verninac*, préfet de Lyon.

Guerriers, quoi! ce convive aimable
Est ce héros si redouté?
Ce Bonaparte si vanté
Se trouve assis à notre table?
Ah! qu'on apporte des lauriers
Pour couvrir son front plein de gloire:
Honneur au fils de la Victoire;
Célébrons-le, braves guerriers.

Hier il gagnait des batailles,
En ce jour il soutient les arts;
Sa main qui brise les remparts,
Lyon, relève tes murailles.
Ah! qu'on apporte, etc.

Oublions cet Hercule antique
Dont les Grecs vantaient les hauts faits;
Il est éclipsé: les Français
Ont pour eux l'Hercule *italique*.
Ah! qu'on apporte, etc.

César était savant et brave ;
Bonaparte a dit, comme lui :
Soldats, *veni, vidi, vici.*
L'Apennin cesse d'être esclave.
Ah ! qu'on apporte, etc.

Ménage ta noble carrière
Pour le bonheur de nos enfans ;
Et puisses-tu, pendant cent ans,
Par la paix consoler la terre !
Ah ! qu'on apporte des lauriers
Pour couvrir son front plein de gloire :
Honneur au fils de la Victoire ;
Célébrons-le, braves guerriers !

M. Delandine.

DI MARENGO

LA BATTAGLIA [1].

Canta, o Musa, il valor de l'Ercol franco,
Onde a Marengo le tedesche belve
Lasciar l'ossame inaridito e bianco.

Era in quella stagion, ch' entro le Selve
Chiama l'usignuolin la sua diletta,
Perchè tacita più non si rinselve;

Quando a splender tornò de l'Alpi in vetta
Il Guerrier de' guerrieri, emulo al sole,
Che atraverso le nubili il dì saetta.

A Lui vicin, com' aquila, che vole
La dedalea mecanica traea
De' cavi bronzi la pesante mole.

Qui con pali ad accette un stuol rompea
Sempiterna di ghiacci enorme sbarra,
Tal, che tremuoto nel cader parea.

La di morte apparian le brune carra,
E tratto tratto rifulgean da lunge,
O gorgiera, o moschetto, o scimitarra!

1 Sujet improvisé à Paris, chez M. *Joseph Fravega*, ministre plénipotentiaire de Gênes.

Alfin su i dirupati argini giunge
Torrente inondator d'armi e cavalli,
Ch'or si parte in se stesso, or si congiunge.

Tamburi, e trombe, e timbani, e timballi,
Col fragor de la bellica armonia
Le spelonche rintronano, e le valli.

Scosso da l'infernal sua letargìa,
Scavernandosi l' orso a salto a salto,
Come spaurato capriol, fuggìa.

Nel pian frattanto, ad aspettar l'assalto,
L'austriaco duce si piantò qual torre,
Con occhi biechi e con la spada in alto.

Mille ignivome sue machine opporre
Osa a l'impeto franco, e mille schiere
Fra l'Italia et l'Italico frapporre.

A romper guerra incominciar primiere
Le pedestri caterve, e più veloci
Corser l'altre a ferirsi in lor carriere.

Aspri nitriti, e ferreo suon di voci,
Grandin di piombo, e screpito d'acciari,
E scoppj orrendi con ruine atroci,

Fean tal rumor, qual d'Africa ne' mari
Songlion talor due turbini infocati,
Che van cozzando con tempesta pari.

Monchi, laceri, pesti, insanguinati,
Cavalli e cavalieri, empiano il campo,
E vivi, e spenti in cumol rovesciati.

Mentre pugnan così tra il fumo e il vampo,
Che per le salme fra i guerrier cadute
Sin la strage alla strage era d'inciampo,

Ove fremito e duol, colpi e ferute,
Confondosi vieppiù, Berthier s'inalza
Qual scoglio fra bollenti onde canute,

Su cui la piena rotolando balza
Tanto, che rotta nelle sabbie opposte
Dal suo rigido fianco si rimbalza.

Ve', come sprona al corridor le coste
L'intrepido Desaix, qual Decio, urtando
Ferocemente nel terribil oste.

Parea falce di morte il fier suo brando,
Fiamma il cimiero, e Gorgone il sembiante,
Che le turbe di tema iva agghiacciando;

Allor, che micidial piombo rugghiante
Colpillo in fronte, e su la estinta massa
Precipite cascò d'armi sonante.

Bonaparte sel vede, e il ferro abassa,
Qual nuovo Achillo a vendicar l'amico;
Poichè l'ira al dolor tempo non lassa.

Nè mai svelto così macigno antico
In Adige piombò, com' Ei percosse
Nel fianco de l'esercito nemico.

E sbarrando le luci umide e rosse,
Spaventevol mandò grido sì forte,
Che l'oste intera per fuggir si mosse.

L'irte Paure con le faccie smorte
Ne precedon la foga, e in un congiunte
Lo sieguono del par Vittoria e Morte.

Cadon le schiere d'ogni orgoglio emunte,
Difese invan da l'orrida mitraglia,
E dal filo dei brandi, e da le punte;

Chè in mezzo ad esse rapido si scaglia,
E tronca, e fora, e penetra, e calpesta,
Sin che l'ultime file apre e sbaraglia.

Poi sotto la volcanica tempesta
Assal col brando ne la destra eretto
De' grossi bronzi la trincera infesta.

E l'ignifere man troncò di netto,
Che giù cascando con le miccie ardenti,
Le spensero nel sangue a lor dispetto.

E il suo bruno corsier snudando i denti,
Or con l'ugna rompea gli estinti, ed ora
Mordea le terga ai Vendali fuggenti,

Che sul terreno stramazzano allora,
Polve e sangue bevendo, e sangue intanto
Sgorgano a rivi dalle membra fuora.

Nè libero, nè vivo alcun di tanto
Esercito rimaso al fin sarebbe,
Se fosca notte nol copria col manto.

Qual istrice, che pur franger vorrebbe
Cerchio di cacciator, ma indarno il tenta,
Se più fitto di lance aspro s'accrebbe;

Tal s'arretra fra l'armi, e tal s'avventa
L'ostinato Melàs, e tal..... Ma cede
A l'Eroe, perchè tregua almen consenta,
Ed offre il cambio, le mal tolte prede.

M. F. Gianni.

LES CONQUÉRANS MODERNES DE L'ITALIE.

QUATRAIN.

Suwarow, Bonaparte, à la gloire fidèles,
Aux champs de l'Italie ont volé tour à tour,
Et tour à tour conquis les mêmes citadelles,
L'un en six mois, l'autre en un jour.

M. Pinière.

A BONAPARTE,

PREMIER CONSUL.

ODE.

Quelle est cette indomtable envie,
Cette soif d'immortalité ?
C'est peu de vingt siècles de vie ;
Il me faut une éternité :
Aux seuls noms des hommes célèbres,
Je m'indigne de mes ténèbres,
Je sens s'irriter mon orgueil.
Mon cœur vers la gloire s'élance,
Et, plein d'une noble insolence,
J'insulte à la nuit du cercueil.

Eh quoi ! dans l'océan des âges
Mon nom mourrait enseveli !
Loin de moi, funestes présages,
Crainte honteuse de l'oubli ! . . .
Je le sens ; lorsqu'aux rives sombres
La mort, au vain peuple des ombres,
Un jour ira me réunir,
Mon nom rayonnant de lumière
S'échappera de ma poussière,
Prendra son vol dans l'avenir.

Quelle époque, en héros féconde,
Dans les fastes de l'univers
Doit fixer les regards du monde,
Doit être l'objet de mes vers?
Siècles d'Athènes et de Rome,
A ma Muse offrez un grand homme,
Un héros digne de mes chants:
Je veux, dans ma verve enflammée,
Sur l'aile de la renommée,
Le conduire au-delà des temps.

Qu'ai-je dit? Des siècles antiques
Que sert de troubler le repos?
A la Grèce, aux champs italiques,
Pourquoi demander un héros?
Vous tous, Annibal, Alexandre,
Et toi qu'on vit près du Scamandre
Par tant de hauts faits t'illustrer,
Guerriers et de Rome et de Sparte,
Cédez la palme à Bonaparte:
C'est lui que je vais célébrer.

Lyre de Pindare et d'Horace,
Seconde mes brûlans transports,
Et que le chantre de la Thrace
Soit surpassé par mes accords;
Que l'onde surprise s'arrête;
Que l'aigle, planant sur ma tête,

M'écoute du sommet des airs;
Et, sur les montagnes émues,
Que le chêne, voisin des nues,
S'incline au bruit de mes concerts.

Murs de Toulon, je vous atteste!
Murs témoins des premiers succès
Du héros qu'Albion déteste,
Du héros l'orgueil des Français :
En vain vos cent bouches tonnantes,
En vain vos bombes fulminantes
Vomissaient le fer en éclats ;
Bravant la foudre et la tempête,
Tranquille, il entend sur sa tête
Mugir le bronze des combats.

Mais ce héros n'était encore
Qu'un guerrier prodigant ses jours :
C'était, aux portes de l'aurore,
Le soleil commençant son cours.
Double Apennin, courbe ta cime:
Il a pris son essor sublime;
Il touche à ton faîte orgueilleux,
Et sur l'Italie alarmée
Il précipite son armée
De ton sommet audacieux.

Le vois-tu ce jeune intrépide
Qui s'avance d'un pas hardi,
Affrontant le bronze homicide
Au pont d'Arcole et de Lodi?

Plein de la valeur qui l'entraîne,
Il presse sa troupe incertaine;
Il l'embrase d'un feu nouveau,
Et sur ce pont où le sang coule,
Où ses soldats tombent en foule,
Son bras vainqueur plante un drapeau.

Vois-tu dans ces plaines sanglantes
Fuir les Germains épouvantés?
Vois-tu nos légions ardentes
Les suivre à pas précipités?
En vain ils comptent sur la fuite:
La mort s'attache à leur poursuite,
La mort frappe de rang en rang;
Et vers l'Adda, le Pô, l'Adige,
Les Français, qu'un héros dirige,
Partout triomphent en courant.

Tel, du sein grondant des montagnes,
Soudain un torrent écumeux
S'élance à travers les campagnes,
Et roule à flots tumultueux:
Ou tel un rapide incendie,
Déployant sa flamme agrandie,
Vole escorté par la terreur,
Et dans les forêts qu'il ravage,
Brûle, dévore en son passage
Tout ce qui s'offre à sa fureur.

Pyramides, tombeaux célèbres,
Où cent rois par l'orgueil trompés
Croyaient échapper aux ténèbres
Dont leurs noms sont enveloppés,
Voyez-vous ces hordes esclaves
S'enfuir à l'aspect de nos braves
Jusques au fond de leurs déserts;
Et des remparts d'Alexandrie,
Jusques au sein de la Syrie
Flotter nos drapeaux dans les airs?

La superbe Thèbe aux cent portes,
Autrefois le séjour de Mars,
S'éveille au bruit de nos cohortes
Foulant ses décombres épars.
Tyr frémit; elle croit entendre
Son vainqueur, le fier Alexandre,
La poursuivre dans ses débris:
Et du milieu de la poussière,
Memphis, levant sa tête altière,
Sourit au nouveau Sésostris.

Mais sur les rives africaines
C'est assez cueillir de lauriers;
Reviens.... sur ces plages lointaines,
Ton nom suffit à tes guerriers.
Hélas! dans ton ame attendrie
N'entends-tu pas de la patrie

LA LIBERTÉ DES MERS.

ODE.

Ils ont dit dans leur cœur : Régnons seuls sur les ondes ;
Courons d'un pôle à l'autre enchaîner les deux mondes ;
Que la force et l'injure établissent nos droits !
Que par nous asservis sous une loi commune,
Le trident de Neptune
Gouverne dans nos mains les peuples et les rois.

Sur nos desseins d'abord jetons un voile sombre ;
De nos amis trompés sachons grossir le nombre.
Si le Ciel nous repousse, évoquons les enfers ;
Et pour mieux affermir du pouvoir britannique
Le sceptre tyrannique,
Employons et l'audace et le bras des pervers.

Ainsi nouveaux Titans, leur orgueilleux génie
Aspire sur les mers à rompre l'harmonie
De cet ordre éternel qui régit l'univers :
Ils bravent cette loi par la sagesse écrite,
» Que le sein d'Amphitrite
» Embrasse et tienne unis tous les peuples divers.

Souffriras-tu l'injure où leur orgueil se fonde,
O France ! ô ma patrie, en héros si féconde !
Ne foudroîras-tu pas ces droits persécuteurs,
Et ces mille vaisseaux affamés de conquêtes,
Comme autant de tempêtes
Promenant sur tes bords leurs malignes fureurs ?

En vain l'humanité s'indigne et se soulève,
Avec le pauvre même ils ont rompu la trêve.
O parjures conseils ! tyrans capricieux !
Du pêcheur indigent la nacelle captive
Ne revoit plus la rive
Où sa famille en pleurs le redemande aux Dieux.

C'en est trop, renaissez, courages magnanimes ;
O Duquesne ! ô Forbin ! vos exemples sublimes
Seraient-ils donc perdus pour les héros français ? .....
Mais ils ont pris l'essor, leur gloire est préparée,
Et les fils de Nérée
Vont des enfans de Mars égaler les succès.

Du Tage à la Néva j'entends gronder l'orage.
Toi seule tu frémis, ô moderne Carthage !
Les rois auront l'appui d'un peuple souverain :
Le monde à ce traité qui reunit leurs armes,
Ne conçoit plus d'alarmes ;
En pacificateurs ils se donnent la main.

Qu'oppose à cette ligue une altière puissance?
Elle n'a plus d'amis que Lisbonne et Byzance,
Et sa feinte amitié va creuser leur cercueil!
Peuples infortunés, voulez-vous de ses crimes
Déplorables victimes,
Par elle subjugués, expier son orgueil?

O mânes de Pombal, ombre auguste et chérie,
Viens de la tombe encor ranimer ta patrie!
Dis-lui que ses vengeurs forment déjà leurs rangs,
Mais le Tage à ta voix, de ce sceptre insulaire
Trop long-temps tributaire,
Repousse avec ses flots ses avares tyrans.

Quoi donc! impatiens d'étendre leurs ravages,
Ils courent menacer le Nil et ses rivages;
De quel aveugle espoir seraient-ils enivrés?
Pensent-ils que l'Égypte eût oublié l'injure
D'un ministre parjure,
Et ces affreux poignards au meurtre consacrés?

Non, la terre d'Isis, libre un jour de ses chaînes,
N'ouvrira plus ses ports à leurs flottes hautaines:
J'en jure par le nom de son libérateur;
J'en jure par Hermès au puissant caducée,
Par sa gloire offensée,
Qui rejette les vœux d'un peuple usurpateur.

» Tyrans, leur a-t-il dit, d'une voix menaçante,
» Ainsi que vos succès votre audace croissante
» Veut envahir le monde et tout mettre à ses pieds :
» Quoi! de la liberté, bienfait de la nature,
Vous réglez la mesure,
» Et fermez mon empire aux peuples effrayés!

» Malheureuse Albion, tes coupables ministres,
» Quand mon bras, écartant leurs pavillons sinistres,
» A la France eût rendu ses héros triomphans,
» N'ont-il pas repoussé d'un dédain fanatique
» Le rameau pacifique
» Que le chef d'un grand peuple offrait à tes enfans?

» Eh bien, reçois le prix d'une paix dédaignée;
» Il n'est pas loin le jour où la terre indignée
» Va t'exiler toi-même, et te fermer ses ports :
» Ainsi d'un long orgueil expiant l'insolence,
» Ton oisive opulence
» Verra tous les besoins dévorer ses trésors.

» Par des canaux impurs ta fatale industrie
» Versant ton or au sein de l'Europe flétrie,
» Fit couler par torrens ce fléau des humains;
» Ah, tremble que Plutus, infidèle complice,
» Pour ton propre supplice,
» N'arme de tes enfans les parricides mains!

» Mais tes nombreux vaisseaux, tes besoins, tes largesses,
» Ont du Gange appauvri dissipé les richesses ;
» Et l'or ne coule plus de ton sein épuisé.
» Souviens-toi qu'il ressemble à la vague mobile
» Qui vient battre ton île,
» Et fuit plus vite encore au rivage opposé.

» Abjure tes erreurs, il en est temps encore ;
» Rends un sceptre usurpé que l'univers abhorre :
» Que d'autres par son poids dans l'abîme entraînés !.....
» De Tyr et de Carthage entends gémir les ombres ;
» A peine leurs décombres
» Sont-ils pour attester leurs beaux jours terminés.

» Vois ces nouveaux Césars qui de la Germanie
» Accourant pleins d'honneur, d'audace et de génie,
» Vont d'un rapide élan franchir ces flots amers
» Et bientôt par mon bras guidés vers la Tamise,
Sur sa rive soumise
» Entends-tu proclamer la liberté des mers? »

M. Lefèvre.

FRAGMENT D'UNE ÉPITRE.

Poursuis, jeune héros, ta féconde carrière :
Quels préjugés pourraient t'opposer leur barrière ?
Sois libre en ton pouvoir ; près de toi réunis
La valeur, les talens, les vertus des partis.
Des abus de la force affranchis la faiblesse ;
Du mérite indigent rapproche la richesse ;
Rends à l'humanité son domaine et ses droits ;
Qu'on trouve dans ton cœur un supplément aux lois !
Toi seul as su calmer nos guerres intestines.
Bel arbre, soutenu par d'immenses racines,
Tu rassembles déjà sous tes nombreux rameaux
Tous les Français amis de l'ordre et du repos.

M. Lablée.

SUR LE 1er JOUR DU XIXe SIÈCLE.

Ainsi je l'aurai vu ce siècle qui commence,
Et qu'avait de si loin précédé ma naissance ;
Ce siècle, dont mes yeux ne verront point la fin,
Qui promet à la France un si brillant destin,
Et qui fermant déjà les portes de la guerre,
Aux vertus d'un héros recommande la terre.

M. Ximénez.

Toi qu'on a tant déshonorée,
Liberté ! calme tes douleurs.
De ta couronne déchirée
Le sang ternissait les couleurs :
Mais enfin dans ce séjour de fête
La clémence adoucit tes traits,
Et ses mains orneront ta tête
De fleurs qui brillent à jamais.

DOUBLE CHOEUR DE VIEILLARDS ET DE JEUNES GENS.

VIEILLARDS.
O souvenirs d'horreur !

JEUNES GENS.
O jours de l'espérance !

VIEILLARDS.
Déplorons le passé.

JEUNES GENS.
Célébrons l'avenir !

VIEILLARDS.

La nuit de la douleur couvrit dix ans la France.

JEUNES GENS.

Dix ans d'adversités en ce jour vont finir.

UN VIEILLARD.

O mes fils ! ma seule défense !
Où trouver vos restes chéris ?
Tous les amis de mon enfance
Furent massacrés ou proscrits.

DE JEUNES GUERRIERS ET DE JEUNES FILLES.

Vieillards ! appaisez votre plainte ;
Goûtez le charme du repos :
Vos derniers ans coulent sans crainte
Sous les auspices d'un héros.

Des plus fermes états les forces s'affaiblissent;
Les vices et le temps précipitent leur fin :
Ainsi que les mortels les nations vieillissent,
Et toujours leur éclat est près de leur déclin.
Mais à l'empire en décadence
Souvent le ciel daigne accorder
Des mortels qu'il choisit d'avance,
Des héros faits pour commander.

Le plus grand dessein s'exécute
Au gré de ces esprits heureux,
Et l'état, voisin de sa chute,
S'affermit, appuyé par eux.
O glorieuse destinée, etc.

Un grand siècle finit, un grand siècle commence:
Gloire, vertus, beaux arts, renaissez avec lui!
O Dieu! vois à tes pieds tomber ce peuple immense:
Les vainqueurs de l'Europe implorent ton appui.

VIEILLARDS.

Forme l'enfance et la jeunesse
Au goût du travail et des mœurs!

JEUNES GENS.

Donne la paix à la vieillesse!

JEUNES FILLES.

Accorde à tous des jours meilleurs!

CHOEUR GÉNÉRAL.

Être immortel, qu'à ta lumière
La France marche désormais,
Et joigne à la vertu guerrière
Toutes les vertus de la paix!

M. FONTANES.

CHANT DU 1.er VENDÉMIAIRE AN IX.

Fille auguste de la Victoire,
Rome antique ! sors des tombeaux.
La France hérite de ta gloire ;
Les prodiges de ton histoire
Sont égalés par nos travaux.

Tu renais parmi nous, république guerrière !
Et l'hydre des partis, du sein de la poussière,
Attaque vainement ton empire nouveau.
Les premiers jours de ta carrière
Rappellent Hercule au berceau.

Des murs de Romulus la liberté bannie,
Loin du Tibre avili fuyant la tyrannie,
S'élance à notre voix ;
Et sur les bords heureux que la Seine féconde,
Elle vient rétablir, pour le bonheur du monde,
Ses autels et ses lois.

En vain mille ennemis de sa grandeur naissante
Liguent, pour l'étouffer, leur fureur impuissante
Et leurs projets rivaux ;
A ses pas glorieux la victoire fidèle,
Le front ceint de lauriers, vient s'asseoir avec elle
Sur leurs sanglans drapeaux.

L'Éridan consterné, le Danube et le Tibre,
Dont les fiers défenseurs bravaient un peuple libre,
Les ont vus terrassés;
Et l'avare Albion, qui rêvait des conquêtes,
Dut souvent implorer la fureur des tempêtes
Pour ses bords menacés.

Jusqu'aux sources du Nil où, d'une main propice,
Nous ramenions les arts, les lois et la justice,
Elle a porté le deuil:
Sa haine a soulevé l'Afrique et l'Arabie;
Et le sang qui rougit les sables de Lybie,
Accuse son orgueil.

Et vous aussi, Français, vous pleurez sur vos armes;
Vos ennemis vaincus sont vengés par vos larmes
Et par votre malheur.
Hélas! Kléber n'est plus; la patrie éplorée
Le redemande en vain à la terre sacrée
Qu'affranchit sa valeur.

Magnanime guerrier! à qui, sur ce rivage,
Le héros des Français confia l'héritage
De ses nobles desseins;
Au lieu même où Pompée expira par un crime,
Tu tombes, comme lui, glorieuse victime
Des plus vils assassins.

O vengeance! ô terreur! ces brigands homicides
Expirent, dévorés par les flammes avides:

Leur complice frémit ;
Et le vent qui parcourt l'ardente Éthiopie,
Porte les tourbillons de leur poussière impie
Au camp qui les vomit.

O toi ! qui d'un regard fixes les destinées,
Grand Dieu ! les nations à tes pieds prosternées
Implorent tes bienfaits :
Trop de sang a coulé ; désarme la Victoire,
Et permets aux vainqueurs de couronner la Gloire
Par les mains de la Paix.

CHOEUR.

Déesse des arts et des fêtes,
Aimable paix, descends des cieux ;
La France aux plus riches conquêtes
Préfère tes dons précieux.

VIEILLARDS.

Au sein de nos villes calmées,
De nos invincibles armées
Ramène les pas triomphans.

FEMMES.

Rends-nous nos époux et nos frères ;
Et sèche les larmes des mères
Par les baisers de leurs enfans.

Mais quoi ! j'entends gémir l'Europe ensanglantée ;
L'airain, tonnant au loin sur l'onde épouvantée,
Répond à ses douleurs.
La France présentait le bonheur à la terre ;
La jalouse Albion du démon de la guerre
Évoque les fureurs.

Ah ! sur les flots en vain vous fixez la fortune ;
Un héros brisera le trident de Neptune,
Insulaires altiers !
Voyez autour de lui, sous ces voûtes sacrées,
Errer de vos vainqueurs les ombres révérées,
Et les mânes guerriers.

Au milieu d'eux paraît Turenne, leur modèle,
Qui voit de ce grand jour la pompe solennelle
Consacrer ses exploits :
Turenne ! dont la cendre et la noble mémoire
Appartiennent bien plus au temple de la Gloire
Qu'à la tombe des rois.

Allons, braves soutiens de la France outragée,
Soldats républicains ! que l'Europe vengée
Vous doive son repos :
Jurez-lui que l'Anglais, auteur de ses alarmes,
Sera, loin de ses bords, exilé par vos armes
Sur l'abîme des flots.

CHOEUR DE GUERRIERS.

Nous le jurons par la mémoire
De nos frères morts sous nos yeux ;
Par ces drapeaux que la Victoire
Suspend à ces murs glorieux :
Oui, l'ennemi qui nous offense,
Verra fermer à sa puissance
Les ports qui lui furent soumis ;
Et, solitaire sur les ondes,
Ne trouvera dans les deux mondes
Que des rivages ennemis.

M. ESMENARD.

ODE

SUR L'ATTENTAT DU 3 NIVOSE,

Lue à l'Institut national, dans la séance du 11 pluviose an 9 (1.er février 1801).

Quoi toujours tes fureurs, implacable Angleterre,
Par des forfaits nouveaux étonneront la terre?
Veux-tu changer ce globe en un vaste cercueil?
Et de la pâle mort usurpant le domaine,
Seule sur le néant, jalouse souveraine,
Couronner ton orgueil?

Il faut qu'Albion règne, ou bien qu'elle extermine;
Que son bras nous enchaîne ou qu'il nous assassine:
Il faut que les mortels à ses pieds abattus,
De son ambition religieux esclaves,
Adorent de ses lois les superbes entraves;
Ou qu'ils n'existent plus.

Ses crimes, grace aux Cieux, vont retomber sur elle:
Sous leur poids accablant sa puissance chancelle:
Je vois, je vois l'Europe arracher de son sein
Ce vautour, dont jamais ses entrailles sanglantes
Ne purent assouvir, sans cesse renaissantes,
L'insatiable faim.

Mais que d'atrocités de son fatal génie
Vont précéder encor l'effroyable agonie !
Il armera l'enfer contre les nations :
Dans les fougueux accès de sa haine insulaire
Il ira soulever la rage auxiliaire
Des noires légions.

Dans les flancs escarpés de son île barbare
S'ouvre un antre noirci des vapeurs du Tartare.
C'est-là que d'Albion le génie aux abois,
Perçant du souterrain la ténébreuse route,
Au centre mugissant de l'infernale voûte
Fit retentir sa voix.

« Puissantes déités du Styx impitoyable,
» Si j'ai sur les humains, d'un bras infatigable,
» Déployé du malheur le tragique fléau ;
» Si toujours d'Atropos émissaire inflexible,
» Mon zèle a fécondé l'activité terrible
» De son fatal ciseau :

» De ces mânes plaintifs suspendez les tortures.
» Songez, songez plutôt à vos propres injures.
» Je suis vaincu ; sans vous, je n'ai plus de soutien :
» Accourez, prévenez ma dernière disgrâce.
» Notre cause est commune, et le destin menace
Votre empire et le mien.

» C'est en vain qu'épuisant tous les secrets de nuire,
» J'ai fait un art profond des moyens de détruire ;

» Un jeune audacieux arrête mes efforts,
» Ose de l'univers embrasser la défense,
» Et de tous mes projets sa sublime vaillance
A brisé les ressorts.

» Insensé ! j'avois cru du vainqueur d'Italie
» Dans de lointains déserts la gloire ensevelie ;
» Son exil est un champ de triomphes nouveaux.
» Annibal près du Tibre, en Egypte Alexandre,
» Le Nil crut ce guerrier ranimé de sa cendre
Et lui soumit ses eaux.

» Mais ailleurs tout périt ; il reparaît, tout change.
» L'invincible ascendant de ce mortel étrange
» Efface la splendeur de ses premiers exploits,
» Sur son char triomphant replace sa patrie,
» Rappelle les vertus, les talens, l'industrie,
» Et fait régner les lois.

» Si des filles d'enfer la plus inexorable
» Ne me prête à l'instant un appui secourable,
» Du sein des malheurs même où ce globe est plongé,
» Tous les bienfaits des cieux en foule reparaissent ;
» La concorde, la paix, l'abondance renaissent,
» Et le monde est vengé. »

A ces mots, Alecton sort des vastes ténèbres,
Étend le noir tissu de ses ailes funèbres,
Et le monstre infernal vole vers nos cités.
L'air gémit : l'Océan, dont il franchit les ondes,
Ramène en frémissant dans ses grottes profondes
Ses flots épouvantés.

Quels spectres effrayans ! quelle horrible cohorte
L'Achéron déchaîna pour former son escorte !
L'effroi l'a précédé, le désespoir le suit;
Et ses flancs sont pressés du long essaim des crimes
Dont il a dépeuplé les plus profonds abîmes
De l'éternelle nuit.

Sa main sème partout sa fureur meurtrière,
Dépouille à chaque instant sa hideuse crinière,
Et lance ses serpens au brigand qui s'endort.
Tout gonflé du venin qui redouble sa rage,
Le scélérat s'agite; il rêve le pillage,
L'incendie et la mort.

De la nuit cependant son œil perçant les ombres,
D'un regard satisfait contemple ces décombres,
De nos cruels débats ces champs accusateurs,
Ces ossemens blanchis aux bords de la Vendée,
Et ces mânes errans sur sa rive inondée
Et de sang et de pleurs.

Restes infortunés de ces plaines désertes,
Hélas, vous commenciez à réparer vos pertes :
La furie a juré de rouvrir vos tombeaux;
Son bras, ressuscitant vos haines expirantes,
Sur les tristes amas de vos cendres fumantes
Agite ses flambeaux.

Elle y cherchait en vain ces agens mercenaires,
Des crimes d'Albion ministres sanguinaires :

Un antre dans Paris les cache à tous les yeux.
Elle y vole, elle arrive, et la voûte ébranlée
A vomi dans le sein de l'horrible assemblée
Le monstre furieux.

Le conseil, enflammé d'une rage nouvelle,
Par mille affreux sermens fait éclater son zèle.
L'un offre de Clément l'exécrable couteau,
Celui-ci de Néron la coupe parricide,
L'autre le plomb fatal dont l'atteinte perfide
Mit Gustave au tombeau. 1

La furie agitant ses venimeux reptiles :
« Eh quoi ! vous divisez, conspirateurs stériles,
« Les fléaux que l'enfer a mis entre vos mains ?
« Le poignard, le poison, la flamme, le salpêtre,
« Tout doit frapper ensemble un héros qui veut être
Le salut des humains.

« Albion connaît mieux nos mystères sublimes.
« Vos ports ont attesté ses efforts magnanimes,
« Quand ce foudre formé de cent foudres divers
« D'une cité rivale ébranla les murailles,
« De la terre à grand bruit déchira les entrailles
« Et fit bondir les mers. »

A l'instant étincelle une ardeur unanime.
Alecton les instruit, Alecton les anime :

1 Gustave Adolphe, roi de Suède.

De la destruction habiles artisans,
Ces monstres d'un héros préparant la ruine,
Dans leur zèle assassin, d'une horrible machine
Arrondissent les flancs.

Leur bras industrieux de masses foudroyantes,
De débris meurtriers et d'armes déchirantes,
Et de fer acéré remplit son vaste sein:
Et pour comble d'horreurs, la barbare Euménide
Verse sur ces métaux de sa bouche livide
Le plus mortel venin.

O profondeur du crime! ô prudence infernale!
Dans un simple appareil la machine fatale
Qui menace le monde et doit changer son sort,
Lentement s'achemine, et l'habitant paisible
Approche sans soupçon le tonnerre invisible
Qui doit lancer la mort.

Le héros a paru: l'éclair jaillit; la foudre
Tonne, éclate, renverse, et réduit tout en poudre,
Fait au loin de Paris trembler les fondemens.
Dans l'espoir sanguinaire où son cœur s'abandonne,
Le méchant applaudit, le citoyen frissonne
De noirs pressentimens.

Ah! c'en est fait sans doute: ô France! ô ma patrie!
Ce héros qui pour toi bravant Mars en furie,
Rendit par tant d'exploits ses efforts superflus,
Qui t'allait présenter de sa main triomphante,
Après tant de lauriers, l'olive bienfaisante,
Bonaparte n'est plus!

Il n'est plus! .... La licence a brisé sa barrière,
Et, r'ouvrant des forfaits l'homicide carrière,
S'apprête à redonner ses spectacles sanglans.
Les bourreaux, enivrés d'une féroce joie,
D'un bras impatient ressaisissent leur proie ....
Non : frémissez brigands !

Il vit ! il est sauvé ! Détestable génie
Et du noir fanatisme et de la tyrannie,
De tous les factieux, de tous les cœurs pervers,
Vas frémir loin de lui d'une rage inutile,
Et dans ton désespoir, vas chercher pour asile,
Ou Londre, ou les enfers.

Le monde le verra, ce fils de la Victoire,
Baisser avec respect les faisceaux de sa gloire
Devant l'Humanité, la Liberté, la Paix :
Et moi, las des horreurs dont l'aspect me déchire,
Sur des accords plus doux je monterai ma lyre
Pour chanter des bienfaits.

M. Crouzet.

DISTIQUE.

Te petit ense scelus, fluctu mare, tartara flammis;
Arma, ratem, currum, ter regit ipse Deus.

M. Thevenau.

VERS

Sur l'attentat commis, le 3 nivose an 9, contre la personne du PREMIER CONSUL.

D'où partent ces cris de terreur ?
Le danger d'un grand homme alarme un peuple immense.
Pourquoi tant d'alégresse après tant de douleur ?
Le salut d'un grand homme a rassuré la France.
Quelques momens de plus, le crime est consommé !
Au milieu de Paris en cendres,
Il périssait celui qui, dans Paris charmé,
Revient, le front couvert des lauriers d'Alexandre,
Domter des factions le monstre ranimé.
O vous ! de ma patrie oppresseurs implacables,
Vous ! aux seules vertus ennemis redoutables,
Lâches tyrans, dont la fureur
Égara trop de fois une foule crédule ;
Orateurs factieux, que la publique horreur
Seule a sauvés du ridicule,
Vous lui donniez la mort !... il nous donne la paix.
Le nombre des heureux que sa puissance a faits
Égalera bientôt celui de vos victimes.
Le sort de BONAPARTE est d'effacer vos crimes
Par sa gloire et par ses bienfaits.

FLINS.

DE FRUSTRATO INFANDO FACINORE,

A NEQUISSIMIS HOMINIBUS

IN VITAM PRIMI GALLORUM MAGISTRATUS STRUCTO.

« Hoc habeat, nobis quo non inimicior alter,
» Æternis odiis nec mage dignus erat !
» Hoc habeat, truncoque caput divulsaque membra
» Ignea dispergat machina, tetra vomens ! »
Sanguine tota madens, dixit sic dira caterva,
Jamque novas sitiens, insatiata, neces.
O, quantis, voti compos si facta scelesti,
Funeribus sævas tingeret illa manus !
Sed Deus, horrendum avertens à Consule fatum,
» Consule cum, sospes sit bonus omnis, » ait.
Detonat, et mortes semit, et semit atra ruinas
Machina : at intactum fers, BONAPARTE, caput ;
Dumque, furore amens, elusas infremit artes,
Incidit in casses turba nefanda suos.
Heroi unanimis complaudit Gallia salvo,
Nec minus, ut pereant impia monstra, petit.
Ni caput attritis compresserat anguibus infans ;
Extincta Alcidæ ni fera, Lerna, tua,
Augiæ an stabulum, detersâ sorde, piasset ;
Fecissetque sibi vivus ad astra viam?

M. P. H. MARRON.

ODE

SUR LA PAIX DE LUNÉVILLE.

Ennemis de la France, unissez-vous ensemble ;
Peuples confédérés que l'Empire rassemble,
Autrichiens, Hongrois, belliqueuses tribus,
Armez-vous contre nous de l'or de l'Angleterre,
Et du fer de la guerre :
Bonaparte commande, et vous serez vaincus.

Du trône des Césars quand la chute s'apprête,
Aux progrès d'un héros que la paix seule arrête,
Opposez les lenteurs d'un perfide congrès ;
Les nœuds qu'avait formés sa bonne foi trompée,
Tranchez-les par l'épée :
Bonaparte gouverne, et nous aurons la paix.

A travers le carnage et dans le sang qui coule,
Sur les remparts fumans que sous ses pieds il foule,
Triomphant à regret, c'est la paix qu'il poursuit.
Des combats où Bellone a couronné sa tête,
La paix est la conquête :
Et de tant de lauriers son olive est le fruit.

Si l'on doute qu'ami d'une plus douce gloire,
Ce héros a vaincu l'orgueil de la victoire,
A la Victoire même on peut le demander.
Vous le direz, guerriers que sa palme décore;
Vous le direz encore,
Champs où du sort de Vienne elle a pu décider.

Quand son arrêt n'est pas réglé par la sagesse,
Que servent les traités? le bruit des armes cesse;
Mais la guerre toujours subsiste au fond des cœurs.
Également donnée, également reçue,
La paix enfin conclue,
Nécessaire aux vaincus, honore les vainqueurs.

Fille de la Justice, ô Paix! aimable Astrée!
Sa loi de ton empire assure la durée.
Reviens, et dans nos bras ramène nos guerriers.
Un triomphe nouveau les attend dans tes fêtes;
De plus douces conquêtes
Vont mêler sur leur front les myrtes aux lauriers.

Tous ces cent mille bras qu'avait armés la guerre,
Tu les rends au commerce, aux travaux de la terre:
Tu préviens nos besoins, nos goûts et nos désirs.
Le bonheur sur tes pas ramène l'abondance;
Et tu vois en cadence
Danser autour de toi les jeux et les plaisirs.

Heureux de cultiver ton olive chérie,
Les talens et les arts, enfans de l'industrie,

Par de joyeux concerts, célèbrent ton retour.
Nous verrons le ciseau, la palette, la lyre,
Fleurir sous ton empire:
Leurs chefs-d'œuvres sans nombre embelliront ta cour.

Tu rends la vie aux arts, et la pompe à nos villes.
Plus serrée en son lit par des digues utiles, 1
La Seine sur ses flots verra de nouveaux ponts: 2
L'obélisque s'élève avec magnificence; 3
Et la reconnaissance
Des victimes de Mars éternise les noms. 4

Vaincus par tes travaux, les durs rochers se fendent:
Dans leurs flancs souterrains les ondes qui descendent,
Abrègent les longueurs de leurs circuits divers.
Leur cours ouvre un chemin fermé par la nature,
Aux fardeaux qu'il voiture;
Et vingt fleuves rejoints rejoignent les deux mers. 5

L'Anglais résiste en vain: Neptune sera libre.
Du commerce des mers assurant l'équilibre,
Ton héros confondra ses triomphes passés.
Que du bonheur public l'ouvrage se consomme!
Veille sur ce grand homme;
Il veille à nos destins, qu'il vive et c'est assez. 6

M. Desaintange.

1 Quai Desaix.

2 Le pont de la Cité, et celui vis-à-vis le Jardin des Plantes, exécutés depuis.

3 Colonnes nationales.

4 Monumens à la mémoire de Desaix et de Kléber.

5 Continuation et achèvement du canal de Picardie.

6 Allusion à la machine infernale.

NAPOLEONI ET JOSEPHO

MERITISSIMIS

E BONAPARTEO SANGUINE DUUMVIRIS.

An bello, pace an majus? par nobile fratrum,
In te, quod stupeat, quod colat orbis, habet.
His ornata viris, Britoni dare jura protervo,
Gallia, tendis ovans: hic tibi summus honor.
Arctoæ tecum properant in fœdera gentes,
Adserto fias major ut ipsa mari.

M. Marron.

IMITATIONS.

Qui vous honore plus, ou la paix ou la guerre?
Tous deux vous méritez l'hommage de la terre.
France! par des traités dignes d'eux et de toi
A l'Anglais insolent tu vas faire la loi.
Pour affermir la paix, le prix de ton courage,
La liberté des mers est ton dernier ouvrage.

M. Desaintange.

Un frère a fait la guerre, un frère a fait la paix;
France! grave leurs noms au temple de Mémoire.
Si les peuples du Nord secondent leurs succès,
La liberté des mers met le comble à ta gloire.

M. Colson.

STANCES AU PREMIER CONSUL.

Présentées pendant la fête donnée, par le *Ministre des relations extérieures*, à l'occasion du traité de paix conclu à Lunéville, entre la République française, l'Empereur et l'Empire.

O toi, dont la sagesse, égale à ton courage,
Triomphe de l'Europe et lui donne la paix,
Permets que les Beaux-Arts t'offrent ici l'hommage
De tes propres bienfaits.

Echappés, par tes soins, aux combats homicides,
Que ta noble bonté dissipe leur effroi!
Comme tes ennemis, les Muses sont timides
Et tremblent devant toi.

Ranime, il en est temps, leurs lyres immortelles;
Et puissent du destin les propices décrets
T'accorder un Homère, et du vainqueur d'Arbelles
T'épargner les regrets!

Les peuples et les rois aux nymphes d'Aonie
Doivent le souvenir de leurs faits éclatans;
Et la Gloire a besoin des ailes du Génie
Pour échapper au temps.

Mais toi qui désarmas les fureurs de la guerre,
Au cri de la patrie et de l'humanité,
Tu respires déjà, dans l'encens de la terre,
Ton immortalité.

La Victoire partout couronna ta vaillance;
Elle suivit tes pas jusqu'aux bords du Jourdain;
La mer même, asservie aux rivaux de la France,
Respecta ton destin.

Plaines de Marengo! champs à jamais célèbres!
Où l'homme déplora les succès du héros [1];
Vous garderez long-temps les monumens funèbres
De ses nobles travaux.

Un triomphe plus doux, dans ces fêtes heureuses,
Console les humains et charme les Français;
Les lauriers ont produit dans ses mains généreuses,
L'olive de la Paix.

Elle a mûri pour nous dans ce palais modeste,
Qui vit de Stanislas la dernière grandeur,
Et qui cacha souvent, dans leur exil céleste,
La Paix et le Bonheur.

Aux regards étonnés de l'Europe attentive,
Un simple citoyen relève leurs autels,
Et le destin confie à sa prudence active
Le repos des mortels.

1 On se rappelle ces belles paroles du PREMIER CONSUL, en apprenant au milieu de la bataille, la mort du brave Desaix: *Que n'ai-je le temps de le pleurer ?*

Donnez des fleurs, donnez! qu'attendri, mais tranquille,
Le héros des Français le couronne en ces lieux;
Déjà le jour nouveau, levé sur Lunéville
A frappé tous les yeux.

Du Tage à la Newa, l'équité souveraine
Dicte tous les traités, respecte tous les droits;
Et la liberté règne aux rives de la Seine,
Sans alarmer les rois.

Sur l'or et sur l'airain, rappelons ces trophées,
Du régne de Trajan mouumens fortunés;
Les peuples affranchis, les haines étouffées
Et les trônes donnés. 1

Toi qui, pour épuiser les faveurs de la Gloire,
N'as plus qu'à soutenir le sort qu'elle t'a fait;
Toi, dont chaque pensée était une victoire
Et devient un bienfait;

Je te rends grâce au nom de l'Europe attendrie,
Et du peuple français qui te doit le bonheur;
Au nom de ces guerriers que perdit la patrie
Dans les champs de l'honneur.

Ah! soit que le front ceint du laurier poétique,
D'Homère et de Virgile accomplissant les lois,
Ils jouissent en paix dans l'Élysée antique
Du bruit de tes exploits;

1 La médaille de Trajan : *Regna assignata.*

Soit qu'au milieu des airs, battus par les orages,
Tels qu'Ossian peignit les ombres des héros,
Leurs manes belliqueux volent sur les nuages
Et suivent nos drapeaux :

D'un éclat immortel c'est toi qui les couronnes;
Tu rends leur chute illustre et leur trépas heureux,
Et le bonheur du monde est le prix que tu donnes
A leur sang généreux.

Jouis de ton triomphe; il sert à ta vengeance :
Il aigrit d'Albion le courroux insensé.
Elle nourrit en vain d'une folle espérance
Son orgueil offensé.

Les peuples qu'elle arma te pardonnent ta gloire,
Et vaincus tour à tour sans être humiliés,
Ils n'oseront jamais réveiller la Victoire,
Qui sommeille à tes pieds.

Tu n'as point de rivaux; domptés par ton génie,
Les partis confondus bénissent tes succès,
Et tu n'as d'ennemis, dans ta course infinie,
Que ceux du nom français.

M. Esménard.

AL GENERAL BONAPARTE,

PRIMO CONSOLE.

SONETTO.

» Jam trabeam Bellona gerit, parmamque removit
» Et galeam, sacris humeris vectura curules.

CLAUD.

Il lampeggiante acciar di sangue tinto
Appendi, inclito eroe, di Marte al tempio,
E sia quel lauro, onde già il crine hai cinto,
Al nascente valore illustre esempio.

Or che 'l nemico altero hai domo e vinto,
E dell' Erebo il mostro, atroce ed impio,
Giace sul Flegetonte in ceppi awinto,
Nè più regna fra l' armi orrido scempio,

Esultante la patria, il suo riposo
Da te, prode guerrier, chiede ed aspetta;
Riposo, ahi tanto sospirato in vano!

Brilli Astrea sul tuo fronte glorioso!
I diritti del Popolo rispetta!
L'adegnata bilancia orni tua mano!

D. G. POVOLERI.

VERS

SUR LES SUITES DE LA PAIX DE LUNÉVILLE, EN 1802.

Le fer dont Rome agreste avait armé Camile,
Même après la victoire était encore utile ;
Et ce fer, recourbé sous sa robuste main,
Sollicitait la terre en déchirant son sein :
Ainsi sous le Consul qui sauva sa patrie,
Des arts reconnaissans la tige refleurie
Étale autour de lui l'orgueil de ses rameaux.
Le jour qui luit déjà, promet des jours plus beaux :
La loi parle, les meurtres cessent ;
La Victoire et la Paix ont fermé les tombeaux,
Et les Alcyons reparaissent.

M. Ximenez.

IN PACIS FESTO,

XVIII BRUMARII DIE, ANNI A REPUBLICA CONDITA X, A GALLIS CELEBRATO.

Sat, ô! querelis flebilibus, minis
Tetris datum sat. Classica jam silent,
Et, æreis adstricta vinclis,
In Styga præcipitat cruentæ

Bellona luctæ dux nimium diu,
Stipata sævis Eumenidum choris;
Quàm gratior furvo tyranno,
Si superas colat illa terras!

Virtutis isthæc præmia sunt tuæ.
Præstat tremendi nominis hoc jubar,
Quo clarius non splendet ullum,
Napoleon sate magne Cyrno!

Per te Rutheni, quâ Boreas rigens
Stridet procellis, Austriadum et genus;
Trinacriæ per te feracis
Incola, et æquorei Britanni,

In nos nefandis quondam odiis feri,
Ponunt acerbis dissidiis modum,
Et Pacis aris sancta thura
Cincti adolent oleâ virente.

Æqualis ardor fert Lusitaniam.
Per te Batavis grata redit quies,
Fidissimis pacto Batavis
Fœdere, ut excidio propinquis.

Iulium ex quo velivolâ rate
Ad nos reversum te stupuit Forum,
Eoo ab orbe, ut tota risit
Mox facies renovata rerum!

Exit tenebris Gallia squallidis:
Augusta sanctum lex relevat caput:
Partes coruscans lux vigorque
Imperii redeunt in omnes.

Laurusque victrix militibus novas
Prætendit umbras. Celsior Alpibus
Audacia, et nitens in astra
Gloria, teque tuosque famæ

Mandant perenni. Quæ meritâ tuos,
Maringe, campos laude velat lyra?
(Cur morte palmas lacrymosâ,
Strenue, tingis, heu! Desaisi?)

Mansura splendet jam patriæ salus,
Et vota culmen tangere fervida
Parant cupitum, donec iras
Albion et fera ponit arma.

Beata, festis, Gallia, plausibus
Attolle vocem, et lætum hilaris sona
Io triumphe! et prata, et urbes,
Et silvæ repetant : triumphe!

Superba tanto, at libera, Consule,
Incede! Gentes invideant tibi
Regesque! Dis fidens secundis,
In nova tende renata sæcla!

Versare glebam pondere vomeris
Addiscat ensis, vel nimios secet
Recurva ramos falx, opimæ
Ut veniant segetes, et uber

Fructus virenti pendeat arbore.
Jam navita alto credat opes mari,
Dum, pristinis exuta vinclis,
Tota patent vada salsa Nerei.

Ut hostis armis, sic meritis tibi
Nunc, Galle, amicus cedat; et hæc decet
Te fama, et hic vertex honoris,
Assiduo stimulus labori.

Tuque, ô! serenos qui revocas dies,
Invicte Consul, vive diu et vale!
Succumbe nec rebus secundis,
Aurea dum tibi fata currunt!

M. P. H. Marron.

LE DIX-HUIT BRUMAIRE.

ODE. 1

La République indignée,
Après tant de maux soufferts,
Voyait sa septième année
S'écouler dans les revers.
Elle tremble pour sa gloire:
Des bords de Seine et de Loire
Un cri d'alarme est jeté;
Par l'écho, de rive en rive,
Jusqu'à la mer attentive
Il est bientôt répété.

Quel dieu pourra sur les ondes
Le porter jusqu'au héros
Vengeur des plaines fécondes
Qui du Nil boivent les eaux?
Ou dans quel miroir magique 2
Sur les sables de l'Afrique

1 Cette ode fut composée à l'époque du Traité de Lunéville.

2 Allusion au phénomène du Mirage, bien connu au Désert, et quelquefois sur la mer.

Le ciel lui fera-t-il voir
L'image de sa patrie,
Qui place dans son génie
Un dernier, mais sûr espoir ?

Prépare-toi, nef agile,
A fendre les vastes mers ;
Reçois dans ton sein fragile
Les destins de l'univers :
Suivi d'une noble élite
Le héros s'y précipite ;
Et, fière d'un tel appui,
La fortune de la France
Vient, sur la poupe, en silence,
S'asseoir à côté de lui.

Courbe-toi, vague écumeuse;
Flots, laissez-vous entr'ouvrir;
Fuyez, vents, trombe orageuse ;
Souffle, propice zéphyr ;
Nuit, pour éclairer sa route,
Fais sur la céleste voûte
Briller des astres amis ;
Qu'un favorable nuage,
Le jour, cache son sillage
A tous les yeux ennemis.

Mais je vois ton arc immense
S'ouvrir pour le protéger,

Heureux golfe de Provence.
Il descend ; tout va changer.
Déjà la France respire ;
Un instant détruit l'empire
De l'audace et des forfaits :
Un jour fixe la victoire,
Fait revivre notre gloire ;
Et nous présage la paix.

Paix, divinité chérie,
Mère des heureux travaux !
Que ta féconde industrie
Vienne effacer tous nos maux.
Ce géant, fils de la terre,
Touchait le sein de sa mère,
Et se relevait plus fort :
Tel un peuple magnanime
Sort d'une lutte sublime,
Vainqueur des rois et du sort.

Depuis la Dyle opulente,
Et fière de ses moissons,
Jusqu'aux bords où la Charente
Voit bondir ses nourrissons,
Des Alpes aux Pyrénées,
Dans tes plaines fortunées,
France, étale ta splendeur ;
Etranger, d'un œil d'envie,
Viens contempler la patrie
De la gloire et du bonheur !

M. Carrion Nisas.

ODE

SUR LA FÊTE DE LA PAIX.

Enfin brille à nos yeux ce jour où la victoire
Inscrira Bonaparte au temple de mémoire
Avant les plus grands rois.
L'aurore luit à peine, et déjà l'airain gronde;
En longs échos déjà l'air, et la terre, et l'onde
Répondent à sa voix.

Que les temps sont changés! cet airain sanguinaire
Qui foudroyait jadis, fier rival du tonnerre,
Des bataillons épais,
Se dépouille du fer qu'enfermaient ses entrailles,
Et, transfuge des camps, se plaît dans nos murailles
A saluer la paix.

Le Français qui, déchu de sa grandeur antique,
Rampait silencieux sous le joug despotique
D'un barbare oppresseur,
Se relève et, joyeux, par le chant et la danse,
Il célèbre à l'envi la paix et l'abondance,
Sa compagne et sœur.

Le jour fuit; de Vesta la robe étincelante
A remplacé partout de Bellone sanglante

Le lugubre flambeau :
Le temple de la paix majestueux s'élève
Sur les lieux où la mort a creusé de son glaive
Un immense tombeau.

En écharpe de feu, la nymphe de la Seine
Sur son sein étoilé déploie une autre scène
A nos yeux éblouis.
Triomphante, elle croit, dans ses grottes profondes,
Que cette nuit Phébus a préféré ses ondes
Au palais de Thétis.

Tout Paris est en feu. Le feu d'une bastille
Enveloppe les tours qu'il assiége, entortille
De ses replis mouvans ;
Il dévore ses murs, la forteresse entière :
Et ses tours ne sont plus qu'un monceau de poussière,
Vil esclave des vents.

Là, d'Iris empruntant la brillante ceinture,
Et les secrets d'un art vainqueur de la nature,
Prothée ingénieux,
Il se roule en serpent, ou se déroule en gerbe ;
Tombe en eau, brille en fleur, ou, dans son vol superbe,
Se dérobe à nos yeux.

Eh quoi ! dit l'étranger, témoin de notre joie,
Est-ce là ce Paris qui jadis fut la proie
Des tyrans, des bourreaux ?
Quel changement soudain ! — S'il te semble un mystère,
Écoute, et vois combien sur le sort de la terre
Peut le sort d'un héros.

Le vaisseau de l'État, battu par les orages,
S'avançait lentement au milieu des naufrages,
Égaré loin du port :
Poussé par mille bras, et mille vents contraires,
Aux tristes passagers, aux nochers téméraires,
Il n'offrait que la mort.

Pour frapper, engloutir leurs tremblantes victimes,
La foudre ouvre la nue, et la mer ses abîmes :
Qui les sauvera ? — Dieu.
Dieu commande, et l'on voit, aux lueurs des tempêtes,
L'abîme sous leurs pieds, la foudre sur leurs têtes,
Bonaparte au milieu.

Il s'élance, opposant l'égide du courage
Aux poignards de la haine, aux foudres de l'orage,
A la faux de la mort.
Il parle : la mort fuit ; les factions se taisent,
Et le vaisseau, glissant sur les flots qui s'apaisent,
Est rentré dans le port.

M. Théveneau.

IN FESTUM PARISIIS CELEBRATUM,

XVIII MENSIS BRUMARII, ANNO X.

Squalent mane poli; dat Consul festa, refulgent.
Utque novum cernant cœlestia sidera sidus,
Offusas removent radianti lumine nubes,
Et sua terrenis facibus funalia jungunt.
Num quid in orbe magis cœlo spectabile? faustum
Gentibus attonitis mittit lethale salutem
Tormentum: necis arma pios vertuntur in usus;
Prælia cœde carent, lacrymis victoria, ferrum
Vulneribus. Teneræ matres timidæque puellæ
Jam mitem posita spectant formidine Martem,
Inque sinu pacis ludunt innoxia bella.
Antiquis cessant odiis elementa, fidemque
Unda dedit flammæ; sociis in fluctibus ardet
Ignis, et innocuum securus obambulat amnem.
Conveniunt aquilæ, pardi, gallusque perenni
Fœdere; victores pariter victique triumphant.

M. Crouzet.

IMITATION

DE LA PIÈCE PRÉCÉDENTE.

Quel nuage envieux siége au front du matin ?
César paraît, l'air brille, et l'olympe est serein.
Souris, astre du ciel, à l'astre de la terre !
Et toi, reine des nuits, de ta douce lumière
Fais briller sur nos jeux tes rayons argentés;
Marie à nos flambeaux tes nocturnes clartés.
Spectacle cher aux dieux! sans fureur l'airain gronde,
La foudre des combats porte la paix au monde.
En guerriers travestis, près de Mars qui s'endort
Les ris ont endossé les armes de la mort :
La victoire est sans pleurs, et le fer sans blessures;
La beauté sans effroi danse au bruit des armures.
Tout est calme, harmonie, et dès fiers élémens
Un doux hymen éteint les vieux ressentimens :
L'air caresse plus pur la terre plus heureuse;
Sur les flots amoureux court la flamme amoureuse;
Rival de l'aigle altier et du coq belliqueux,
Le léopard combat et triomphe avec eux.
Vaincus, vainqueurs, l'amour enlace leur fortune :
Sur leur front où rayonne une palme commune,
La gloire, en souriant, joint l'olive aux lauriers,
Et fait un peuple ami de trois peuples guerriers.

M. Deguerle.

STANCES

POUR LA FÊTE

DONNÉE AU COMTE ET A LA COMTESSE DE LIVOURNE.

Du haut des Apennins, dont ses tributs heureux
Fécondent la pente fleurie,
L'Arno voyoit couler ses flots impétueux;
Et penché mollement sur son urne chérie,
Contemplait d'un œil amoureux
Les campagnes de l'Étrurie :
Ses nymphes près de lui, le front ceint de roseaux,
Tantôt des Médicis étalant les images,
Tantôt de Léopold retraçant les travaux,
Lui rappelaient, dans ces tableaux,
Les bienfaiteurs de ses rivages.
« Eh quoi! disait le dieu, faut-il qu'un souvenir
» Soit l'unique trésor qui reste à ma faiblesse?
» Suis-je, au gré du destin qui trahit sa promesse,
» Déshérité dans l'avenir?
» Si j'en crois une voix qui, du sein des tempêtes,
» Rend l'espérance à tous les cœurs,
» La Victoire à la Paix va céder ses conquêtes;
» Me rendra-t-elle mes honneurs? »

Tout à coup un cri belliqueux,
Sur le sommet des monts, autour du dieu résonne;
Et portant dans ses mains un sceptre, une couronne,
La victoire s'offre à ses yeux.
Mais son front a perdu sa colère inhumaine;
Ses traits sont adoucis pour la première fois.
» J'ai cru, lui dit l'Arno, qu'aux rives de la Seine
» Du héros des Français vous attendiez les lois:
» Des Alpes jusqu'au Nil suivant partout sa trace,
» Vous ne quittiez pas ses drapeaux;
» A-t-il enfin fatigué votre audace?
» Et vous a-t-il permis de chercher le repos? »
— » Celui dont vous parlez, lui répond la Victoire,
» A deviné vos vœux: vos vœux sont satisfaits.
» Il occupa l'univers de sa gloire
» Il le remplit de ses bienfaits;
» Mais son plus doux présent vient des rives du Tage.
» Un prince en est parti pour vos heureux climats;
» La générosité, l'honneur et le courage,
» Ces vertus de l'Espagne, ont volé sur ses pas.
» Les Médicis, dont la noble mémoire
» Appelle sur vos bords le voyageur surpris,
» A protéger les arts avaient borné leur gloire:
» Il sait en disputer le prix.
» Il cultive avec eux la science féconde
» Qu'apprirent aux mortels Hermès et Lavoisier,
» Et qui, décomposant les élémens du monde,
» A trois sceptres rivaux le soumet tout entier.

» Florence, par ses soins, remplit la destinée
» Que le ciel lui promit aux jours de sa faveur ;
» Et Livourne, fermée à l'Anglais oppresseur,
» Repousse ses vaisseaux sur l'onde mutinée.
» C'est peu de la venger, j'agrandis ses destins.
» Désormais le commerce et le dieu des batailles
» Fixeront, sur les flots qui baignent ses murailles,
» La grandeur des états et le sort des humains. »
La déesse, à ces mots, loin du fleuve tranquille,
Dans les airs épurés s'élevant à ses yeux,
Trace en lettres de feu le nom de LUNÉVILLE,
Et se perd dans les cieux.

M. ESMENARD.

PRIMO GALLIÆ CONSULI PACIFICO.

MESSIS erant lauri longos tibi sueta per annos :
Gratior ex oleâ jam tibi messis adest.
Macte novis, Cyrnæe heros, virtutibus, et quod
Mars dedit, accrescat pace perenne decus.

M. P. H. MARRON.

CHANT GALLIQUE.

Musique de LESUEUR.

Exécuté sur le Théâtre des Arts, le 5 floréal an 10 (25 avril 1802).

UN BARDE.

La tempête s'éloigne.... Un astre radieux
Se lève, environné de force et de lumière:
Il affranchit de nos monts nébuleux
La cime long-temps prisonnière.....
Salut, astre de paix! flambeau des nations!
Poursuis ta carrière éclatante,
Et sur la Gaule triomphante
Verse l'or pur de tes rayons.

LES VIEILLARDS.

Plus de maux, de sang, ni de larmes!
La paix brise les boucliers;
Vos fils, objets de tant d'alarmes,
Vont enfin revoir leurs foyers.
De leurs mains qu'arma la Victoire,
Ils vont presser nos cheveux blancs,
Et de leurs compagnons de gloire
Nous redire les faits brillans.

LES GUERRIERS.

Oui, la paix vers vous nous ramène,
Heureux vieillards ! Consolez-vous ;
Entre la Tamise et la Seine
Il n'est plus d'obstacle jaloux.
Leurs flots, alliés d'âge en âge,
Se mêleront aux flots amers ....
L'Océan, superbe héritage,
N'appartient plus qu'à l'univers.

LES JEUNES FILLES.

Entrez dans la salle des fêtes,
Héros, loin de nous exilés ;
Déjà pour chanter vos conquêtes
Les Bardes se sont rassemblés.
Videz la coupe hospitalière
Autour de cent chênes brûlans ;
Et qu'à cette voûte guerrière
Pendent vos traits étincelans.

LES BARDES.

Vierges d'amour, parez vos charmes ;
Ceignez-vous de naissantes fleurs :
Guerriers, laissez dormir vos armes :
Mères tendres séchez vos pleurs.
A l'hymne sanglant de la guerre
Succède enfin l'hymne de paix.....
L'orage a passé sur la terre :
Le ciel sera pur désormais.

CHOEUR GÉNÉRAL.

Noble enfant de la Renommée,
Chef des braves victorieux,
Par toi la harpe ranimée
Éclate en sons mélodieux.
Comme un lumineux météore,
Des temps qui ne sont pas encore
Ton nom perce l'obscurité;
Il brille dans leur nuit profonde,
Et l'œil futur d'un nouveau monde
Soutient à peine sa clarté.

M. Baour-Lormian.

INSCRIPTION

POUR LE BUSTE DE BONAPARTE.

La Gloire et la Vertu, d'accord pour le former,
Le gardent pour modèle au jugement des âges,
Et toutes deux diront, fières de le nommer,
L'exemple des héros fut l'exemple des sages.

M. La Chabeaussière.

OSSIAN A BONAPARTE.

Jusqu'au palais des vents, où mon ombre tranquille,
Assise nuit et jour sur un trône mobile,
Voit flotter sous ses pieds tout le vaste univers,
Comme un brouillard obscur, hôte errant des déserts,
Les cent Bardes gaulois, pleins d'une douce ivresse,
Ont fait monter leurs chants de paix et d'alégresse.
Terre auguste, salut! salut, guerriers fameux!
Quand la nuit, et non loin du torrent écumeux,
Dans les forêts d'Arven, sur ma harpe fidèle,
Je chantais les travaux d'une race immortelle;
Quand la voix du passé me racontait tout bas
Du siècle de Fingal les illustres combats,
Je disais: La valeur a passé sur la terre;
» L'avenir, insensible à la voix de la guerre,
» Oubliant par degré jusqu'au nom des héros,
» Dormira dans un lâche et timide repos.... »
Je le disais. Des pleurs inondaient mon visage;
Et lorsque de la vie achevant le voyage,
Ossian fut s'asseoir auprès de ses ayeux,
Sa douleur le suivit au palais nébuleux.
Mais, vains pressentimens! mensongères alarmes!
Mon ombre réveillée au tumulte des armes

Sur la Gaule affranchie a vu de toutes parts
La guerre et la victoire unir leurs étendarts.
Mes ancêtres, penchés au bord de leurs nuages
D'un regard protecteur, à travers les orages
Suivant les bataillons des braves triomphans,
A l'heure du triomphe ont cru voir leurs enfans.
Ils t'admiraient surtout, fils de la Renommée,
Héros libérateur d'une terre opprimée!
Toi, le chef des tribus de ce peuple guerrier,
Toujours grand et vainqueur sous la pourpre et l'acier!
Qu'à ta gloire en secret le Barde était sensible,
Lorsque, devant tes pas et ta lance terrible,
Eperdu, s'enfuyait l'étranger orgueilleux!
Comme au sein des forêts, sur les rocs sourcilleux,
A l'aspect du chasseur la biche épouvantée
S'enfuit, en bondissant, vers sa grotte écartée.
C'est moi, dans le péril, qui protégeais tes jours;
C'est moi qui te prêtais un utile secours,
Quand, sur les monts chargés de glaces éternelles,
Ouvrant à tes guerriers des routes infidèles,
Dans les airs étonnés tu suspendais leurs pas:
Mon souffle loin de toi dispersait les frimas.
Traversais-tu les flots; je planais sur ta tête:
Mon invisible bras écartait la tempête;
J'ordonnais au zéphyr d'aplanir ton chemin,
Et l'ouragan captif rugissait dans ma main.
Eh! qui, plus qu'Ossian jaloux de te défendre,
Aurait dû te porter un intérêt plus tendre?

En toi seul revivaient ces héros révérés,
Instruits par mes leçons, par mes chants célébrés.
Comme eux, je te voyais, au matin de ton âge,
A l'humanité sainte allier le courage,
Ne verser qu'à regret le sang de l'ennemi,
Dans la gloire et l'honneur chaque jour affermi,
Confier au tombeau, de tes mains généreuses,
Du brave renversé les dépouilles heureuses,
Et, partout escorté des antiques vertus,
Offrir partout la paix aux peuples abattus.
Tel, aux jours belliqueux de la Calcédonie,
Dans les bois que remplit ma funèbre harmonie,
Brillait à son printemps, sous mes yeux paternels,
Cet Oscar, la terreur et l'amour des mortels.
Quand la soif des combats tourmentait sa jeunesse :
» Cher Oscar, lui disais-je, orgueil de ma vieillesse,
» Fais resplendir ta lance au-delà de nos monts;
» Mais suis de tes ayeux l'exemple et les leçons :
» Sois, pour les oppresseurs, un ardent météore,
» Et, pour les opprimés, un rayon de l'aurore. »
O toi qui, dans mon cœur, vis à côté d'Oscar,
Chef du peuple, à ton tour écoute le vieillard.
Jusqu'au terme incertain de tes belles années,
La Gaule te remet ses grandes destinées;
De son bonheur futur c'est t'imposer la loi.
Quel ordre consolant! Regarde autour de toi :
La bataille homicide a fui de ces contrées;
Les mères des héros, si long-temps éplorées,

Dans leurs foyers, asile et de paix et d'amour,
Préparent pour leurs fils le banquet du retour.
Détache, il en est temps, détache cette épée,
Que la mort a conduite et n'a jamais trompée.
Les Bardes chanteront ton repos glorieux.
Écoute avec transport leurs chants mélodieux ;
S'ils n'immortalisaient le brave qui succombe,
L'étranger, en sifflant, passerait sur sa tombe.
Mes hymnes quelquefois ont charmé tes instans :
De l'illustre Fingal les combats éclatans
Peut-être ont enflammé ta jeunesse guerrière....
Sans ma harpe et ma voix qui connaîtrait mon père ?

DISTIQUE IMPROMPTU.

Qui prêtera jamais, pour tracer son histoire,
Une plume à Clio ? — L'aile de la victoire.

M. Theveneau.

AD

NAPOLEONEM BONAPARTE,

PRIMARIUM GALLICÆ REIPUBLICÆ CONSULEM.

ODE.

Parva profectum sede Macedonem,
Quem victa sensit Persis, et ultimus
Ganges, triumphos cui petenti
Vix fuerat satis una tellus,

Quondam ad sepulchrum magnanimi ferunt
Venisse Achillis, factaque dum viri
Et bella summus dux recenset
Mœoniis celebrata Musis,

Dixisse: Felix, ô juvenis! tuâ
Cui laude dignum contigerit melos,
Narrante res gestas Homero!
Talem ego sortiar, ah! poëtam!

Ecquamne factis nobilibus parem
Musam requiras tu quoque, Galliæ
Invicte consul! Tune tantis
Deesse gemas monumenta rebus?

Non me latinis, non ita Delius,
Primam sub ætatem, erudiit modis;
Grandi sed heroum triumphos
Edocuit memorare versu.

Te, te ergo, gentis præsidium et decus,
Te, magne, dicam, NAPOLEON; tuas
Maronis et Flacci juvabit
Eloquio cecinisse laudes.

Quali jacebat gallica res loco
Dejecta! quantam in perniciem ruens,
Cùm te, salutis dulce pignus,
Heu! miseris bona fata terris

Dedere! Necdum pectore turbidus
Excessit horror; jam videor mihi
Stragem, et ruinas, et cruoris
Aspicere innocui fluenta

Pavenda late! jam videor truces
Audire cantus, dum cadit impia
Securis, infamemque plausum, et
Carnificis furiale vulgi

Murmur! Profanâ cesserat impotens
Tellure Virtus, cesserat et Pudor,
Fidesque polluta, et sacratas
Relligio lacerata vestes.

Contaminatis interea sedens
Aris, protervo sceptra terens pede,
Ad arma prœdamque insolentes
Impietas populos vocabat.

Europa contra sollicitos suî
Reges, citatis agminibus, trahit
In bella, juratos nefandam
(Sic perhibent) abolere gentem.

Quid virium jam, quid reliquum spei?
Atrox subactis mentibus incubat
Terror, superstesque una Gallis,
Supplicium tolerare, virtus.

Fallor; labantes vix Bonapartius
Secundiori dux regit omine
Turmas, et antiquum revexit
Fama decus, meliorque Gallis

Fortuna risit. Protinus hostium
Sublapsa retro spes fugit; ebriâ
Cessere pulsi mente fastus,
Dum veteres, dominisque longæ

Usu probatos militiæ duces,
Nusquam remisso dux novus impetu
Frangit, rudimentisque bellum
Egregiis puer auspicatur.

Hinc quanta laudum floruerit seges,
Testis paludi Mantua nec satis
Confisa, nec circumsonanti
Sat fluvio, validisque muris:

Testis feroci, tu quoque, prælio
Illustre nomen, Laudusium; et diu
Arcoliani ad claustra pontis
Ancipiti dubitata Marte

Victoria; audax cùm juvenis manu
Cunctata paulùm signa refigeret,
Ferroque flammâque ingruente,
Per medios properaret ignes.

At quæ stupentes scena oculos rapit?
Amica Pacis templa patent; duas
In fœdus æternum videtur
Idem animus sociare gentes.

Matura nondum talibus, heu! bonis
Tellus! Cruoris, judice te, Deus,
Parùmne fusum est, nec novenni
Clade scelus satis expiatum?

Jam Formiani pagina fœderis
Discerpta, fœdo et sordida pulvere,
(Rastadtsiensis crimen agri!)
Sanguine quin etiam madebit.

Ergo retractant horrida ferreæ
Passim arma gentes; undique tristius
Bellum recrudescit, nec ulla
Funeribusve odiisve meta est.

Quo tum latebas abditus angulo
Terrarum, ô nostræ, NAPOLEON, rei
Spes una, cùm te corruentis
Orbis in auxilium vocaret

Europa supplex? Nempe reconditos
Arentis Ægypti attigeras sinus,
Curâque lustrabas sagaci
Æthiopumque Arabumque fines;

Quà Nilus ingens occuluit caput,
Et quà superbum pyramides opus
Annos edaces mole vincunt,
Quàque Rubri maris unda fervet.

Necnon probrosi servitii jugo
Captam levabas interea Pharon,
Pelusiæque oræ tyrannos
Imperio procul amovebas,

Favente felix Marte : suas tibi
Permisit arces Cairopolis ; tibi
Suos Alexandria portus,
Et Stygiis revocatum ab umbris

Urbs conditorem cernere se suum
Diu putavit. Dum loquimur, pias
Victoris est allapsus aures
Nuntius ; horribili ruinâ

Pendere pronam in funera Galliam,
Partemque curæ non minimam suæ,
Alpina conflagrare regna,
Audiit : et celeri per undas

Cursu revectus, jam patriam rate
Contingit oram ; Gallia, jam tuis
Præesse rebus, jam Marengum
Laude novâ decorasse gaudet.

Hoc fracta campo concidit Austriæ
Vis ; hoc eodem fracta superbia
Aulæ Viennensis, tumorque et
Grande supercilium resedit.

Hìc gloriosis uncta cruoribus,
Tuoque rorans sanguine, Disaci,
Lauros cupressusque inter ipsas,
Paciferam rediviva frondem

Oliva fudit : jam viridi comâ
Terras inumbrans, mox et amabilem
Sparsura pacato quietem
Oceano, solidis adulta

Cùm stabit arbor viribus, et novis
Fœcunda ramis, ac validâ simul
Radice nitens, obstrepentem
Ardua despiciet procellam.

Quin et remoti trans maris æquora
Missus, beatæ jam viret arboris
Ramus, fideli blanda fovit
Quem studio soror, et sororis

Maritus. Et tu, quantus in artibus,
Josephe, pacis! quanta tibi refert
Accepta sospes dona Gallus!
Qualia, quotque tuum loquentur

Præclara nomen fœdera! Tu quoque,
Pacis minister, tu, nitido potens
Sermone, fratrem, Luciane,
Auxilioque juvas salubri.

Per vos, caducis restituit suum
Templis honorem, restituit suos
Aris sacerdotes, avitæ
Relligionis amans, Deique

Sibi faventis Napoleon memor :
Per vos, et æquis legibus, et bonis
Gentem institutis temperabit,
Sponte sequi meliora promptam.

Jam quos, iniquis temporibus, metus
Errorve dulces exilio domos
Mutare adegit, mitiorem
Cum veniâ patriam revisunt.

Civilium vox jam silet impia
Discordiarum, jam solitos viri
Quærunt labores, deque sævo
Arma Ceres sua cudit ense.

Hinc apparandis navibus impiger
Mercator instat, longam animo viam,
Lucrumque et optatos recursus
Per faciles meditatus undas ;

Hinc Dædalæis artibus oppida
Fervent, docentum gymnasia et scholas
Adit juventus, inque leges
Cuncta suas remeare certant.

Saxo et metallis hinc ducis optimi
Finxisse vultus, inde coloribus
Præstare spirantem laborant,
Praxitellisque et Apellis artes ;

Quas et beniguis muneribus fovet,
Pioque cultu Napoleon; quibus,
Insigne Musæum sacravit,
Italiæ spoliis opimum.

Illinc columnæ, mœnia, porticus,
Theatra, surgunt; pontibus hinc viæ,
Et mole crebrâ muniuntur;
Fontibus hinc decorantur urbes:

Vix credituris fortia posteris
Dum facta tradit historiæ fides,
Et inclytos Musarum alumni
Carmine concelebrant triumphos.

Tali fruatur longius otio,
Tali fruatur Gallia consule;
Nostrisque demptos, hujus annis
Omnipotens Deus addat annos!

M. Cauchy.

DISTIQUE.

Héros cher à la paix, aux arts, à la victoire,
Il conquit, en deux ans, mille siècles de gloire.

M. Lebrun.

PAX AMBIANENSIS.

Fallimur? an longis modus est et meta querelis?
Postque tot annorum miseros, Europa, labores,
Gaudebis versis nunc tandem ad mitia fatis?
Est ita : jam video satiatos sanguine multo
Condere se gladios; jam puræ denique cæde
In pacem coeunt et mutua fœdera dextræ.
Unde bonum hoc tantum? quove hanc auctore novatam
Adspicimus rerum faciem? quæ tanta potestas?

O, qui res hominum moderaris, maxime rector!
Quo sine nil quidquam læti mortalibus ægris
Contingit, parent cui fata et subjacet orbis,
A te principium mihi : Tu ne despice laudes,
Quas simplex audet pietas tibi dicere, quamvis
Tanto divina sint majestate minores,
Quanto est inferior summo terræ orbis olympo.
Vana licet nullum sapientia numen in orbe
Agnoscat, cæcoque jacere obnoxia fato,
Aut fluere incerto jactet mortalia casu;
Nos, designato qui singula fine videmus
Consilioque regi, pulsis qui sæpe tenebris
Attoniti adspicimus, mortales fallere visus

Interdum gaudens, ut tandem luce corusca
Nec dubiis prodat tua se sapientia signis,
Nos tibi, quas pietas jubet, ô pater optime! grati
Primitias animi ferimus, semperque feremus.

At, si mortales non dedignata ministros
Cura Dei, dignis partes quoque tradit agendas
Implendasque viris; cui proxima munera laudis
Debentur potius, quàm quo jam vindice pacem
Heu! frustra toties optatam Europa recepit?
Tuque adeo, afflictis dudum spes unica rebus,
Salve, heros invicte, Dei certissima cura!
Huc ades, ô Bonaparte! tuas jam dicere laudes
Ingredior: faveas cœptis tu, maxime nostris!
Facta recognosces, non quæ jactare vetustas
Vana solet, celebrans vastatas milite terras,
Eversasque urbes, et pastos sanguine campos,
Unius arbitrio totus regeretur ut orbis:
Absint æterna damnandi nocte triumphi,
Quos lethale odium, regnandi aut dira cupido
Injustos rapuit, misero plaudente popello.
Facta canenda mihi, quis jam sapientior ætas
Solis æternos deberi dicat honores.

Musa, mihi prima causas ab origine belli
Dic memor: immensus sed enim quia panditur ordo
Gestorum, da summa sequi fastigia rerum.

Libertas, Asiæ fugiens Afrosque tyrannos,

Europæ quondam dignata est visere terras,
Et quos dura tulit populos Germania mater,
Non luxu fractos et parvo vivere suetos,
Præcipuo dudum captos retinebat amore.
Felix ô nimium proles modo digna priore
Postera si numquam sprevisset munera Divæ,
Neglectamque diu, totiesque indigna ferentem,
Passa foret sedes alio sibi quærere in orbe!
Nec tamen hîc veteres Dea non curabat amores:
Quæ prius ignoto postquam fuit orbe recepta,
Jamque novos docuit nulli servire colonos,
Europam repetit victrix, animosque jacentes
Excitat, et stimulis languentia corda fatigat.
Nec frustra; primi impulsum sensere Batavi:
Agnoscunt veterem culpam, placandaque Divæ
Numina, mox omnes, quibus est prudentia major,
Certatim clamant: quæ vox ut venit ad aures,
Sopiti longo populi pressique veterno,
Haud mora, consurgunt neglecta ad sacra frequentes,
Atque situ obductas instaurant ocius aras.
Ecce autem stygia dirarum ab sede sororum
Exsurgit, quatiensque facem furialis Erinnys,
Insinuat cæcas animis concordibus iras.
Continuò proceres, rerum quîs summa potestas
Tradita, sic falsis compellat vocibus ultro:
» Siccine securi decoris spectatis aviti
» Invectum externis plebeium Numen ab oris,
» Cui populus, vestris jam gaudens crescere damnis,
» Sacra facit? cessat dudum reverentia legum;

» Majestatis honor nullus, spretumque curule
» Sordet ebur : quin mox (ò tantam avertite pestem!)
» Misceri summis, prædico, videbitis ima : »
Talibus auditis, multus fremit ore senatus :
Nec mora, dira patrum placuit sententia vulgo,
Vix bene majorum sacrata sede receptam,
Quamvis immeritam, edictis proscribere Divam,
Cultoresque minis legum terrere severis.
His postquam furiis proceres incendit Alecto,
Inde animos vulgi falsa sub imagine tentat;
Hactenus et justæ contentos fine querelæ
In vetitum malesuada jubet ruere, instar equorum
Frena recusantum, et legum perrumpere vincla.
Hinc motus animorum inimici ; hinc semina longi
Dissidii ; hinc tandem signis contraria signa :
Donec ab externis quæsitum turpiter armis
Auxilium gladio litem dissolvit, et omnem
Inter discordes renovandi fœdera fratres
Obsepsit terrore viam et formidine sacra.
Quò ruitis, miseri cives, exempla daturi
Auctores læsura suos? tantine putatis
Privatum ulcisci furiata mente dolorem,
Ut patria externi detur laceranda furori
Militis, et cives, qui signa adversa tulere
Non tantum, sed quis unum diversa voluntas
Crimen erat, dulcem cogantur linquere terram,
Heu! dirum læso servantes pectore vulnus?
Quam tibi tunc longe, Libertas optima, gentis
Cura tuæ, et stabiles hìc tandem figere sedes!

Cùm quisquis pia thura tuis adoleverat aris,
Non secus ac manibus tua qui sacra casta protervis
Polluerat, pœna, non culpa junctus eadem,
Finibus e patriis tecum exsule tenderet exsul!
Quin etiam, reditus ne spes super ulla maneret,
Neve alibi tutis habitares sedibus usquam,
In te juraret metuenda potentia regum.
Nil agitis, vani reges, male fœdere juncti!
Vindictam Dea læsa parat, totiesque malorum
Passa graves indigna manus, nunc denique vires
Exseret, unde omnis late tremat orbis, et ipsi,
Crimine qui nullo meruissent Numinis iram,
Incestis addantur, eadem clade peremti.

Francorum bello multos gens clara per annos,
Libertatis amor dederat cui nobile nomen,
Servitii, proh! triste jugum, dominosque superbos
Passa diu, non illa tamen virtutis avitæ
Immemor, antiquos retinebat pectore sensus;
Et quæ pro dominis toties serviliter arma
Gesserat, ac magnos poterat jactare triumphos,
Hanc modo vis ageret divinior et sacer æstus,
Antiquæ ut vindex jam libertatis in arma
Surgeret, et mallet propriam sibi quærere laudem,
Se poterat, sociosque suos, et quotquot iniquis
Sub dominis gemerent, indignis solvere vinclis.
Jamque erat in fatis ut quæ tot sæcula late
Vexarant terras, fœda atque immania monstra,
Cæca superstitio, mentes terroribus implens,

Regiaque armato vis milite cuncta coercens,
Mens Bona, te tandem nunc dantem jura timerent,
Paulatim et stygias peterent, quibus orta, tenebras.
Ante sed inciperent quam læta hæc currere sæcla,
Quot fuit, heu! vitis, et quanta cæde litandum!
Bella prius totas vastabunt horrida terras,
Indeque ab Hesperiis partes usque orbis Eoas,
Et quæ vicino solis torrentur ab æstu,
Heu! cæde immunis regio vix ulla manebit.
Sequana nec tantùm, et Rhodanus, rapidusque Garumna,
Rhenusque, Eridanusque, Athesisque, et maximus Ister,
Quique olim imperio Tibris sese extulit orbis,
Permistos multo volvent cum sanguine fluctus:
Sed cladem hanc etiam longinquus sentiet Afer,
Et septemgemini rubefient ostia Nili.

Scilicet, ut resides Libertas numine mentes
Hic primum afflavit, stimulisque incendit inertes,
Conscia tot scelerum, fallax se protinus Aula
Induit in varias, simulandi callida, formas;
Nunc tandem at solitas nil profectura per artes.
Consiliis quæ si rectis tamen usa fuisset;
Ipsa nec, infidis obnoxia facta ministris,
Regia majestas speciosis ludere cives
Pollicitis, animo forsan meliora probante,
Jussa foret, regum qui tot malefacta priorum
Debita pro multis, ah! victima cæde piasti,
Infelix Lodoix, fatis male natus iniquis!
Gallia te, justo tandem moderamine felix,

Jam patriæ forsan celebraret grata parentem.
Ast nunc dum fraudes et primo tecta parantur
Arma, dehinc manifesta magis, dum tota tumultu
In populum regni pertæsum Europa movetur;
Pars adversa videns, nil jam moderata valere
Consilia, et recte cœptis nihil omnibus actum,
Heu! ducibus confisa malis, fas omne resolvit,
Indomitoque amens laxat mox frena furori.
Innumeras ô quis cædes, cumulataque densis
Funera funeribus, diversas quisve cruentæ
Mille necis facies oculis aut mente pererret?
Ne Siculi Phalarim mihi jam memorate ferocem;
Jam taceat diras hospes Busiridis aras:
Nil Sinis aut tantum potuit, torvusve Procrustes,
Quantum civilis rabies, cùm, territa monstris,
Ipsa tuos passim mactabas Gallia natos.
Excidat ista tuis tempestas horrida fastis,
Nec credant tam dira tibi licuisse nepotes!
Tu certe, mea Musa, tace, tristesque cupressos
Ne sine victrices inter tibi surgere lauros.

Interea nam, dum civili sanguine manat
Patria Francorum, digni Mavortis alumni
Undique propulsant armis victricibus hostes.
Non hos immensi possunt terrere labores,
Non canis æstivi sidus, non frigora brumæ;
Vincere non rabidi possunt jejunia ventris;
Aspera non retinent juga, cursum aut flumina tardant.
Dis etiam auspicibus concreti frigore rivi
Dant amnesque viam; quin, quas natura locorum,

Undique disjunctas fluviis aut æquoris undis,
Prorsus inaccessas poterat fecisse videri,
In terras portant victricia signa Batavas :
Non sed ut hostili grassentur in oppida ferro,
Aut spolia immerita non justa ex gente reportent ;
Finibus at patriis quos quondam injuria pulsos,
Exutosque bonis, longi perferre labores
Exsilii atque inopi damnarat vivere victu,
Jam tandem reduces optata in sede reponant,
Et fidos pariter socios sibi fœdere jungant,
Pectore quis eadem sedeat sententia, nullo
Vivere sub domino, suaque armis jura tueri.
Illa adeo multis lux dudum optata refulsit,
Qui fore sic priscis sperabant libera vinclis
Ipsa sibi leges gens tandem ut conderet æquas.

At gratis tamen ista tibi ne crede parari
Auxilia, et timidæ deberi, patria, dextræ.
Si tibi tantus amor vincendi, et cura salutis,
Divitias ne parce tuas impendere bello ;
Sit tibi femineis procul indulgere querelis,
Cum dilecta nimis poscetur in arma juventus :
Haud aliter parta tandem lætabere pace,
Debita nec grato transmittes jura nepoti.
Bella manent, ne bella time, ne sperne triumphos,
Inferior sociis neu sis tu Marte, nec armis.

Ecce parat Belgis atrox nova vincla Britannus,
Classe virisque patens, et spes jam certa triumphi est.

Obscurata diu, tum denique fama Batavûm
Emicuit rursus, claraque in luce refulsit,
Proditione ferox cùm jam et successibus hostis
Vastatis multo ac spoliatis milite terris
Cederet, injustas haud curans tollere prædas.

Quò tamen hæc nobis tanti tam læta pericli
Effugia, et pulsum patriis e finibus hostem?
Quò tot inaudita partos virtute triumphos,
O socii! nisi, compositis tandem undique bellis,
Reddatur terris heu! dudum Astrea relictis,
Et nimium miseras gentes Pax alma revisat?
Quis serus veniet vindex, cui Numina partes
Tot cædes tribuent et crimina tanta pianda!
Jam tua res agitur, cui, Dìs auctoribus, uni
Pacandi genus humanum concessa potestas.
Jamque velut cælo missus, Bonaparta, repente
Hostibus e mediis, tumidis servatus ab undis,
Improvisus ades : major jam nascitur ordo.
Majores utinam veniant in carmina vires!
Est aliquid, nulloque metu nullisque periclis
Turbari, mediosque per ignes perque catervas
Hostiles ruere impavidum, cunctosque viarum
Et maris immensos contemnere posse labores;
Sed tamen ista tuæ est communis gloria gentis,
Qua non ulla fuit major virtute vel armis :
At patriæ dira consumtæ tabe mederi,
Ponere nequitiæque modum bellisque cruentis;
Hoc proprium, Bonaparta, tuum decus, hæc tua fama,

Fama, ineunte novo quæ surgens inclyta sæclo
Crescet, et æternum intemerata laude vigebit!
Frustra Marte tuo jam pactam rumpere pacem
Sustinuit Cæsar; frustra scelerata caterva
Legatis inferre manus, cunctisque sacrata
Jura olim populis gladio temerare cruento
Ausa fuit, pacis ne spes super ulla maneret;
Gaudebat frustra, quæ legum frena timeret,
Civilis rabies, pasci consueta rapinis,
Cùm te, ne posses rebus superesse gerendis,
Per medios hostes, et tectum classibus æquor,
Tam procul a patria misisset ad ostia Nili:
Non ut magnorum servatus numine Divûm,
Mactus honore novo tandem victorque redires;
Naufragus at biberes salsas aut æquoris undas,
Hostili aut caderes devota ut victima ferro.
Nempe redis, tutumque tibi dant æquora cursum;
Ac reducem primum Astrea, et Pax deinde sequuntur.
Tum quoque, tantorum cum finis adesse laborum
Visus erat, ne quid sceleris superesset inausum
Aut intentatum, stygiis emersa cavernis
Monstra novas terris pestes cædesque pararunt.
Quàm pene in media spe læta Europa salutis
In chaos antiquum confundier imaque summis
Misceri (horresco referens) velut ante dolebat,
Cùm gravida infernis tormenta immania telis,
In tenebris dextra sceleris latitante ministra,
Starent exitium patriæ illatura parenti!
Sed spectant oculis superi mortalia justis.

Ultor adest vindexque Deus, molemque ruinæ
Vertit in auctores, qui terram cæde madentem
Extremi merita nunc tandem morte piarunt.

Finis adest scelerum; satis est fudisse cruorem:
Ipse licet pugnas et amet fera prælia Mavors,
Jam nimis, heu! longo satiatus corda duello,
Non spernit placidam, tua munera, Pallas, olivam.
Austria victoris leges descendit in æquas,
Pacis et auctorem Germania fessa salutat.
Indomitos ponit quin ipsa Britannia fastus,
Atque usum Oceani communem agnoscit aquarum.
Tuque, ô sollicito dudum mihi maxima cura,
Patria, proh! dubiis nimium jactata procellis,
Nunc tandem emergis servata, et libera prodis.
Tolle caput, veterum jam nunc oblita malorum,
Et lætam viridis frontem tibi cingat oliva!
En, optata tibi quoque Pax descendit Olympo;
Quam tu si læto vultu, si mente benigna
Accipias, rixas tandem aversata nefandas,
Mox decus amissum et tibi pristina fama vigebit,
Cópiaque e pleno fundet tibi munera cornu.
Sin libeat veteres irarum pectore causas
Servare, et pace occultum miscere duellum,
Tunc, ô! tunc frustra Divos in vota vocabis;
Tunc fugiet clauso cornu, nunquamque redibit
Copia; tunc nullam dabitur sperare salutem.
Sic valeas demens; sic te vindicta Deorum
Perdat promeritam! videas servire nepotes,

Majores quorum pro libertate tot annos
Bella pati et tantos poterant perferre labores!
Quin terram æquoreis hanc, ut priùs, asserat undis
Neptunus, perdatque artis miracula tantæ,
Atque ætas taceat nomen ventura Batavûm!
At tu, magne Parens, spes et tutela bonorum,
Ne tantum sine, quæso, nefas! quin, pace reductâ,
Fac jungant placidas amor et concordia mentes.
Nos adeo, commune solum, communis origo,
Quos patriæ communis amor, communia jungunt
Commoda, dilecti multo mihi nomine cives,
Quid cessamus adhuc causas præcidere morbi,
Qui lenta dudum consumit tabe medullas?
Certa datur præsensque mali facilisque medela:
Non ut ab externis speremus, ut ante, salutem
Auxiliis; propria melius sanabimur arte.
Ergo, quâ sola quondam, tam parva sub ipsum
Nascendi spatium, tantum Respublica crevit,
Amissas ægris reddat Concordia vires.
Hujus opem proavi semper sensere potentem,
Cùm, pene adverso magnorum numine Divûm,
Has nobis sedes, invitisque æquoris undis,
Asseruere, atque arva, quibus non æqua negarat
Dona Ceres frugum, tumulos et littora nuda,
Quantumvis avido fecerunt fida colono.
Quin mediis etiam jusserunt surgere ab undis
Oppida, quìs cedant veteris miracula Romæ.
Hac ope Cantabricos potuerunt frangere fastus,
Injustique minas et spernere jussa tyranni.

Quid memorem domitis tot fixa tropæa Britannis,
Atque suæ Tamesin lacrymantem incendia ripæ?
Ista animos moveant majorum exempla, trahantque
In commune bonum patriæ et virtutis amore.
Atque utinam, quæ jam lux nobis læta refulget,
Hesperias non ante queat descendere in undas,
Quam fidei junctas renovatæ in fœdera dextras
Viderit, atque una lætantes mente Batavos!
Evenient optata : omnes jam gaudia vultus
Testantur, plauditque novo turba undique festo.
Et meritò : totas celebrentur tanta per urbes
Gaudia; nec desit modico maduisse Lyæo,
Tempora et innexis olea redimire corymbis;
Perque domos epulis lux hæc agitetur amicis.
Ut verò his absint et turbæ et jurgia festis,
Sic prisci maneant tamen hæc vestigia moris,
Perpetuam ut firment rorantia pocula pacem.
At nunc, et quoties sacrum hoc solemne revertat,
Prima bonis postquam sit reddita gratia Divis,
Proximus ille ferat nostros venerandus honores,
Qui pacem hanc terris, hæc nobis otia fecit.
Roma Deûm mensis Augustum adhibere secundis
Dignetur, laticumque in mensam fundat honorem;
Scilicet erepta pro libertate, quod, ipse
Viveret ut tutus, vesana licentia nollet
Ulterius rueret frenis impune solutis.
Non sic tu festis aderis, Bonaparte, Batavis;
Sed libertatis justæ celebrabere vindex,
Debitaque intactæ referes præconia laudis.

Hæc nos, et nati, post et ventura propago,
Solemnes quum more dapes renovabimus, et quum
Temporis exacti mala tot meminisse juvabit,
Fundentes pateris jucundi munera Baechi,
Æternum grata merito tibi mente feremus.
Serum te accipiant utinam alta palatia cœli,
Humanæque diu maneas custodia gentis !

M. Hermanno Bosscha.

VERS

POUR LE PORTRAIT DE BONAPARTE.

Ses talens, ses vertus, ont réduit au silence
Les méchans de tous les partis :
Il n'a point de rivaux, et n'a pour ennemis
Que les ennemis de la France.

M. L.

PAX AMBIANENSIS.

AD C. V.

RUTG. -JANUM SCHIMMELPENNINCK

Reipublicæ Batavæ ad Gallicum Legatum, unum e Consessûs Pacifici Quatuorviris spectatissimis.

Potens latino carmine Pieris,
Maronis olim et dulcis Horatii
Amica, et arguti Tibulli,
Roma ubi sceptra tenebat orbis!

Despecta Gallis nunc, pudor heu! jacens;
Felice pridem at culta sub omine,
Commiriis, Santoliisque,
Et, Sanadone, tibi, et Grenane!

Quandoque grato cui litat Itala
Gens thure, magnis degener haud avis:
Conatibus nec tu Batavûm
Aspera, sive procax Secundus,

Sive erudito Grotius ore, seu
Bini sonarent Heinsiadæ, et pater
Natusque Dousæ, Leida, per quos
Aonidum tibi surgit ædes !

Quâ Breda et arcem et fortia mœnia
Ostentat, o nunc Hœuftiadæ meo
Jucunda ridens, sive Bacchum
Sobrius, aut Venerem celebret !

Potens Latino carmine Pieris,
Afflare festos sueta mihi modos,
Jam fervidis adlapsa votis,
Pange modos, Dea, pace dignos ;

Modos Jano qui placeant meo,
Oliva doctum cui caput implicat
Pacis ministro, juncta lauris,
Phœbe, favente, tuis, Minervâ !

Vocata quantis pax precibus bona,
Tardabat orbi sidereum jubar
Affundere, et Bellona fessas
Jam retrahebat ad arma gentes.

En ! matribus jam, jam thalamis nova
Pericula instant ; jamque novas Ceres
Plorare jacturas veretur,
Pacis alumna Ceres quietæ.

Turgentia iris corda ferocibus,
Et flctibus mansuescere nescia,

« Cyrnæa non, dixere, voto,
« Napoleon, soboles fruetur ! »

Fefellit ausus sed Deus impios,
Eriunys atro ut crine fremat minax,
Furore et amens impotenti,
Tartareas repetat paludes.

Serena celso Pax veniens polo,
Cornuque fundens divite copiam,
Victoriis prælata cunctis,
Pax, iterumque iterumque salve !

Tu læta terris otia jam paras !
Tu læta ponto ! Sequana te pio
Festinat, et Rhenus bicornis,
Et Thamesis, celebrare cultu.

Gallo Batavus, libera gens, comes,
Iberus et quos, et Brito jusserant
Concordiam firmare sancto
Fœdere, vos, date, nostra laude

Camœna tollat promerita, viri,
Gratique vobis munera pectoris
Persolvat, æternæque mandet
Nomina commemoranda famæ.
Et tu, stupescens patria quem videt,
Quem totus orbis, non sine plausibus,
Mavortis armis, anne pacis
Artibus, o generose ! major,

Fructum labori collige debitum ;
Renata Gallis aurea sæcula,
Quæ cernere ut possis beatus,
Det Pyliam Lachesis senectam.

M. P. H. Marron.

PRIMO CONSULI,

IN PACEM UNIVERSALEM AB ILLO COAGMENTATAM.

Surgat Virgilius ! nascatur Horatius alter !
En novus Augustus pacifer orbis adest :
Gallia te mundusque patrem, Bonaparte, salutant.
Dì tot dent annos quot facis incolumes !

M. Malingre.

LES TOASTS DE L'OLYMPE.

ODE.

Un soir que, réunis dans leur palais d'azur,
Les Dieux, la coupe en main, savouraient l'alégresse,
Et que la jeune Hébé, du nectar le plus pur,
Leur versait la riante ivresse :

Je bois, disait Vénus, à l'indomptable Mars ;
Je bois, disait Junon, au maître du tonnerre ;
Et moi, disait Cybèle, en jetant ses regards
Sur les maux dont gémit la terre,

Je bois au favori de la sage Pallas,
Au héros qui du Nil soumit l'urne féconde,
Au rapide vainqueur des Alpes, de Mélas,
Au pacificateur du monde.

Et moi, disait Neptune, au généreux Lion,
Effroi des Léopards dont la rage conspire
Contre l'heureuse paix, que l'atroce Albion
Ose exiler de mon empire.

Oui, buvons, dit Pallas, à ce jeune guerrier.
C'est Ulysse au conseil; au combat c'est Achille:
Il a conquis la paix, et son vaste laurier
En sera l'éternel asile.

Jupiter joint sa coupe à la coupe des Dieux:
La douce Paix obtint son auguste sourire;
Et Phébus confia l'alégresse des cieux
Aux divins accords de sa lyre.

M. Lebrun.

FRAGMENT D'UNE PIÈCE
INTITULÉE,

LA SOLITUDE ET L'AMOUR.

Mais d'où vient qu'à l'instant le bronze de la guerre
Fait retentir au loin les airs épouvantés?...
Ne craignez point, jeunes beautés,
C'est la Paix, c'est la Paix qu'il annonce à la terre;
Dans nos champs à la fin la Paix est de retour.
Que ce doux nom va bien avec celui d'Amour!
Le fer de nos héros la donne à la patrie.
Amans, heureux par ses bienfaits,
Dans les bois ou dans la prairie,
Promenant votre rêverie,
Si vous trouvez quelque autre frais,
Gravez-y bien ces noms, je vous en prie:
Marceau, Kléber, Joubert, Desaix;
Desaix tombé si jeune au milieu de sa gloire,
Mais vengé par le bras du Scipion français,
Dont l'œil à Marengo commanda la victoire,
Et qui par la victoire a commandé la paix.

M. Ducis.

DE RESTITUTO

CATHOLICÆ RELLIGIONIS

CULTU.

ODE.

At unde tanto sollicitæ fremunt
Gentes tumultu? Quæ mala, pallido
Surgens Averni fonte, pestis
Æthereas vitiavit auras,

Horrenda visu? Mille manus, pedes
Et mille monstro, tortilibus caput
Micat colubris, ora tristi
Felle virent, stygiaque tabe.

Agnosco vultus : Gallia, tu cave
Quas dira fraudes mens agitat, cave
Quos nocte sub cæca latentes
Impietas meditatur ictus.

Infirma primò serpit humi, genus
Deforme celans, cautaque regias

Pertentat ædes, si qua fœdo
Corda queat violare flatu.

Mox litteratis improba cœtibus
Obrepit, ipsos quin juvenum greges,
Et fœminarum imbelle pectus
Tartareis satiat venenis.

Quo læta facto, jam levat arduam
Ad astra frontem, jamque docentium
Implet cathedras, audientem
Talibus hinc populum allocuta :

Huc usque vano contremuit metu,
Huc usque turpi servitio miser
Orbis laboravit, deosque et
Purpureos timuere reges

Indocta rerum sæcula. Nunc novo
Spargenda tellus lumine, nunc sua
Donanda libertate, versisque
In melius revocanda fatis.

Quis te remoto desuper ætheri,
Fultum procellis, imposuit, Deus?
Ignita quis te somniavit
Tela manu temere moventem?

Te fabulosus progenuit timor,
Tecumque nigri tristia Tartari
Figmenta, pallentesque Manes
Elysiæque vireta sylvæ.

Hinc te faventem, te socium imperî,
Passim tyranni et magnificis duces
Auxere templis, ampliando
Pro solio pia thura pacti.

Decede terris, nomen inutile,
Decede Olympo; sive quis est tibi
Sensus, negantem plecte, firma
Suppliciis tua jura nostris.

Precantem Erynnim comprobat æmulo
Insana plausu turba clientium;
Et nos caduco fulmine, inquit,
(Si potis est) meritos refellat!

Audivit alto ex æthere qui polum,
Qui vasta nutu cærula temperat;
Audivit, elabique promptum
Sustinuit cohibere fulmen.

Sponte exeuntes sustinuit maris
Pacare fluctus, frænaque Nereo
Dedisse, mersum ne secunda
Diluvie popularet orbem.

Diversa pœnæ sed species placet,
Furente ponto et fulmine sævior:
Immite vulgus turbulentis
Tradere consiliis nocentum.

Gens prava, dixit, quandoquidem libet,
Spretis triumpha relligionibus,

Et disce qualem terra dempto
Orba Deo faciem resumat.

Nec plura fatus, sideream jubet,
Terris relictis, ad superas domos
Redire Pacem, cumque Pace
Tergeminas pariter sorores,

Fidemque Spemque, et lampade flammea
Te, corda lustrantem, optima Caritas.
Deserta vobis regna victrix
Occupat Impietas, aperto

Palàm ore totam, totam animo simul
Confessa Erynnim, cui dominæ comes
Superbia et Vis, atque habendi
Cæcus Amor, trepidumque Bellum.

Pavere terræ, nec tamen huic malo
Par terror; omnes jam scelerum gradus
Transcendit audax turba, legum
Immemor ac tacite ferentis

Secura cœli. Prima faces movet,
Dux facti, Erynnis; prima nefarios
Accendit ignes, prima fuso
Tingit atrox gladium cruore.

Nec lenta euntem consequitur cohors.
Ardet profundis è penetralibus
Ablata sacrorum supellex,
Divitibus studiosa templis

Quam consecravit longa patrum fides ;
Ardent beatæ sancta volumina
Legis, piorumque ossa, prisco
Per populos veneranda cultu.

Quin christianæ, proh scelus! hostiæ
Ausa est profanam turba ferox manum
Inferre, adorandumque munus
Sacrilegis abolere flammis.

Nec jam obviis se continet urbibus
Pestis ; recessus itur in avios,
Nec pervagantem solitudo
Ulla potest latuisse Erynnim.

Stabant acutis montibus edita,
Stabant opacis abdita vallibus,
Interque saltus, inter ipsas
Structa nives, hominum sepulcra.

An tecta dicam ? Virgineos sinu
Complexa cœtus, quos Domini timor,
Mundique contemptus fugacis,
Urbe procul strepituque abegit.

Hùc cœca vasto plebs ruit impetu,
Sacella, lucos, omnia disjicit ;
Novere turbam et ferrum et ignem,
Pacificæ, pia regna, sedes.

Vos, fortè seram, corripite ô fugam,
Agni, luporum præda rapacium,

Dei sacerdotes! et una
Cæde minùs maculetur agmen

Crudele. Verbis nil agimus; neces
Nil curat aris dedita gens, brevem
Fastidit et vitam, periclis
Obvia gens et amica letho.

Prodit verenda canitie senex:
Me, me, inquit, adsum, me gladii petunt.
Quâ voce mollitæ recedant
Tigrides, at stimulata crescit

Pejor cruenti sævities gregis,
Densant frequentes vulnera dexteræ,
Et victimarum cæsus implet
Morte vicem placita minister.

Sed cædis hæ sunt primitiæ: sitim
Cruoris auget, non satiat, cruor;
Densoque mactati per aras
Agmine pontifices recumbunt.

Quis vestra digno funera lugeat
Planctu? diei facta quis illius
Evolvat, ac seris renarret,
Perpetuò lacrymanda, sæclis?

Non sancta vobis infula profuit,
Non casta morum simplicitas, piis
Placasse nec cœlum querelis,
Auxiliove inopes levasse.

Vobis peremptis, aut latebras petunt,
Aut ad calentes sole alio plagas
Fugêre, queis ferrum pepercit
Pontifices, miseranda et hosti

Et barbarorum regibus agmina.
Vobis peremptis, templa silentium
Lugubre servant, ac Sionis
Illa vetus lyra conticescit.

Davidis, eheu! conticuit lyra;
At non profani tibia carminis,
Inconditoque urbana late
Compita personuere cantu.

Longo patentes ordine per vias,
Matrum, virorumque et juvenum chori
Grassantur, horrendum sinistro
Murmure nescio quid frementes.

Templis propinquant: quid tibi talibus
Cum cantilenis, sancta domus Dei?
Qua mente festinat verendum
Impia gens tetigisse limen?

Novum paratur nempe scelus; Dei
Viventis aras insiluit procax,
Orbisque rectori negatos
Spurca tenet meretrix honores.

Tum verò, ab imis stirpibus erutam,
Calcasse visa est impietas sibi

Deique virtutisque curam;
Tum placidos hominum efferasse

Gavisa mores, vindicis et metu
Procul remoto, per medium nefas
Devota cæcæ corda plebis
Præcipiti rapuisse cursu.

Atqui soluta jam socium labat
Compage fœdus; jam vaga civitas,
Et legis expers et pudoris,
Quid cupiat fugiatve nescit.

Hinc et maritis nullus honos thoris,
Palàmque fœtus jactat adulteros
Nuptura pellex, nec tuetur
Ipse suos hymenæus ignes.

Hinc nulla juncti gratia sanguinis;
Natus parentis supplicium vovet,
Frater sororis, perque ferrum
Jura sibi nova pandit hæres.

Nec mortuorum Relligio ultima
Tutos avaris præstat ab hostibus
Manes; sepulcris bella miscent,
Et veterum monumenta regum

Demoliuntur: præda cadaver est,
Inclusus auro diripitur cinis,
Et læta passim plebs superbit,
Exuviis onerata lethi.

Quis credat ausis deesse aliquid? Jocus
Deerat. Paternam extinguere dum fidem
Omnique dum certant opum vi,
Teque tuosque abolere cultus,

O summe rerum, summe hominum Parens;
Hæc scripta mendax marmor habet: *Deum*
Agnoscit, immunemque lethi
Gallica gens animam fatetur.

Quæ cura, quis vos tunc habuit dolor,
O fida veris pectora cultibus,
Exempla credentûm, prioris
Effigies populi relicta?

Vobis severum continua prece
Mollire Numen summus erat labor,
Cunctisque votis, imminentes
Heu! patriæ removere pœnas.

Fregere amantem vota Deum; graves
Mutatus iras exuit, et malis
Meta, inquit, esto. Stat jubentis
Imperio solidata vastæ

Moles ruinæ, Gallica stat domus:
Eversa tanti spes sceleris jacet,
Magnoque natales Erinnys
Cum gemitu repetit latebras.

Jam nempe cernens quantus ab africo
Redux adesses littore, publicam

Rem vindicares ut propinquo ab
Interitu, miserosque cives

Longo procellæ verbere, turbidisque
Immitè sparsos per mare flatibus,
Audax gubernator, juberes
A placido residere portu.

Insigne Gallis præsidium et decus,
Alumne Martis, NAPOLEON, bonæ
Et Pacis idem blande cultor,
Mixta oleæ redimite lauro;

Quo tuta nobis vindice res stetit,
Quo prisca virtus auspice, et aurei
Redire mores, ac nocentis
Vim properant abolere sæcli:

Te, nondum in auras luminis editum,
Æternus alto consilio pater
Prædestinavit, qui jacentem
Erigeres, melioribusque

Gentem beares imperiis; pio
Tu natus orbi qui, prior ut Cyrus,
Tonantis aras ac superbi
Templa operis reparanda cures.

Ergo receptis fulget honoribus
Divina sedes; exilio excitus
Prodit sacerdos; ara noto,
Sicca diù, imbuitur vapore.

Cœleste ab altis undique personat
Verbum cathedris, indocilis regi
Discit juventus et parentes,
Et patriam, et coluisse leges.

Quin et maligna supposîtas manu
Aris in ipsis dissidii faces
Pax alma restinxit, fidesque
Una manet, domus una Christi.

Æterna salve Relligio: tuos
Sol vidit ortus, quâ nituit die;
Sol nullus occasum videbit,
Æthereo nisi qui cadentes

Stellas videbit fornice, qui polum
Nutare fessis sentiet axibus,
Ruptoque nexu cuncta priscum
In chaos aspiciet revolvi.

M. L. F. Cauchy.

LE RÉTABLISSEMENT DU CULTE.

POÈME.

Que l'Homère thébain, dans les siècles antiques,
Ait chanté pour ses dieux aux fêtes olympiques ;
Je n'emprunterai point ses profanes accords :
Mais toi qui du *Cédron* fis retentir les bords,
Qui charmas du Liban les cèdres solitaires,
Viens résoner encor sous mes mains téméraires,
Harpe du roi prophète, et que tes sons touchans
Dans ce jour solennel accompagnent mes chants!
Au jour de désespoir, de vengeance et de haine,
Les méchans avaient dit dans leur ame hautaine :
« Dieu n'est point ; le mensonge et la crédulité
» Livrèrent seuls le monde à son autorité.
» S'il existe, ce Dieu que le faible révère,
» Qu'il pousse jusqu'à nous le cri de sa colère;
» Qu'il descende des cieux, et, la foudre à la main,
» Qu'il vienne proclamer son pouvoir souverain! »
Ils disaient, et leur bouche aux blasphèmes ouverte,
Du fidèle tremblant avait juré la perte.
Insensibles et sourds à la voix du remord,
Dans l'ombre ils aiguisaient le glaive de la mort;

Et bientôt, messagers de l'Esprit des ténèbres,
Ils épouvantent l'air de hurlemens funèbres.
Comme une légion de voraces corbeaux
Qui cherchent leur pâture au milieu des tombeaux,
Ils s'élancent.... le ciel, à leur aspect sauvage,
Se voile tout à coup d'un sinistre nuage :
Le Roi des rois, surpris dans ses solennités,
Voit tomber sous leurs coups ses temples dévastés ;
Les Lévites en pleurs, autour de l'arche sainte,
Défendent vainement cette pieuse enceinte
Où leurs hymnes de paix s'envolaient chaque jour,
Parmi des flots d'encens, jusqu'au divin séjour.
Sous le lin protecteur, la pourpre, les guirlandes,
Aux pieds de ces autels, témoins de tant d'offrandes,
Sanglans, percés de traits, ces martyrs glorieux
Tombent, et le pardon est écrit dans leurs yeux.
Qui veillera sur vous, auguste sanctuaire ?
Vos appuis ne sont plus : la horde sanguinaire
De vos détours secrets fouille les profondeurs ;
L'or et les monumens de vos saintes grandeurs,
Le pain mystérieux, et les vases de gloire,
Tous ces trésors, butin d'une affreuse victoire,
Dans Babylone en deuil indignement traînés,
Frappent d'un juste effroi ses peuples consternés.
D'infames histrions, d'abjectes courtisanes,
Pressent les coupes d'or de leurs lèvres profanes,
Et boivent à longs traits, dans leurs flancs entr'ouverts,
Un vin qu'en souriant leur versent les enfers.

Mais pour les assassins, qu'un feu caché dévore,
A peine des forfaits luit la sanglante aurore :
Plus d'un asile obscur soustrait à leurs regards
Ces hommes qui du ciel portaient les étendards.
Apôtres des cités, dans une paix profonde,
Satisfaits d'échapper aux tempêtes du monde,
Les uns, du monastère antiques habitans,
Frappaient le saint autel de leurs fronts pénitens ;
Les autres, au milieu des montagnes arides,
Des grottes, des forêts, nouvelles Thébaïdes,
Allaient, faisant le bien dans leur humilité,
Et, pauvres, secouraient encor la pauvreté.
Mais le crime parut armé de sa puissance :
Le désert fut troublé dans son vaste silence :
Les échos de ces bois, de ces murs révérés,
Qui n'avaient répondu qu'à des hymnes sacrés,
Répétèrent alors l'outrage et le blasphème :
La piété timide, en se livrant soi-même,
Le front calme, attendit ses bourreaux inhumains,
Et sans murmure aux fers tendit ses faibles mains.
C'est là, dans les détours du cloître taciturne,
Qu'élevant vers son Dieu sa prière nocturne,
Au formidable appel de l'airain de minuit,
Rêveuse elle marchait à pas lents et sans bruit ;
C'est là que, recueillie en des pensers austères,
A la sombre lueur des lampes funéraires,
Elle allait quelquefois dans un angle écarté
S'asseoir entre la tombe et l'immortalité....

Temples majestueux, vénérables portiques,
Des vierges de Sion abris mélancoliques,
Murs ténébreux, où l'ame, en son ravissement,
Avec Dieu même osait converser librement,
Vous fûtes dépouillés de vos pompes divines.
Le silence et la mort, fantômes des ruines,
Tranquillement erraient autour de vos débris;
La ronce serpentait le long de ces pourpris,
De ces autels voilés par d'éternelles ombres;
Le tortueux reptile, hôte de ces décombres,
D'une écume empestée infectant le saint lieu,
Rampait sur l'autel même où descendait un Dieu.
Digne sujet d'horreur pour les races futures!
Des temples, transformés en étables impures,
Se virent par la fange obscurément flétris:
Ciel vengeur! des chevaux pour les combats nourris,
Hennissaient sous la voûte où des voix pacifiques
Du Dieu de l'univers entonnaient les cantiques,
Et de leurs pieds d'airain, en leurs fougueux transports,
Battaient le marbre antique où reposaient les morts....
Les morts.... ils n'étaient plus dans leurs couches d'argile:
Le crime osa forcer ce redoutable asile;
Dans ces noirs souterrains, domaines du trépas,
Sur la poudre des temps osa graver ses pas.
Il osa renverser de leurs trônes funèbres
Des pontifes sacrés, des monarques célèbres,
Des sages, des héros, qui dormaient en ces lieux,
Sur la foi des mortels, sous la garde des cieux;

Il osa du sépulcre ouvrir le flanc avare;
Et Sibaris, témoin de ce larcin barbare,
Le vit sans tressaillir, aux pieds de ces remparts,
Semer de tant de rois les vestiges épars.
« Quand l'homme sans retour au tombeau doit descendre,
» Qu'importe, disait-il, qu'on respecte sa cendre?
» Rien ne peut lui survivre. Un aveugle destin
» De la vie, en naissant, lui trace le chemin.
» Qu'il meure! il va grossir l'éternelle matière,
» Et son corps, affranchi d'une chaîne grossière,
» En atomes légers, sur les ailes des vents,
» Vole se réunir aux divers élémens. »
Tel en ses tristes jours on l'entendit lui-même
Avilir des tombeaux la majesté suprême.
La mort inexorable offerte à nos regards,
A coups précipités frappait de toutes parts;
Hélas! et nul ami, les yeux mouillés de larmes;
N'osait du dernier jour adoucir les alarmes;
Nul ministre de paix, nul ange du seigneur,
Au mourant, étendu sur un lit de douleur,
Ne venait adresser la parole de vie.
Hélas! partout errante, et partout poursuivie;
Leur race infortunée allait de mers en mers,
De climats en climats, traîner ses longs revers.
Tu fuyais avec eux, toi, leur chef magnanime:
Pontife révéré, ta vertu fut un crime;
Et la religion, qui te prêtait sa voix,
Et la thiare sainte, et la pourpre des rois,

Rien des nouveaux Dathans n'épouvanta l'audace.
Poursuivi par l'effroi, l'insulte et la menace,
Renversé sans retour de ce trône pieux
Qu'un apôtre lava de son sang glorieux,
Rome te vit loin d'elle achever ta carrière,
Et Valence ferma ton auguste paupière.
Mais tandis que le juste, entouré de bourreaux,
A l'être qui peut tout se plaignant de ses maux,
Pour soutenir des jours que le malheur consume,
Se nourrit en secret du pain de l'amertume,
L'impie avec orgueil, sur la pourpre étendu,
Bravant le fer vengeur par un fil suspendu,
Dévore à ses festins l'agneau des sacrifices,
Mêle à des jeux lascifs l'appareil des supplices,
Et promenant ses doigts sur une lyre d'or,
A ses chants assassins donne un coupable essor.
S'il méconnaît le Dieu que l'univers adore,
Il en invente un autre, et sans pudeur l'honore.
La raison désormais est sa divinité.
Sous ses traits imposteurs, une infame beauté,
Assise sur l'autel, reçoit un vil hommage;
Autour d'elle l'encens s'épaissit en nuage,
Et son adorateur, devant elle abaissé,
Lui présente en tribut le sang qu'il a versé.
Cependant, effrayé de ce forfait extrême,
Il veut au Roi des rois rendre le diadème.
Maudit des nations, il veut leur révéler
Le Dieu que de son trône il tenta d'exiler.

Lui-même, sous les yeux d'une terre proscrite,
Commande en son honneur une fête hypocrite:
Les chênes, les lauriers, doux tribut des hameaux,
Serpentent sur les murs en verdoyans rameaux.
Ces parfums que le mois aurore de l'année,
Prodigue sans mesure à la terre étonnée
Aux prés, aux champs, aux bois, aux collines ravis,
Des temples, des palais embaument les parvis.
Le sang a disparu sous des touffes de roses;
Et, du sein de ces fleurs nouvellement écloses,
La France soulevant son front silencieux,
Voit la pompe profane et détourne les yeux.
Là, parmi tous ces dais de flottante verdure,
A l'éclat du soleil et devant la nature,
Au retour du printemps et sous l'azur du ciel,
L'impie insolemment décrète l'Éternel.
L'Éternel lui répond par un coup de tonnerre.
L'ange exterminateur descendu sur la terre
S'avance, environné d'un tourbillon de feux;
Dans sa main resplendit le glaive lumineux.
Balthazar est atteint au milieu de sa joie:
Il tombe; les enfers viennent saisir leur proie,
Et les peuples, surpris, se demandent entre eux:
« Comment est-il tombé ce colosse orgueilleux? »
L'impie avait vécu: mais son ombre sanglante
Planait encor sur nous, et semait l'épouvante;
Le tabernacle encor de deuil était voilé.
Enfin vers l'Orient, par Dieu même appelé,

Un héros apparaît sur la sainte montagne;
La gloire le précède et l'amour l'accompagne :
De la religion il vient sécher les pleurs.
Cette épouse du ciel, oubliant ses malheurs,
Remplace sur son front la couronne immortelle :
Ses yeux ternis long-temps brillent d'un nouveau zèle;
Timide, et respirant d'un passé douloureux,
Son cœur s'ouvre à l'espoir de faire des heureux,
Et ses beaux chants d'amour et de reconnaissance
De son libérateur célèbrent la puissance.
Comme un astre charmant qui vers le soir nous luit,
L'olivier à la main, l'aimable paix la suit.
De la triste Sion toutes deux exilées,
Dans ses murs triomphans toutes deux rappelées,
Compagnes d'infortune et de félicité,
Ensemble rendent grâce à la divinité.
Abandonne, ô Sion, les crêpes du veuvage!
Temple, relève-toi sur le sacré rivage!
Fleurs, embaumez les airs des parfums les plus doux!
Le Dieu fort et vivant dépouille son courroux.
Faut-il chanter ce jour d'éternelle mémoire,
Et d'un autre Cyrus la dernière victoire?
Le soleil, couronné de splendeur et de feux,
Voyageur matinal, s'avançait dans les cieux;
A ses premiers rayons le bronze des batailles
Tonne pour le Très-Haut au sein de nos murailles;
L'airain religieux, muet dix ans entiers,
Mêle une voix sonore à ses accens guerriers.

Le long de nos remparts une foule enivrée
Contemple avec transport cette aurore sacrée.
Vers le saint édifice, à son maître rendu,
Chacun vole, et, d'amour et d'ivresse éperdu,
Semble douter encor d'un réveil qui l'enchante.
O du culte chrétien pompe auguste et touchante!
Ces lévites, couverts de longs habits de lin,
Les sons de la trompette et de l'orgue divin,
Le cantique de paix, la myrrhe et le cinname
Voltigeant sous la voûte en odorante flamme,
Tous ces braves, vieillis dans la gloire et l'honneur,
Balançant leurs drapeaux sur l'autel du seigneur;
Les transports, les soupirs, les vœux d'un peuple immense,
Et celui qui d'en haut apporta la clémence
Humiliant lui-même en ce moment sacré
Son front victorieux de palmes entouré....
Il semble que, parlant à travers un nuage,
Dieu fasse à tous les cœurs entendre ce langage:
« De vils profanateurs, outrageant mon pouvoir,
» D'une main sacrilège ont brisé l'encensoir.
» Ils ont séduit mon peuple et rompu l'alliance
» Qui joignait sa faiblesse à ma toutepuissance:
» Et moi de mes fureurs ouvrant les arsenaux,
» J'ai fait tomber sur lui mes plus cruels fléaux.
» Tremblant, il a crié vers le Dieu de ses pères:
» Alors paraît un homme en des jours plus prospères,
» Heureux médiateur entre mon peuple et moi;
» Il relève mon temple et rétablit ma loi.

» Sa gloire, ses vertus désarment ma vengeance;
» Au rang des nations je replace la France.
» Déjà de toutes parts, rendus à leurs troupeaux,
» Les pasteurs dispersés, rentrent dans les hameaux,
» Et viennent prodiguer à leurs brebis fidèles
» Des secours vigilans et des soins dignes d'elles.
» Des paroles de paix, d'indulgence et d'amour,
» Dans le sein du bercail annoncent leur retour.
» Peuple, réjouis-toi! mais que de ta pensée
» L'image de ton Dieu ne soit plus effacée;
» Garde au fond de ton cœur une constante foi,
» Et mon œil vigilant s'arrêtera sur toi. »

M. Baour Lormian.

PRIMO GALLIÆ CONSULI,

SACRORUM INSTAURATORI.

Te decet ille novus, proles Cyrnæa, triumphus :
Vincere Titanos tu quoque dignus eras,
Sacrilegis visos stellata invadere regna
Ausibus, et magnum sede movere Deum.
Religio, gratos tollens, ut patria, plausus,
Sacrata cingit jam tibi fronde comam.

M. P. H. Marron.

LE RÉTABLISSEMENT DU CULTE.

ODE.

Loin de moi, muse mercenaire
Esclave du crime puissant,
Des tyrans lâche tributaire,
Fléau du malheur innocent!
Descends de la voûte éternelle,
O vérité! vierge immortelle,
Dont j'ai toujours chéri la loi;
Descends, et prête-moi la lyre
Que d'un religieux délire
Animait le prophète roi.

Tu m'exauces, mon cœur s'embrase
D'un feu qu'il avait ignoré;
Je le sens, ta divine extase
Dans mes veines a pénétré.
Ce n'est point cette feinte ivresse
Qu'affectait l'antique prêtresse,
Organe de son Dieu menteur,
De qui la faveur usurpée
Pesa sur la Grèce trompée
Et trafiqua de son erreur.

Veillé-je! quel nouveau spectacle
A frappé mes yeux étonnés?
Partout devant le tabernacle
Je vois les Français prosternés.
Un Dieu bienfaisant nous renvoie
Ces jours d'espérance et de joie,
Ces jours vainement souhaités,
Lorsque la discorde fatale
Secouait sa torche infernale
Sur nos champs et sur nos cités.

Je l'ai vu, le superbe athée,
Ivre d'un coupable bonheur,
Dans ma patrie ensanglantée
Semer le deuil et la terreur.
L'impie, exhalant le blasphème,
S'attaquait à l'Être suprême:
« Peuples! s'il est un Dieu, sur moi
» N'ose-t-il donc lancer la foudre,
» Lorsque je vais réduire en poudre
» L'arche et les tables de la loi? »

A ce cri l'Ange des ténèbres
Applaudit du fond des enfers:
Il en sort; ses ailes funèbres
Couvrent et la terre et les mers.
Il croit ressaisir la vengeance,
Il croit renverser la puissance

Du Dieu qu'il voulut défier;
Et sur des chrétiens infidèles
Plus que sur les anges rebelles
Son espoir ose s'appuyer.

A sa voix les Amalécites
Courent aux marches de l'autel
Égorger les pieux Lévites
Priant en paix pour Israël.
Leur sang rougit le sanctuaire
Où, pour le bonheur de la terre,
Au ciel ils élevaient leurs mains:
Ils tombent: leur charité sainte
Implore, d'une voix éteinte,
Le pardon de leurs assassins.

Soudain, sur un nouveau théâtre
Élevé par des factieux,
On prêche à la France idolâtre
Un nouveau culte et d'autres dieux.
La raison et la tolérance
S'indignent de voir la licence
Profaner leur nom respecté,
Et, de ses innombrables chaînes,
Lier des victimes humaines
A l'autel de la liberté.

Apôtre de la loi nouvelle,
Quels biens m'oses-tu présenter?
De mon existence immortelle
Tu prétends me déshériter;

Le présent est sans récompense,
L'avenir est sans espérance,
Dans le néant tout se confond.
Le néant!.... l'athée infidèle
A son dernier soupir l'appelle;
Mais l'éternité lui répond.

Et tu veux qu'au Dieu de mes pères
Je cesse de sacrifier;
Qu'à tes désolantes chimères
Mon cœur ose se confier?....
Non, non : d'une céleste flamme
Dieu mit le foyer dans mon ame:
Des jours de mon adversité
Lui seul écarta le nuage,
Et fit briller, pendant l'orage,
Un rayon d'immortalité.

Enfin les pleurs de l'innocence
Ont désarmé le Dieu jaloux,
Et les trésors de sa clémence
Vont encor se rouvrir pour nous.
Des méchans le sceptre fragile
Se brisera comme l'argile
Entre les mains du Roi des rois:
Sur l'aile des vents il s'avance;
Il parle, et la terre en silence
Frémit aux accens de sa voix.

« Mortel! de ton erreur grossière
» Enfin il est temps de sortir;
» Mon souffle anima ta poussière,
» Mon souffle peut l'anéantir.
» Eh! que m'importent tes outrages,
» Et ta fureur, et tes hommages,
» A moi, dont le doigt tout-puissant
» Conduit la marche de l'année,
» Et contient la mer mutinée
» Qui m'obéit en mugissant?

» Faible roseau, dans la tempête
» En vain tu cherchais un appui:
» Lorsqu'elle grondait sur ta tête,
» L'ami de ton cœur t'a trahi;
» Ton épouse, ton fils lui-même,
» Contre toi lançaient l'anathème
» Et te dévançaient au trépas.
» Tu disais: l'amitié mondaine
» Est mouvante comme l'arène
» Qui glisse et s'enfuit sous mes pas.

Ta douleur était sans refuge,
» Tu viens te jeter dans mon sein;
» Ton repentir fléchit ton juge,
» Il saura changer ton destin.
» Je vais prodiguer les miracles;
» Et Cyrus, malgré les obstacles

» Qui s'opposent à ses dessins,
» Dans Jérusalem consolée
» Bientôt sur sa base ébranlée
» Révèlera le Saint des saints.

» Envoyé par ma providence
» Pour dompter la rébellion,
» Du serpent il a la prudence
» Avec la force du lion.
» Il sera terrible à la guerre ;
» Il rendra la paix à la terre;
» Il doit enfin, avec le ciel
» Renouvelant son alliance,
» Contraindre ma famille immense
» A s'embrasser sur son autel.

M. H. Gaston.

POUR LE JOUR DE PAQUES 1802.

Que d'un chant triomphal ces voûtes retentissent !
Que les fidèles applaudissent !
Le jour luit, l'encens fume, et l'arbre de la croix,
Qu'on crut sécher dans ses racines
Et renverser avec les rois,
Lève un front plus superbe, et sort de ses ruines.

M. Ximenez.

IDYLLE

ADRESSÉE AU PREMIER CONSUL.

D'autres, sur des tons plus brillans,
Monteront leur superbe lyre ;
Je ne suis que l'homme des champs,
C'est le sentiment qui m'inspire.

Avant toi, quel triste tableau
Offrait ma douce bergerie !
Il n'y restait plus un agneau ;
Tout languissait dans la prairie.

Je gémissais : un bruit joyeux
Répand tout-à-coup l'espérance :
Un héros conduit par les Dieux
Paraît aux rives de Provence.

Tu parais, mes fers sont rompus :
Je reprends ma flûte champêtre ;
Tous mes moutons me sont rendus,
Et je te chante sous le hêtre.

De notre heureux calendrier
Je ne reconnais que Brumaire :
Sur une feuille de laurier
Il est écrit dans ma chaumière.

M. Reboul-Beneville.

LA RÉSURRECTION DE LA GRÈCE.

DITHYRAMBE.

Toi qui peins à nos yeux les fêtes de l'Élide,
Les coursiers affranchis du frein injurieux,
Emportant vers le but un char victorieux,
Et la Grèce assemblée, aux successeurs d'Alcide
Prodiguant les honneurs promis aux demi-dieux,
O Pindare! combien aux sommets d'Aonie,
Ta lyre enfanterait de sublimes accords,
Si ton ombre, échappée à l'empire des morts,
Planait sur l'antique Ionie,
Et si tu voyais le génie
Ressaisir pour les arts un sol déshérité,
L'arracher à la barbarie,
Et lui rendre sa gloire avec sa liberté!

Long-temps (tu l'ignorais peut-être)
La Grèce sous le joug d'un maître
Courba son front humilié:
Son nom lui survivait, d'elle seule oublié.
Aux lieux où fut jadis Athène,
Parcourant les débris qui hérissent la plaine,

Le voyageur à lu ces mots:
A Périclès, à Démosthène.
Le voyageur s'arrête, il saisit ses pinceaux;
Mais soudain, effrayé d'une rumeur lointaine,
Il se tourne, et s'enfuit à l'aspect de la chaîne
Que les Grecs à pas lents traînent sur ces tombeaux.
Ta patrie infortunée,
Veuve d'Epaminondas,
Gémissait sans espoir aux flammes condamnée;
Mais au défaut de soldats,
Ton nom, vainqueur du trépas,
Dans les mains d'Alexandre, amoureux de ta gloire,
Éteignit ses flambeaux, désarma sa victoire.
Thèbes n'est plus... Ta lyre d'or
Fut brisée autrefois par un soudan barbare,
Et son ignorance avare
De ses débris muets augmente ton trésor.

Omar, au sein d'Alexandrie,
Engloutit en un jour vingt siècles de génie;
D'un Calife arrogant le ministre odieux
Opprime la Troade,
Foule du Panthéon les bronzes glorieux
Et la cendre de Miltiade.
C'est peu; dans ses festins, des vases précieux
Ravis au temple de Diane,
Offrent à l'infidèle une liqueur profane,
Et son faste irréligieux
Outrage sans pudeur et les arts et les dieux.

La Minerve du Nord, à vaincre accoutumée,
Voulut de l'Orient détrôner les Césars ;
Les cent voix de la Renommée
Publièrent au loin que l'empire des Czars
S'étendrait jusqu'à l'Idumée.
Catherine parlait.... La terreur de son nom
Alarma le Bosphore, et Gustave, et la France,
Quand sa royale main, sur les murs de Kerson,
Écrivit : *C'est ici le chemin de Bizance.*
Mais je vois l'héritier de ses vastes états
De Catherine accomplir la pensée ;
De Sparte renaissante, heureux Léonidas,
Napoléon lui rend sa splendeur éclipsée ;
Et l'aigle des Germains, et les fiers Léopards,
De nos drapeaux ligués, rivaux sans jalousie,
Font pâlir le Croissant, qui s'enfuit vers l'Asie,
Loin de ses bataillons épars.
Oui, d'un sommeil de fer la Grèce enfin s'éveille;
La voix de Démosthène a frappé mon oreille....
Que vois-je?.... Phidias, Pindare, Anacréon,
Sortent de leurs mausolées,
Et d'un long deuil consolées,
Les Muses près d'Apollon
En cercle sont rassemblées
Au sommet de l'Hélicon.

Démosthène.

Périsse le tyran qui, du poids de sa chaîne,
Voudrait de Salamine accabler les vainqueurs !

J'atteste vos ayeux, nobles enfans d'Athène !
Vous n'avez point failli, quand de vos oppresseurs
Vous avez défié la phalange inhumaine.
Osez en croire Démosthène,
O peuple ! rappelez votre antique vertu ;
Songez à Marathon, et Philippe est vaincu.

PHIDIAS.

Jupiter descend sur la terre,
D'un signe il ébranle les cieux.
Mortels, cachés dans la poussière,
Adorez le maître des Dieux !
Mais je l'entends déjà qui tonne.....
Mon génie alarmé s'étonne
A l'aspect de ses traits divins ;
Et, de son succès confondue,
Mon audace baisse la vue
Devant l'ouvrage de mes mains.

ANACRÉON.

Belles vierges de la Crète,
Sur le cristal de ces eaux
Entrelacez les rameaux
Qui protègent ma retraite !
Esclaves, couronnez de fleurs
Cette coupe où frémit la liqueur pétillante !
La rose et le nectar de leurs douces odeurs
Apportent à mes sens la vapeur enivrante.
Mais de ces lieux Lycoris est absente....

Non, je l'entends : esclaves, fuyez tous.
— Ma Lycoris, que tes baisers sont doux !
Ne crains rien ; cet ormeau nous prête son ombrage :
L'amour plus loin veille pour nous,
Et, caché près de ce bocage,
Il a tendu son arc pour chasser les jaloux
Qui voudraient soulever ce rideau de feuillage.

PINDARE.

Quoi ! l'airain est muet ! qu'il sonne ! ... Ces guerriers
Accourent à nos jeux, assiégent la barrière.
Héraut, vois-tu pas ces coursiers
Impatiens de franchir la carrière,
Frémir, mordre le frein, de momens en momens
Appeler le signal par leurs hennissemens ?
Ouvrez, ouvrez la lice, et que la Grèce entière
Garde au triomphateur ses applaudissemens !
Entendez, maîtres de la terre,
Tous ces morts immortels dont j'empruntai la voix.
Toi surtout, qui d'Achille as passé les exploits,
Affranchis le tombeau d'Homère ;
Ses mânes seraient consolés,
Si quelque Muse un jour, sur sa tombe ignorée,
Venait chanter les dieux de l'Olympe exilés.
Rends Athène à Pallas, Paphos à Cythérée ;
Rends une patrie aux beaux arts :
Ils sont les frères de la Gloire.
Achève ; il n'appartient qu'au favori de Mars
D'élever dans la Grèce un temple à la Victoire.

Mais que dis-je ? les arts reconquis par ton bras,
Fleurissent aux bords de la Seine :
Laisse couler en paix l'Euphrate et l'Eurotas.
Héritiers de Rome et d'Athène,
Irons-nous donc chercher dans de lointains climats
Des Appelles, des Phidias,
Des Sophocles, des Démosthènes ?
Et vous aussi, Français, vous fûtes grands comme eux,
Rivaux, souvent vainqueurs de ces hommes fameux,
Corneille, Le Poussin, Girardon, La Bruyère,
Racine, Montesquieu, Fénélon et Voltaire !
N'accusons pas les Dieux par des regrets jaloux :
Nous devons à la Grèce envier son Homère ;
Mais le ciel de ses dons libéral envers nous,
Lui refusa Buffon, La Fontaine et Molière.
Long-temps de sa route écarté,
L'astre des nations, dans une nuit d'orage,
Roula son disque ensanglanté :
Un Dieu dissipe le nuage ;
Le ciel a repris sa clarté.
O France ! quel siècle de gloire
Devant toi vient de se rouvrir !
Ose embrasser ton avenir :
Il doit de tes erreurs absoudre la mémoire.
Appelés par les arts, le Germain et l'Anglais
Accourent en foule à tes fêtes,
Et troublés un instant au bruit de tes conquêtes,
Pardonnent au héros qui leur donna la paix.

M. H. Gaston.

A BONAPARTE,

Au moment où le peuple français votait sur cette question:

NAPOLÉON BONAPARTE SERA-T-IL CONSUL A VIE?

Toujours mon sexe adora les héros ;
Au temps jadis il en fut l'ame :
Ces temps, hélas! étaient fort beaux,
C'était régner que d'être femme ;
Mars lui-même encensait la reine de Paphos,
Et voyait s'enrôler l'amour sous ses drapeaux.
Pourquoi n'avons-nous plus la gloire
De nous signaler à propos?
Et d'où vient qu'en ces jours de paix et de victoire
On nous condamne à l'indolent repos?
Pourquoi, sans nulle politesse,
Nous priver de l'honneur de donner notre voix
A celui qui causa la commune alégresse,
Qui nous créa de sages lois,
Et qui jeune égala, par de nobles exploits,
Les plus fiers conquérans de Rome et de la Grèce?
Vos plumes, à la vérité,
Sont lumineuses, éloquentes ;
Elles sont mâles et savantes ;
Vous parlez avec majesté
Dans vos tribunes imposantes :

Mais, Messieurs, nous avons un instinct délicat,
Qui, pur et vrai, jamais ne nous égare.
Chez vous le sentiment est rare,
Et chez nous il domine et règne sans éclat.
Dans notre choix, c'est le cœur qui nous guide:
Nous aimons, vous délibérez;
Nous sentons quand vous admirez.
A nos vœux, en un mot, c'est le Ciel qui préside.
Lisez-vous l'Évangile, on y vante deux sœurs
Au fils de Dieu bien chères l'une et l'autre:
Toutes deux de l'amour connaissaient les douceurs,
Et nous les imitons sans craindre les censures....
La bonne part sera la nôtre.

M.me Fanny Beauharnais.

VOEU

Inscrit au registre ouvert sur la proposition du Consulat à vie.

A son génie heureux quand l'État se confie,
Qu'il puisse exécuter ce qu'il sait concevoir!
Si de timides lois limitaient son pouvoir,
Le Ciel en vain pour nous conserverait sa vie.

M. Lablée.

VOTUM FRANCORUM.

Fœtam portensis, supremi numinis instar,
Expandens dextram Bonaparte, restituit rem....
Surgat ad Imperium, ipse sui successor et hæres
In sobole, et simili frondescat virga metallo.
Sic placitum Francis uno plaudentibus ore.

M. S. A. Sibire.

A L'EMPEREUR NAPOLÉON.

Depuis quatre printemps, de chêne, de laurier,
Sur ton portrait je trace une couronne;
Oui, le nom d'Empereur, qu'aujourd'hui l'on te donne,
Mon cœur l'indiqua le premier.
Dès que je t'ai connu, je t'ai voulu pour maître:
L'envie et ses serpens j'ai su tout défier;
J'ai dit que pour régner le Ciel t'avait fait naître,
Et les Dieux ont pris soin de me justifier.

M.me de Montanclos.

CARMEN

IN SACRAM INUNCTIONEM NAPOLEONIS PRIMI, GALLORUM IMPERATORIS, A PIO SEPTIMO SUMMO PONTIFICE, INAUGURATI.

Virtutes inter se deliberant quænam ex iis coronam imponat NAPOLEONI PRIMO.

Lis nova Virtutes inter, si credere fas est,
Incidit, et nisi mens eadem, nisi fœdere certo
Jungeret æthereas Pax intemerata sorores,
Ancipiti penderet adhuc sub judice causa:
Causa quidem gravis, et tanto certamine digna;
Scilicet incertum, quæ Napoleona coronet.
Vincere nulla potest, quia vinci nulla videtur
Posse; decus tantum meritis insignibus ambit
Quæque sibi, paribusque diù contenditur armis.

Cedere quæ nescit, quæ dextrâ semper et armis
Rem gerit, et rapido solet omnia rumpere nisu,
Bellica Vis bellacem animum, venerata sorores,

Tum cohibet : tamen, ut pugnat, sua jura tuetur
Fortiter, enumerans, quantùm valet ipsa referre,
Prælia quæ gessit totum vulgata per orbem
Napoleo suus ; eversas hinc inde catervas,
Disjectos obices, atque indignantibus undis
Undique trajectos amnes, superataque saxa,
Quâ via vix terras inter cœlumque patebat,
Rupibus abruptis, quas non patefecit aceto,
Sed propriis fregit conatibus atque virûm vi ;
Bis nave audaci medios peragrata per hostes
Æquora, tot victas uno certamine gentes,
Tot tantasque urbes uno sub sole subactas ;
Et Trebiam, et Tybrim, et Nilum testatur, et Alpes,
Qui tantos novêre viros, num major ad oras
Tot gestis olim insignis surrexerit heros.
« Hæc mea sunt, inquit, nec eum furor impius egit,
» Non amor armorum cæcus, non dira libido.
» Dux ego, vestra soror, vestri pars una senatûs,
» Ipsa fui ; me Napoleo suadente labantem
» Sustinuit patriam, conjuratæque ruinæ
» Obstitit, infractos animos erexit, iniquam
» Ultor ad auctores vim reppulit, atque feroces
» Pardorum contrà fremitus, sociisque suisque
» Rettulit immensa partam cum laude salutem. »

Hæc ubi, « Vera quidem nobis narrare sodalem,
» Confiteor, dixit simili Constantia vultu ;
» Debita tantarum sed pars mihi maxima rerum.
» Illa quidem stimulos animis ingentibus acres

» Addidit, illa virum magnos excîvit ad ausus,
» Illa ducem pro laude mori patriâque paratum
» Præcipitante manu per aperta pericula traxit;
» Ast ego prævalido succinctum robore pectus
» Firmavi, fortemque animum rectique tenacem
» Edocui cœptis insistere, frigus et æstum
» Esuriemque pati, duros perferre labores,
» Atque graves rerum durando rumpere nodos;
» Si rueret verso Fortuna volubilis axe,
» Præcipites cohibere rotas et in alta referre:
» Insanos animorum æstus irasque malorum
» Spernere; nil nisi mollitiem dulcesque timere
» Delicias. Hac arte tibi, gens gallica, longum
» Post desiderium, post prælia mille vocatus
» Per medias hyemes, infestaque vela, per omnes
» Adfuit insidias, optataque littora tandem
» Attigit, heu! sævis magis exagitata procellis
» Littora, quàm tumidum, quod sic transcurrerat, æquor;
» Hinc præsens tulit auxilium, tetigitque supremâ
» Peste laborantes Gallos, patriamque levavit
» Afflictam, et rerum summa ad fastigia duxit.
» Bellatrix germana viam patefecit, euntem
» Duxit ad extremos felix Constantia fines. »
Non se se, quamvis fugiat Moderatio lites
Continuit, tantumque silens dimisit honorem.
Sed placido gravis eloquio: « Meruere sorores
» Tantum, inquit, conferre decus; non ipsa negabo,
» Concedoque libens, et jam mea jura remitto;
» Sed tamen et tituli non sunt sine pondere nostri.

» Ille immortales palmas per utramque sororum
» Promeruit. Rapidos amnes montesque, nivesque
» Nubibus æquatas, et propugnacula mille,
» Pugnaces populo formidandasque phalanges,
» Et nimis heu! longo corda irritata furore,
» Quidquit inaccessum, quidquid superabile nulli
» Tum fuerat, vicit: per me se vicit et ipsum.
» Ille triumphalis currus cùm ferveret axis
» Sanguineus, retrò me vim sistente, reflexit
» Lumina, et elatum vaginâ condidit ensem:
» Palmarumque seges licet ambitiosa manebat,
» Almam insperanti Europæ prætendit olivam;
» Et nisi avarities gentem insatiata superbam
» Cogeret, ô comites, e bellis bella serendo,
» Dissidiis totum miscere perennibus orbem,
» Atque dolis odium sibi vectigale fovere,
» Nequicquàm furialem animam fumantibus atrox
» Afflaret facibus, tædasque agitaret Erynnis,
» Et vos, ô miseræ gentes, pax alta bearet.
» Forsan ego claram diademate cingere frontem
» Digna fui, per quam tot repulit ille coronas. »

Conticuit: titulis plausit Sapientia tantis;
Sed sua facta tamen non inferiora recenset:
Namque negat sine se quidquam fecisse sorores,
Se sine Napoleo cùm nil confecerit ipse.
Scilicet adfuerat, quodcumque ageretur, ubique
Individua comes, certaque paraverat arte
Felices aditus rerum, finemque modumque,

Qua superare obices, clades reparare liceret,
Qua fieret, nemo fieri quod posse putabat.
Quid quòd et una teneirs animi penetralia, præsens
Consilium dabat, et clauso in pectore sensus,
Conscia venturi, quasi sacra nuge tegebat;
Undè improvisum sua fulmina misit in hostem.
Ipsa illum docuit quidnam laudabile, rectum
Egregiumque foret, nec tantùm vincere, et omnes
Exuperare viros quos sæcula prisca tulerunt;
Sed sibi pacificas decus immortale per artes
Quærere, jura suis et sanctas dicere leges,
Et, si fata sinant placidas componere gentes,
Tum demum utilius vitiis indicere bellum.

His dictis, sincera fides, morumque magistra
Sobrietas, aliis quæ semper sedula custos
Excubat, atque aliæ Virtutes ordine, surgunt.

Ausa etiam Fortuna fores aperire verendi
Consilii, et sese Virtutibus æmula miscet:
Se vulgò dare successus, diademata, lauros;
Se semper juvisse virum, flatuque secundo
Ad summos vexisse gradus, quò gloria gentis
Imperiique salus et Gallica vota vocabant.
Sed meritam passa est communi voce repulsam,
Quòd nihil in tantis egisset libera rebus,
Quòd potiùs currum captiva tulisset ovantem
Quàm comes, ingenio primùm devicta potenti,
Ipsaque pressa jugo solidisque revincta catenis.

Tunc librata tenens examine pondera longo,
« Justitia arrectas sic est affata sorores :
» Quæ soleo, dixit, cunctorum expendere jura,
» Nunc mea prætereo, quamvis non clarior ullis
» Jamdudum emineat noster virtutibus heros.
» Ille meî plenus cives populosque tuetur,
» Et bonus oppressos levat, insequiturque prementes;
» Me petit, et præsens, quidquid deliberat, adsum.
» Ac nisi post libram gladio non utitur; ille
» Hanc mihi restituit, templumque sacrumque tribunal,
» Et, fidei nostræ certissima pignora, vittas,
» Et, quantùm potuit, mihi nomina nota reduxit.
» Cedo tamen, meritis et vos quoque cedite vestris.
» Una soror non ausa loqui, vix reddita nobis,
» Sparsaque sidéream terreno pulvere frontem,
» Mœsta silet, fractæque crucis nova vulnera luget.
» Sed memores revocata gerit sub pectore sensus,
» Et cœlo palmas pro Napoleone tetendit;
» Hanc fovet, hanc jussit deserta revisere templa.
» Sic domitis olim Tyriis, captaque Damasco,
» Victor Alexander trepidas Jordanis ad undas
» Obvius hebræum summo cumulavit honore
» Pontificem, et populum verbis affatus amicis :
» Psallite solemnes hymnos, laudesque Tonantis
» Dicite, securas incendite thuribus aras,
» Et ritus, inquit, placidi servate paternos.
» Inde, genu posito, flectit caput ipse superbum
» Ante sacros montes, et summum numen adorat. »
Conversis Pietatem oculis chorus aspicit omnis,

Splendida cœlesti mirantur lumina luce,
Spemque inter lacrymas divina per ora micantem.

Justitia insequitur : « Pietas, ait, alma verendam
» Consecret et sancto frontem perfundat olivo,
» Ipsaque permaneat generosi pectoris hospes,
» Impleat et tantam præsenti numine sedem.
» Insignem radiis majoribus illa coronam
» Augeat, humano jungens cœlestia juri
» Jura ; sed, ut cunctæ tanti dicamur honoris
» Participes, fortis, constans, moderata, fidelis
» Et pia magnanimi Herois manus ipsa coronet
» Immortale caput, quo nixa reponitur omnis
» Gallia, quo nostri clarescit gloria cœtûs.
» Sic, dùm Napoleo populo diadema jubente
» Ipse sibi imponet, posuisse videbimur omnes. »
Justitiæ placuit sociis sententia : sacrum
Suscepit munus Pietas ; vocat alma supremum
Pontificem, cunctæ quem cognovêre sorores ;
Qui, cùm Religio longinqua ad flumina fleret
Exul, et ad salices citharâ pendente sileret,
Solatus miseram ad fines revocavit avitos,
Atque vias jussit viduæ remeare Sionis
Lugentes, quòd erat nemo qui ad festa veniret.
Hic vir hic est fidei columen labentis, et ingens
Quæ manet in tantis erecta columna ruinis ;
Hic decus amissum reparatis legibus Esdras
Reddidit, et squalens, extincta lampade, templum
Continuò immensa virtutum luce replevit.

Hic bonus hic longum per iter duce pastor amore
Dilectam quæsivit ovem, fessusque sequendo
Sedit, et attollens humeris ad ovilia nata
Rettulit inventam, lætabile pondus amanti.
Cui blando PIETAS vultu, PIE SEPTIME, dixit,
« *I decus, i nostrum; melioribus utere fatis:*
» Auspiciis nemo potuit majoribus uti.
» Unge caput, quo non illustrius extitit ullum.
» Et vos, o fidæ comites, PRUDENTIA, simplex
Blandaque MAJESTAS, oris SUADELA modesti
Corda movens, BONITAS, miserorum dulce levamen,
GRATIA, quæ pretium cunctis virtutibus addis;
Vos quoque solemni justas in honore feretis,
Quas cupitis, laudes: nam vestra JOSEPHINA, tanto
Cara viro, ipsa aderit sacri pars magna triumphi;
Nullaque sic merita Virtus mercede carebit.

M. CROUZET.

INSCRIPTION

POUR LA STATUE DE NAPOLÉON.

La France a retrouvé dans ce héros chéri
Le bras de Charlemagne et le cœur de Henri.

M. CHEVALIER DE SAINT-AMAND.

LE COURONNEMENT
DE L'EMPEREUR NAPOLÉON
ET
DE L'IMPÉRATRICE JOSÉPHINE.

STANCES.

Regnat, exultet terra,
Lætentur insulæ multæ.
EVANGEL.

Le fer sanglant n'est plus suspendu sur nos têtes.
Loin de nous ces tableaux, ces souvenirs de deuil!
Mais quel heureux génie, enchaînant les tempêtes,
A fermé ce vaste cercueil?
C'est toi, jeune héros qui, vainqueur des obstacles,
As rempli l'univers de ton nom glorieux,
Et qui nous ramenant à la foi des miracles,
En pouvoir égales les Dieux.

Napoléon, le ciel, favorable à tes veilles,
Inspire tes desseins, seconde tes projets.
Tu nous rends des beaux arts les fécondes merveilles;
Tout s'enrichit de tes bienfaits.

Fixons par d'autres nœuds ces belles destinées.
Le peuple attend de toi des sermens solennels;
L'État va se livrer à tes mains fortunées,
En présence des saints autels.

Déjà sonnent au loin les trompettes guerrières;
L'airain à coups pressés tonne de toutes parts.
Quel bruit! quel mouvement! des nations entières
Semblent assiéger nos remparts.
Tous veulent contempler, à son brillant passage,
Les traits de ce héros qui commande aux destins;
Et l'œil parmi les grands dont il reçoit l'hommage,
Aime à compter des souverains.

Quel autre objet encor vous émeut, vous attire,
Français, ô peuple né pour les doux sentimens?
Joséphine, c'est toi qu'au siége de l'empire
Placent aussi nos vœux ardens.
Tu sais l'art d'allier les vertus et les grâces;
Le plus grand des guerriers te doit ses plus beaux jours;
L'essaim léger des jeux vient s'unir sur vos traces
A l'essaim nombreux des amours.

Jeunes beautés, cueillez les derniers dons de Flore;
Devant ce couple aimé parfumez-en les airs;
Puis mariant vos voix à la harpe sonore,
Formez de ravissans concerts!
Vous, enfans d'Apollon, livrez-vous au délire
Qui du brûlant Pindare éternisa les chants!
Que des guerriers français l'héroïsme respire
Dans vos fiers et mâles accens!

Non, jamais des vainqueurs la fête triomphale
N'offrit et tant d'éclat et tant de majesté;
Jamais dans ses tableaux la pompe orientale
N'eut tant de grâce et de beauté.
Un char étincelant, peuple, vers toi s'avance;
Sur tes libérateurs tu vas porter les yeux:
Dans tes transports de joie et de reconnaissance
Élève leur nom jusqu'aux cieux!

Invincibles soldats, respectable cohorte,
L'or et les diamans valent-ils vos lauriers?
Du chef qui vous guida digne et fidèle escorte,
Salut, salut, braves guerriers!
Que nos tributs d'amour, pour prix de vos services,
Donnent un nouveau lustre à ces marques d'honneur! 1
Quel citoyen, voyant vos nobles cicatrices,
Ne sentirait battre son cœur!

Mais quels traits rayonnans éclairent ce cortége?
L'Auguste souverain des ministres de Dieu,
Dans l'oubli généreux d'un culte sacrilége, 2
Va sanctifier notre vœu.
En lui l'œil enchanté croit voir un tendre père;
Qui, venant mettre un terme à de trop longs ennuis,
Donne l'espoir flatteur d'un avenir prospère
Au riant hymen de son fils.

1 Les décorations de la Légion d'honneur.

2 On sait pour quelles divinités, au temps de la terreur, des autels avaient été dressés.

Envoyé du Très-Haut, que ton zèle nous touche!
Quels cœurs, à ton aspect, ne seraient point émus!
Que la douce morale a de prix dans ta bouche!
Ton pouvoir est dans tes vertus.
Présage fortuné! le fils de la Victoire
Met son règne à l'abri de ton nom protecteur:
Il a rempli ses jours de vertus et de gloire,
Qu'ils soient encor pleins de bonheur!

O soutien de la vie! ô Religion sainte!
Béni soit le héros qui t'a rendu tes droits!
Beau temple, tant d'éclat n'orna pas ton enceinte
Au couronnement de nos rois.
Du peuple et du monarque alliance sacrée!
Dieu, du ciel descendu, préside à ce contrat;
Pour témoins, pour garans de cette foi jurée,
S'offrent tous les grands de l'État.

A quels traits on connaît des cœurs nés pour le trône!
Napoléon, brillant d'une noble fierté,
S'avance vers l'autel, et prenant la couronne,
S'en décore avec majesté:
Dans ce beau mouvement, Joséphine elle-même
Ne voit que l'Empereur, et tombe à ses genoux;
Mais, à son tour, son front reçoit le diadème
Des mains de son superbe époux. 1

1 L'histoire s'ornera d'un pareil trait, qu'on connaîtra mieux en lisant ce qui a été officiellement publié sur cette magnifique cérémonie.

Quels fidèles pinceaux, illustre Impératrice,
Exprimeront ta grâce et tes touchans attraits!
De tant d'infortunés aimable bienfaitrice,
Nos cœurs te suivront sous le dais.
Et vous, princes français, dont l'esprit, le courage,
Secondaient le héros par le ciel adopté,
Ainsi que ses honneurs vous avez en partage
Ses droits à l'immortalité.

C'en est fait, aux enfers se plonge l'anarchie;
De nos faux dieux enfin l'autel est renversé;
Par nous, avec orgueil, le beau nom de Patrie
Désormais sera prononcé.
De notre liberté les bases s'affermissent;
D'harmonieux accords célèbrent ce grand jour,
Et, dans le monde entier, tous les peuples s'unissent
A nos chants de joie et d'amour.

M. Lablée.

VERS

SUR LE COURONNEMENT

DE L'EMPEREUR NAPOLÉON.

Fragment du Poème de la Navigation.

Pour un jour de bonheur, Muse, reprends ta lyre :
Il faut de nouveaux chants pour un nouvel empire,
Des chants qui, des Français annonçant les destins,
Retentissent encor dans les âges lointains,
Et qui, dignes d'un trône entouré de miracles,
De l'obscur avenir révèlent les oracles.
Le premier qui règna sur des mortels grossiers
Fut peut-être un soldat couronné de lauriers;
Mais un peuple vainqueur, éclairé, magnanime,
Qui cède sans faiblesse au transport qui l'anime,
Et qui, des factions étouffant les complots,
Se choisit un monarque entre mille héros,
Aux droits des conquérans ne rend point cet hommage :
Il faut que le génie, arbitre du courage,

D'un grand homme ait long-temps guidé les étendarts;
Il faut que la vertu, le goût fécond des arts,
Le sublime besoin de consoler la terre,
Dans sa main foudroyante ait désarmé la guerre,
Et qu'au sein des combats méditant des bienfaits,
Sur son char de triomphe il invoque la paix.
Muse, voilà le chef qu'au jour de sa clémence
En signe de pardon le ciel donne à la France;
Voilà l'homme inspiré qui grave sur ses lois
Le redoutable sceau du Dieu qui fait les rois.
Du Tage à l'Éridan, de l'Yssel jusqu'au Rhône,
Le vœu des nations appelle sur le trône
Celui dont la sagesse enchaîna nos fureurs.
Voyez comme déjà ses travaux créateurs
Raniment, aux rayons qui ceignent la victoire,
L'éclat de ces beaux jours, de ces siècles de gloire,
Qui dans la nuit du temps semblaient évanouis.
Du second des Césars, du plus grand des Louis, [1]
Les prodiges fameux parmi nous vont renaître :
La nature est vaincue et reconnaît un maître;
Neptune est enchaîné dans ses gouffres profonds ; 1
Les flots sont affermis, les rochers sont féconds.
Mer, soutiens nos remparts ! marais, portez des gerbes ! 2
Du sein de nos débris sortez, palais superbes ! 3
Que le marbre pompeux s'élance dans les airs :

1 Travaux de Cherbourg et d'Anvers.

2 Desséchement des marais, ordonné par le gouvernement.

3 Nouveaux embellissemens du Louvre, des Tuileries et du Luxembourg.

Coulez, fleuves nouveaux, réunissez les mers ! 1
Napoléon commande; il ordonne à vos ondes
D'apporter dans nos murs les trésors des deux mondes.
Et vous qui consacrez ses travaux immortels,
Pontife des chrétiens, monarque des autels,
Venez : que dans le temple un feu sacré s'allume ;
Qu'en nuage odorant l'encens s'élève et fume !
Dieu ! qui fait tressaillir ces guerriers à genoux ?
Du maître des humains descendu parmi nous
La majesté terrible a rempli cette enceinte :
Le ministre du ciel a versé l'huile sainte;
Le héros sur l'autel prend le sceptre des rois.
Tel ce fils de Pepin, qui nous donna des lois,
Au pied du sanctuaire appelé par Dieu même,
Des Césars renaissans ceignit le diadème,
Et fixa leur empire au sein de nos remparts ;
Son destin recommence, et loin de nos regards
Déjà de l'anarchie emportant les images,
Le passé s'engloutit dans le torrent des âges.

M. Esménard.

1 Canaux de Saint-Quentin et de la Belgique, etc.

NAPOLEONI,

PRIMO GALLORUM IMPERATORI,

SEMPER AUGUSTO.

Adsurge, celsum Musa sonans melos !
Adsurge! nostra Napoleon lyrâ
Dicendus, et firmo volatu
Astra petens generosa virtus.

O! Pindaræum pectore si mihi
Flagraret œstrum, seu celebrans Deos,
Regesve, dum, torrentis instar,
Fulmine ruit ore vates!

O! qual Felacco, si mihi barbiton
Sonaret aureum; vel patrii, tibi,
Victura Pindi fama, Rufe, [1]
Quale decus meruit perenne!

An majus unquam Gloria sæculis
Nomen futuris, in stimulum, dedit;
Queis Roma, queis Hellas superbit,
Marte duces superans, et ætas

1 J. B. Rousseau.

Quos nostra tantis adsimilat viris?
Testis Marengus, nubifero et polum
Quæ cana pulsans vertice Alpis,
Annibalem stupuit secundum.

Ægypte testis; vosque vagi ostia
Septena Nili, Pyramidum ardua et
Portenta, Pellæique nomen
Quæ juvenis geris urbs superba!

Prisca artium altrix terra, scientiæ
Spectanda mater, barbariæ, heu! situ
Jam fœda, te doctrinæ et arti
Reddere NAPOLEON parabat.

Fati sed ordo ferreus obstitit.
(Non semper obstet; nec stupidam Albion
Tyrannidem vecors perennet,
Fac, Deus ô! cui cuncta parent!)

Memphiticis à tractibus, en! redux
Adfulsit almum NAPOLEON tibi
Sidus, novæque auctor salutis,
Gallia, rite potita voto!

Stravere tutam Nereïdes viam:
Sancto quievit pondere gestiens
Neptunus, et te antiquum Julî,
Liamonæe, Forum salutat.

Mutata rident tempora, te auspice;
Fidens et ambas civium amor tibi

Dum tendit uinas, sospitator
Mente ades, idem ades ense præstans.

Sudore quanto, nec sine sanguine,
Parata nostro gloria militi
Squalebat; ast palmis renatus
Fulget honos, Generose, per te!

Oliva lauris Attica Delphicis
Succrescit, et pax otia gentibus
Sperata lassis præstat, almo
Diva sinu bona multa fundens.

Infrendet atri Brito odii tenax,
Perjurio nec territus impio,
Fœdus fidemque infringit amens,
Et renovat malesuada bella.

Heroë at uno Gallia nisa te,
Prædonis iras despicit Anglici,
Carthagini et certam ruinam,
Improba si sapiat, minatur.

Jamque illa (tantis addere polleat
Fortuna quidquam si meritis favens),
Uni æqua summo, te supremis
Imperii titulis adornat.

Mutata quantum Gallia! ferreis
Oppressa fatis nuper, et horrida
Perire festinans ruinâ,
His adit, ô sibi fauste! dictis:

« Nimis labanti constiteram pede,
» Priscum vacabat dum solium mihi.
» Lex dira Parcæ quot minata est,
» Et levis ambitio, pericla!

» Quod inchoasti, perfice opus! tuum est
» Sorti quietæ reddere me; tuum
» Firmare, ab uno quæ, salutem,
» Te venit, orbe stupente, nostram!

» Succede regnis; dextraque fulgeat
» Ornata sceptro, quàm bene debito!
» Tu civium spes optima: uno
» Vindice te, tremit Anglus atrox. »

Audis precantem, NAPOLEON; micat
Poli sereno lux bona vertice,
Qua regia frontem corona
Cingeris. Ut decet ista lauros!

Ripas relinquens Tibridis, en! Pius
Adcurrit, undis Sequana quà vocat
Spumantibus, sanctique olivi
Imbuit imbre caput coruscum.

Sint vota summi Pontificis rata!
Sint nostra! sint, quot Gallia fuderit
Die auspicata! Tende in astra,
Noster amor, tibi pacta, tardus!

M. P. H. MARRON.

LE SONGE DE MALESHERBES.

Pièce qui a remporté le prix extraordinaire proposé, au Lycée de Dijon, par M. François de Neufchateau.

Au temps, aux jours affreux, où l'horrible anarchie,
Excitant ses serpens, désolait ma patrie,
Malesherbes, ce sage, ami de l'équité,
De ses lâches fureurs ne fut pas respecté.
Ce vieillard, dans les fers, privé de la lumière,
Traînait les derniers pas de sa noble carrière :
Sans plainte, sans murmure, obéissant au sort,
Affligé, mais tranquille, il attendait la mort.

La mort ! c'était trop peu qu'un pareil sacrifice :
A ses tyrans cruels il fallait son supplice.
Ils contentent leur rage, ils dictent son arrêt.
Malesherbes l'apprend : — « Je meurs, c'en est donc fait,
» Dit-il : ah ! sans regret j'abandonne la vie ;
» Mais je laisse, en mourant, à ma triste patrie
» L'opprobre et le malheur, l'anarchie et des fers.
» O Dieu de mes ayeux, Dieu puissant que je sers,
» Dans ses derniers momens, à son heure dernière,
» D'un vieillard malheureux écoute la prière :

» Long-temps il a souffert sans t'implorer pour lui ;
» Pour sa patrie entière il te prie aujourd'hui.
» Grand Dieu ! du haut du Ciel, où siége ta puissance,
» Jette un œil de pitié sur les maux de la France !
» A nos pères jadis prodigant tes bienfaits,
» Tu semblais de ton bras protéger les Français :
» Eût-on pu croire, hélas ! que cette heureuse terre
» Ressentirait un jour le poids de ta colère ?
» Que du Ciel.... ? Dieu puissant ! appaise ton courroux :
» Assez et trop long-temps il a pesé sur nous.
» Mais j'ose l'espérer, ta clémence propice
» Conservera la France au bord du précipice :
» Tu lui rendras ces jours de joie et de bonheur,
» Ces momens fortunés de gloire et de grandeur,
» Qu'elle tenait de toi, que toi seul peux lui rendre ;
» La gloire des Français renaîtra de sa cendre. »

Il dit : et de ses yeux coulent de nobles pleurs :
Un espoir bienfaisant soulage ses douleurs ;
Et bientôt le sommeil, enfant de l'espérance,
Vient dans un doux repos endormir sa souffrance.

A peine il en goûtait la paisible douceur,
Quand tout à coup, brillant d'une sainte splendeur,
S'offre à lui du Très-Haut un auguste ministre :
De l'Ange de la mort il n'a pas l'air sinistre,
Un feu par et divin étincelle en ses yeux.

Il approche. — « Salut, ô mortel vertueux,

» Salut, homme de Dieu ! Vers toi ce Dieu m'envoie
» Verser sur tes douleurs le baume de la joie.
» Jusqu'au séjour heureux de la divinité,
» La prière du juste et ses vœux ont monté.
» Écoute, m'a-t-il dit, Ange, à qui ma puissance
» Remit le noble soin de veiller sur la France !
» Un mortel vertueux pleure sur ses malheurs ;
» Va lui rendre la paix et calmer ses douleurs.
» Rends heureux ces momens, les derniers de sa vie ;
» Montre-lui les destins promis à sa patrie :
» Obéis.... Il a dit, et plus prompt que l'éclair,
» Rapide, j'ai fendu le vaste sein de l'air.
» Suis-moi donc, ô mortel que le Ciel favorise !
» Cette insigne faveur à toi seul est permise,
» De t'avancer vivant jusqu'aux portes des cieux :
» Viens-y voir des Français les destins glorieux.

Il a dit : sur un char de flamme et de lumière,
Tous deux ils sont montés, tous deux quittent la terre.
Ils ont franchi l'espace ; au plus haut ciel des cieux,
Sur ce char éclatant ils arrivent tous deux.

Malesherbes descend : ô surprise chérie !
Il croit revoir, il voit son heureuse Patrie.
Sur ces lieux fortunés qu'habitent les Français,
Il promène long-temps ses regards satisfaits.
Enfin l'Ange de Dieu parle en ces mots au sage :
« — Du séjour des humains ici tu vois l'image ;

» Ici, de l'avenir trompant l'obscurité,
» Est le tableau des temps et de l'éternité :
» Mortel, ouvre les yeux, vois, c'est Dieu qui t'éclaire. »

Au même instant, frappé d'une vive lumière,
Malesherbes surpris baisse ses faibles yeux :
Il les relève enfin. O, quel spectacle affreux !
A des tyrans cruels sa patrie asservie,
Gémit en proie aux maux d'une affreuse anarchie.
L'honneur n'est plus qu'un crime, et le sang le plus beau,
Indignement versé, coule sur l'échafaud.
Que d'horreurs ! le Français, ou tyran, ou victime,
Tombe avec les vertus, ou règne avec le crime.
Aux emplois les plus vils les temples destinés,
Montrent avec effroi leurs autels profanés.

« — Mais quel est, dit le sage à son guide céleste,
» Ce Français..... ou ce monstre aux Français si funeste ?
» Sur un monceau de morts je le vois s'élever ;
» Il commande : bientôt..... — « Bientôt, il va tomber,
» Répond l'Ange au mortel : l'instant de sa puissance
» Est marqué pour sa chute, et ce moment s'avance.
» Ses amis, qu'à leur tour il veut intimider,
» Autour de lui déjà commencent à gronder.
» Seul, il croit, mais en vain, résister à l'orage :
» Que peuvent ses efforts et sa cruelle rage ?
» Il tombe. Délivrés de son joug odieux,
» Pour un instant, hélas ! les Français sont heureux.

» Qu'entends-je ! que dis-tu? dit le sage au Génie:
» Ils ne sont point finis, les maux de ma patrie!
» J'espérais ».... « Vain espoir, ô malheureux mortel!
» Répond en gémissant le ministre éternel:
» Ils dureront encor les malheurs de la France;
» Ainsi le veut un Dieu, terrible en sa vengeance. »

Le vieillard cependant, l'ame en proie aux douleurs,
De ses concitoyens déplorait les malheurs.
Il les voit gouvernés par des mains ignorantes,
Tourner contre l'État leurs forces défaillantes:
Des fureurs des partis trop malheureux excès!
Que vois-je! des Français.... combattent des Français!
Puissans de nos malheurs, forts de notre faiblesse,
Nos ennemis nombreux croissent en hardiesse;
Ils viennent, réunis, fondre ensemble sur nous:
O France, pourras-tu résister à leurs coups?
Pourras-tu repousser leurs ligues menaçantes?
Rassemblez, ô Français, vos forces languissantes,
Unissez-vous du moins contre vos ennemis!....
Vains discours, vain espoir! les Français désunis
Par leurs dissentions augmentent leurs alarmes:
C'est contre des Français qu'ils dirigent leurs armes.

Malesherbes le voit, Malesherbes frémit.
« Dans ce funeste lieu pourquoi m'as-tu conduit?
» Dit-il en soupirant, ô céleste Génie!
» Ton malheur, ta ruine, ô ma triste patrie!

» Était-ce là, grand Dieu, ce que je devais voir!
» J'espérais! fallait-il m'arracher cet espoir?
» J'espérais que le Ciel, abjurant sa colère,
» La verrait à la fin d'un regard moins sévère. »
— « Faible mortel, de Dieu révère les décrets:
» Connais-tu les destins réservés aux Français, »
Dit le Guide divin?.... Comme il parlait encore,
Des lieux où nait le jour, où commence l'aurore,
Quel astre bienfaisant se lève radieux,
Et promet aux Français des jours moins malheureux?
Qu'ai-je entendu? Quel cri d'alégresse et de joie,
De Fréjus élancé, dans les airs se déploie?
La France le répète, et l'Univers surpris
Voit, quittant leur orgueil, fléchir nos ennemis.

Malesherbes charmé, versant de douces larmes:
« Quel pouvoir, des Français, vient finir les alarmes? »
— « Regarde ce Héros, dit l'ange du Seigneur!
» Aux bords brûlans du Nil, surpris de sa valeur,
» Il marchait; chaque pas était une victoire:
» Tout à coup il s'arrête au milieu de sa gloire.
» La voix de la patrie a traversé les mers:
» Elle apprend au héros ses malheurs, ses revers;
» L'abîme est sous mes pas; viens me sauver, dit-elle.
» Il l'entend, et docile à la voix qui l'appelle,
» Il part: il quitte tout, sa gloire, ses succès;
» Il ne voit, il ne veut que sauver les Français.

» Il arrive, et déjà son auguste présence
» Ranime, en un instant, leur mourante espérance;
» Il s'avance à leur tête, et conduit aux combats
» Le Français, sûr de vaincre en marchant sur ses pas.
» Vois-le des Apennins franchir les hautes cimes,
» Et voler à la gloire au milieu des abîmes.
» Napoléon le guide. Avec lui, sous ses yeux,
» Qui peut intimider les Français généreux?
» Entends-tu ce long cri d'alégresse et de gloire?
» Ton pays est vainqueur, jouis de sa victoire.
» Le Germain, que surprend cette soudaine ardeur,
» Frémit en même temps de crainte et de fureur;
» Il frémit, il voudrait résister à l'orage:
» Mais en vain; les Français retrouvent leur courage.
» Honteux de leurs succès, si courts, si passagers,
» Vois du sol des Français sortir les étrangers;
» Vois tes concitoyens, fiers arbitres du monde,
» Endormir leur valeur dans une paix profonde.

» Mais ce n'est pas assez : au Héros, leur sauveur,
» Il faut plus que leur gloire, il lui faut leur bonheur.
» A l'arbre de Pallas suspendant son épée,
» Il revient rappeler dans la France charmée
» Les sciences, les arts, qui fuyaient ces climats.
» Il revient, l'abondance arrive sur ses pas.

» Dans les détours obscurs d'une doctrine impie,
» Le Français se perdait, conduit par l'anarchie;
» Abjurant du vrai Dieu le culte révéré,
» En cherchant la nature, il s'était égaré.

» Bonaparte paraît : à sa voix rappelée,
» Vois la religion, si long-temps exilée,
» Se remontrer soudain brillante de splendeur ;
» Vois, de l'impiété formidable vainqueur,
» Le seul Dieu tout-puissant, le seul Dieu véritable,
» En France rétablir son culte vénérable ;
» Vois ce héros français, si craint, si respecté,
» Abaisser devant lui son auguste fierté.
» Il veut que les Français, renonçant aux chimères,
» Reviennent au vrai Dieu qu'ont adoré leurs pères ;
» Il le veut, et déjà par ses soins revêtus,
» S'élèvent de ce Dieu les autels abattus.
» Ils s'élèvent : le Ciel d'un œil de complaisance.... »

» Mais tandis qu'il travaille au bonheur de la France,
» Interrompt le mortel, Ange sacré, dis-moi,
» Quel objet plein d'horreur vient me glacer d'effroi ?
» Cette paix qu'il avait assurée à la terre,
» Qui donc veut la troubler ? » — « La perfide Angleterre,
» Cherchant à s'opposer à ses nobles desseins,
» Arme les bras cachés de lâches assassins.
» Des Français à leurs bras joignent leurs bras coupables ; »
— » Grand Dieu, romps des méchans les trames détestables ! »
» Rassure-toi, dit l'Ange : un héros tel que lui
» N'a-t-il pas sa valeur et le Ciel pour appui ?
» Dieu lui-même prend soin de veiller sur sa vie.
» Que peuvent contre lui les fureurs de l'envie ?
» Mets donc fin, ô mortel, à des vœux superflus ;
» L'orage affreux se calme et le danger n'est plus. »

Il dit. Au même instant portés jusques aux nues,
Mille cris ont frappé leurs oreilles émues;
Malesherbes surpris regarde..... Que son cœur
Jouit, en cet instant, d'un pur et vrai bonheur!
Ce sont, ce sont des cris de joie et d'espérance.
Le bonheur reparaît, il renaît dans la France;
Le Français, revenu de ses longues erreurs,
De l'anarchie enfin déteste les horreurs.

Liberté, Liberté précieuse et chérie,
Qu'au prix de tant de sang acheta ma patrie,
Ah! loin, bien loin de lui d'abandonner tes droits!
Mais il veut être libre, esclave de ses lois;
Il veut que de ses lois le pouvoir tutélaire,
Puisse tout enchaîner sous un joug salutaire;
Il veut, à prendre un chef abaissant sa fierté,
Que ce chef soit soumis à leur autorité.
Et quel est-il, celui que se choisit la France?
Celui qui, dès long-temps, par la reconnaissance,
Commandait aux esprits et régnait sur les cœurs;
Celui dont la sagesse a fini ses malheurs.

Malesherbes charmé versait de douces larmes.
O ma patrie! après de cruelles alarmes,
Tu renais, disait-il, à la gloire, au bonheur:
Mais est-ce pour toujours que finit ton malheur?
« C'est pour toujours, répond le céleste ministre.
» Il ne renaîtra plus, ce temps, ce temps sinistre,
» Où sous un joug sanglant les Français asservis,
» Voyaient par la terreur désoler leur pays.

» Napoléon commande, et son pouvoir propice
» Enchaîne les partis, fait régner la justice.
» Où les Français rampaient asservis sous des rois,
» Gouverne un Empereur soumis lui-même aux lois.
» De quel éclat nouveau brille ce diadème! .....
» Sur le front du héros Dieu l'a posé lui-même.
» Commande, lui dit-il, à ces braves Français:
» Va rendre le bonheur, l'abondance et la paix.

» Aux ordres du Très-Haut, vois le héros fidèle
» Remplir avec ardeur une charge aussi belle;
» Sur le peuple veiller, en mériter l'amour.
» O combien les Français béniront l'heureux jour
» Qui, pour mieux affermir la liberté publique,
» Doit confier l'empire à sa race héroïque!

» Et toi, farouche Anglais, tyran altier des mers,
» Qui depuis si long-temps pèses sur l'univers,
» Tremble! le héros s'arme, il tient en main la foudre;
» S'il frappe, c'en est fait, tu vas tomber en poudre... »

Ainsi l'Ange a parlé: de rapides éclairs
Sillonnent tout à coup le vaste sein des airs.
Le tonnerre a grondé; sous un sombre nuage
Le soleil s'est caché: du milieu de l'orage
Une voix formidable en ces mots a parlé:

» A tes yeux l'avenir s'est assez dévoilé;
» Rends grâces à ce Dieu dont la bonté t'éclaire,
» Et sans porter plus loin un regard téméraire,

» Satisfait du bonheur de tes concitoyens,
» Retourne sur la terre accomplir tes destins.

Il dit..... Au même instant, frappé d'un bruit horrible,
Malesherbes s'éveille : ô spectacle terrible !
O surprise ! Et ce char, et cet ange, et les cieux,
Tout disparaît : il est dans un cachot affreux.
De barbares accens, des pas se font entendre.
Est-ce la liberté, grand Dieu ! qu'on va lui rendre ?
Les portes ont tourné sur leurs gonds gémissans,
On entre ! Dieu ! ce sont les soldats des tyrans.
Ils saisissent le sage, et leurs mains inhumaines
Chargent son corps tremblant du poids d'indignes chaînes.
Où me conduisez-vous ? dit-il avec douceur....
A la mort.—« A la mort ; ah ! j'y vais sans douleur ;
» Sans plainte, sans regret j'abandonne la vie ;
» Je connais les destins promis à ma patrie,
» Pour sa cause aujourd'hui vous me faites mourir ;
» Mais sa cause, après tout, ne doit jamais périr.
» Les principes sacrés dont je suis la victime
» Triompheront un jour de l'erreur et du crime.
» Je ne fais qu'un seul vœu : qu'ils durent à jamais,
» Ces momens de bonheur destinés aux Français !....

M. Aimé Nancy,
Pensionnaire du Gouvernement, au Lycée de Dijon.

DE RUPTO AB ANGLIS AMBIANENSI FŒDERE.

ODE.

Quò usque pactis Albion, Albion
Illudet ultro conditionibus?
Quò usque durum, Martis expers,
Sole seret sub utroque Martem?

Interjacentis nempe freti objice
Protecta, nostris horrida classibus
Impune confidit parare incendia, littoribusque cædes.

Impune, vasti per maris æquora,
Furto et rapinis esse putat locum, et
Commune cunctis insolenti
Imperio pelagus fatigat.

Qualis, profundo rupis inhospitæ
Clausus recessu, vultur aquas procul
Explorat immensumque cœlum,
Unde levem ferat aura prædam

Intentus; alto lapsa sed æthere
Ignavum in hostem vis aquilæ ruit,
Nec deprehensum jam tueri
Antra cavis potuere saxis :

Idem superbi te manet exitus,
Infida pactis Albion, imperî:
Nec te paventem sat remotis
Insula littoribus recondet.

Nec fulminantes undique turrium
Pinnæ, minaces nec scopuli, artibus
Nec qui relictis, vi coactus,
Prima rudis capit arma miles,

Tutos valebunt Gallico ab impetu
Præstare portus; irrita concidet
Spes illa quæ te somniantem
Æquorea ditione lusit.

Necquicquam avaris, quà pelagus patet,
Minaris orbi vincula classibus,
Servire necdum sat paratos
Apposita rate claudis amnes.

Perjurum ad hostem, mille per objices,
Emolietur Gallica vis viam;
Si clausus hanc pontus negabit,
Aera per medium feremur.

Quid me autem inanis sollicitet metus!
Nostris patebunt classibus æquora:

Rex ipse Neptunus, procacis
Turpe jugum dominæ perosus,

Nobis, ad arces usque britannicas,
Felix aperto sternet iter mari.
Auditis? an vanum profanis
Ludit imaginibus poetam

Ridendus error? Jam mihi bellico
Præire cantu per freta nuncius
Triton videtur; jam Tonantis
Æquorei resonare, vasto

Illisa ponto, ferrea vox, graves
Volventis iras: « Impia gens meos
» Mutavit usus, perviumque
» Omnibus hunc populis liquorem

» Avara clausit. Scilicet Anglicas
» Vectare classes unus erit labor,
» Laus una; captivus britanno
» Serviet Oceanus tridenti.

» Ne tale nostris dedecus hæreat
» Sceptris; adesto quem vocat arbitrum
» Suspensus orbis, laude belli
» Justitiæque bonis potentem.

» Quem Tybris ingens, quem stupuit Padus
» Nilusque, magnis impavidum objici
» Rerum procellis; quem nec Alpes,
» Perpetuis nivibus revinctæ,

» Tardant euntem, nec sitientibus
» Fervens arenis terruit Africa;
» Quem Martis ornatum trophæis
» Non puduit petiisse pacem.

» Jam plurium dux maxime gentium,
» Vindex adesto, NAPOLEON; decet
» Favore et irâ te carentem
» Jura mari dare, jura terris. »

Neptunius se sic aperit furor.
Tanti sequentes augurii fidem,
Sulcare pontum vosque ventis
Credere ne pigeat, phalanges,

Quas fida tutæ castra Bononiæ
Curvis receptas littoribus tegunt;
Vosque otiosi vincla funis
Rumpite jam et date vela, classes,

Quascunque diverso æquore Gallici
Clausere portus, sive Tulonium,
Seu Fortianæ Rupis ora,
Sive humiles Brivatum lacunæ.

Hinc inde sparsis navibus, hostium
Instate regnis; ite, Britannicos
Toto penates orbe, ferro
Ac meritis populate flammis.

Ubique Gallos Anglia sentiat,
Ubique Gallos affore cogitet!

Simulque et remoto pavescat,
Et propiore tremat periclo !

Vos nec trementi parcite, sed minas
Implete. Quid jam Gallica nesciat
Sperare, Neptuno favente et
Auspice NAPOLEONE, virtus ?

M. L. F. CAUCHY.

A ISABEY,

SUR SON PORTRAIT DE BONAPARTE.

Je crois le voir, je crois l'entendre,
Ce héros redoutable et cher aux nations,
Bienfaiteur d'un pays que son bras sut défendre :
Oui, c'est lui-même ; il pense, il vit sous tes crayons.
Immortel par plus d'un ouvrage,
Cher ISABEY, rends grâce à ton heureux talent :
Des siècles à venir et du siècle présent,
Il t'assure le juste hommage,
Quand tu peins BONAPARTE et le peins ressemblant.

M. VIGÉE.

LA VILLE DE VERSAILLES,

A SA MAJESTÉ

L'EMPEREUR NAPOLÉON.

SIRE, en ces jours heureux, où cent peuples divers
De leurs joyeux accens font retentir les airs,
Où la reconnaissance, entonnant ses cantiques,
Rassemble vos sujets sous nos sacrés portiques,
Où tout chante un héros, ses moissons de lauriers,
La paix qu'il a conquise, et ses nobles guerriers;
Je viens mêler ma voix à ces chants d'alégresse,
Vous offrir de mes fils les transports et l'ivresse,
A l'amour, au respect, élever des autels,
Et tomber aux genoux du plus grand des mortels.
Mais comment y paraître? .... Encore infortunée,
Sous des habits de deuil, plaintive, prosternée! ...
L'oserai-je? .... Enhardis par de nombreux succès,
Les malheureux toujours vous quittent satisfaits.
Je puis donc à vos pieds redemander un père,
Un époux généreux, qui d'un regard prospère
Console les enfans que le sort m'a laissés,
Rappelle dans mon sein ceux qu'il a dispersés.

Veuve, après quinze hivers je me soutiens à peine :
Des brigands accourus des rives de la Seine,
Tamériques bourreaux, ont déchiré mon flanc,
Ont porté sur mon front leurs bras hideux de sang,
Ont flétri dans un jour d'affligeante mémoire,
Tous mes titres fameux de grandeur et de gloire.
Le temps n'en approchait qu'avec un saint respect;
Il semblait impuissant à leur auguste aspect :
Depuis ce jour, frappant de ses mains assassines,
Il montre avec orgueil mes superbes ruines,
Ces chefs-d'œuvres de l'art, ces monumens brisés,
Ces palais découverts, ces marbres renversés.
Il contemple abattus les fils de l'opulence,
Partageant leur asile avec l'humble indigence;
Chaque jour il médite, en ses affreux projets,
Des ravages plus grands que tous ceux qu'il a faits.
Arrête, téméraire!... un vengeur se prépare....
Tout ce que tu détruis, ce vengeur le répare;
Pour lui, qu'en sa bonté nous donna l'Éternel,
Le palais d'un grand homme est le toit paternel:
Il punira l'affront, et d'une main hardie
Il saura commander à ta faulx asservie.
Tu frémis indigné.... Tu demandes son nom!
Courbe ton front altier devant Napoléon.

Oui Sire, commandez; dans sa course ennemie
Le temps va s'arrêter devant votre génie.
Ordonnez, et les arts, jaloux de vous servir,
Se pressent à l'envi, fiers de vous obéir,

Relèvent mes débris, sans leur porter atteinte,
Rendent un autre éclat à leur splendeur éteinte,
Font respirer le marbre, animent leurs pinceaux,
Pour unir à ceux-ci des monumens nouveaux;
Monumens qui diront avec cette éloquence
Qu'étale un heureux choix de la magnificence;
« Peux-tu douter encor, voyageur curieux?...
» Antiquaire savant, toi qui parcours ces lieux,
» Du siècle de Louis recherchant la mémoire,
» Pourras-tu la trouver?.... Dans ce séjour de gloire
» Napoléon déroule, en dix ans de travaux,
» Un siècle qui ternit tous les siècles rivaux. »

Mais, Sire, ces palais veulent un autre lustre;
Ils demandent le chef de cette race illustre,
Qui remplit de son nom l'univers étonné:
Ils demandent l'éclat dont son front est orné.
Accordez ce bienfait à mon humble prière;
Daignez me relever d'une main tutélaire:
Faites, par un hymen qui termine mes maux,
De la veuve des rois, l'épouse d'un héros;
Et mes fils montreront, par un amour sincère,
Qu'ils sont dignes encor d'un si glorieux père.

DE NUNCUPATA
HONORIS TITULO LEGIONE.

CARMEN.

Huc, te sacra vocant dum tua, prosperum,
Cœli progenies, infer, Honos, pedem:
Huc adverte decoros
Vultus et placidum jubar,

Lætis unde novum rebus adest decus,
Solamen dubiis, ipsaque mors, suî
Dispar, miscet amaras
Dulci lætitiâ vices:

Tu spes egregiis una laboribus;
Te, lethi volucris nobile præmium,
Ambit quisquis aperto
Pugnam Marte lacessere,

Nec certæ dubitat pro patria caput
Objectare neci; te petit ultimo
Errans nauta sub axe,
Qui terris procul omnibus

Solo teste polo, sideribus viam
Metitur gelidi per maris æquora,
Quo se limite claudat
Orbis, visere gestiens;

Nec non apposita lampade quem juvat
Noctes continuis addere solibus,
Immortale parantem
Quod sæcla invideant opus.

Te famæ dominum, te decorum patrem
Supplex assidua sollicitat prece,
Ut post fata superstes
Doctorum ora perambulet.

Ante omnes vigili te studio colunt
Quicunque, imperii culmine lubrico
Subvecti, populorum,
Audent sceptra capessere,

Nati jura feris ponere gentibus,
Aut quassam veteris jam populi ratem
Ventorum furiis et
Sævo deripere æquori,

Postquam deficiunt brachia remiges,
Malum fregit hyems, carbasa discidit,
Ac luctantibus impar
Cessit navita fluctibus.

Sic ille, imperio cujus et ardua
Sectante ingenio Gallica res viget,

Te summo studio, te
Votis omnibus expetit.

Tu per cruda virum mittere prælia,
Tu nosti medias mittere per neces,
Intactamque per Alpem,
Aut Afri vada littoris.

Te suadente, ferox arma capit; libens,
Te suadente, eadem ponit, amabili
Pacis fœdere mutans
Belli tristia munera.

Heu! quàm pene suis eripuit malis
Mortales! misero quàm prope reddita
Spes affulserat orbi,
Magnis empta laboribus!

Si non implacidum gentis inhospitæ
Movissent stomachum publica gaudia,
Jussissentque nefandis
Pacem evertere fraudibus.

Non impune feres, Albion : impii
Te pœnæ sceleris, nec solitæ, manent;
Jamque accensa minantur,
Instant quæ tibi, fulmina.

Te contra, et gelidis usque trionibus
Excitam Scythici barbariem poli,
Conjurataque contra
Germani agmina Cæsaris,

Fœtas innumero milite copias
Passu Napoleon alite jam rapit,
Fœde rupta paratus
Armis pacta reposcere.

Dux præcedit Honor. Ducere Gallicam
In campos aciem dive soles Honor;
Idem Napoleontis
Gressus fide premis comes.

Quo nunc ille tibi munere debitas
Grates dum properat solvere, nomini,
Lecta e gente, perennem
Sacrat militiam tuo.

Aris quanta tuis confluat, aspice,
Sexdenis legio fulta cohortibus:
Hìc nullus nisi magno
Quæsitus merito locus.

Hìc, stellante aquilâ conspicuus, nitet
Qui Marte indomito Danubii truces
Undas, Italiamque, et
Nilo proxima terruit,

Dux milesve bonus. Nauticus hìc valet
Sudor, præteritusque intrepida rate
Axis, visaque longis
Latè erroribus æquora.

Hìc et parta foro gloria, publicisque
Incorrupta diu judiciis fides,

Atque injecta vaganti
Legum fræna licentiæ.

Castis quinetiam Pieridum artibus
Hîc impensa juvant otia, bellicis
Hîc virtutibus unum
Et pacis studiis decus.

Quidni ? cùm paribus sæcula transvolent
Pennis, edomito nobilis Hectore,
Pelei natus Achilles,
Doctusque Iliados parens.

Omnes idem animus, mens eadem, tuis
Quotquot dive sacris hîc Honor adsumus,
Idem omnes agit ardor,
Quo tu cumque voles, sequi.

Audis qua tibi se lege, quibus fidem
Obstrinxisse juvet conditionibus ?
Vitam impendere Honori,
Firmum hoc propositum sedet.

Votis o faveas, optime, talibus;
Et quæ sacra tibi Napoleon vovet,
Auctoris, precor, æquent
Durando titulos sui.

M. L. F. Cauchy.

STANCES. [1]

Amis, célébrons la mémoire
Du jour brillant et fortuné
Où, ceint des palmes de la gloire,
Napoléon fut couronné !
Non, ce n'est point d'un vain délire
Qu'il tient le prix de ses hauts faits ;
Son avénement à l'Empire
Est le plus grand de ses bienfaits.

Au guerrier qui sauva la France,
Qu'opposerait l'antiquité ?
Les Dieux ont eu plus de puissance ;
Eurent-ils autant de bonté ?
Jupiter ordonne les mondes ;
Pluton enchaîne les fureurs ;
Neptune règne sur les ondes,
Et Napoléon sur les cœurs.

1 Ces stances, et celles qui sont à la page 206, ont été lues à une fête donnée à la grande chancellerie de la Légion d'honneur, pour célébrer le glorieux avénement de Napoléon à l'Empire.

En vain notre fière ennemie,
Agitant ses pâles flambeaux,
Cherche à rouvrir de l'anarchie
Et les prisons et les tombeaux :
Notre héros, dans la carrière,
Contre elle oppose un mur d'airain,
Et la nation toute entière
N'est qu'un seul homme dans sa main.

Qui vois-je sous le diadème,
Brillante de grâce et d'attraits ?
Amis, la bienfaisance même. . . .
Qu'on aime à contempler ses traits !
De notre Mars si quelque épine
Osait traverser le bonheur,
Graces aux soins de JOSÉPHINE,
Elle se changerait en fleur.

Restaurateur de ma patrie,
Qui, dans ta mâle austérité,
A l'Empire livres ta vie,
Ton règne à la postérité,
De leurs annales immortelles
Déjà les livres sont ouverts,
Et ton nom s'y trouve avec elles,
Éternel comme l'univers.

Ah ! d'un peuple qui te révère,
Et que ton génie a sauvé,
Sois moins le prince que le père :
Pour lui tu viens d'être élevé.

Que pourrait à ta gloire auguste
Ajouter l'éclat de ton rang ?
Sois toujours bon, sois toujours juste ;
Tu seras toujours assez grand.

Toi qui, d'une main ferme et pure,
Savant profond, sublime auteur,
Brisas les sceaux de la nature,
Et conservas ceux de l'honneur : 1
En te confiant son ouvrage,
Le sage arbitre de l'État,
Sur le prix même du courage,
Répandit un nouvel éclat.

M. Amalric.

1 M. Lacépède, grand chancelier de la Légion d'honneur.

QUATRAIN

SUR L'EMPEREUR DES FRANÇAIS.

Quel Dieu chez les Français a ceint le diadème ?
Est-ce Mars, ou Minerve, ou Jupiter lui-même ?
Mars conduit nos guerriers, Minerve fait nos lois,
Et Jupiter vengeur fait et défait les rois.

M. François de Neufchateau.

STANCES.

Vive à jamais notre Empereur!
France, répète d'âge en âge
Ce cri d'amour, ce cri d'honneur;
C'est le mot d'ordre du courage!
Semblable à la divinité,
Tu dois, à ta grandeur fidèle,
Payer par l'immortalité
Celui qui te rend immortelle.

Peuple, tu dois à ce héros
Les lois, la paix et l'industrie,
Des Grecs les antiques travaux,
Et les beaux arts de l'Italie.
A ces bienfaits il ajouta
Le prix de ta haute vaillance:
Du nom de grand il te dota,
C'est l'*arme d'honneur* de la France.

Où le sénat trouverait-il
Des esprits à son vœu contraires?
Les Alpes, l'Adige et le Nil,
Du *Sénatus* sont solidaires.
Napoléon, de tes exploits
L'audace étonna la nature;
Et leur théâtre est le pavois
Où notre fierté t'inaugure.

Que les humains en d'autres lieux
Des rois préparent la couronne ;
Pour ouvriers il faut des Dieux,
Quand c'est la France qui la donne.
Bellone ainsi, pour le bandeau,
Prit les lauriers de la Victoire ;
Minerve a tissu le manteau ;
Le sceptre est l'œuvre de la Gloire.

Napoléon, de ses tyrans,
Délivre l'empire de l'onde !
Aigle superbe, de tes flancs
Ombrage le globe du monde !
Si, dans les champs de la valeur,
Il faut s'armer pour ta défense,
Toute la France aura ton cœur ;
Ton cœur aura toute la France.

Bénissons-le notre Empereur,
Dont la sagesse tutélaire
Déposa les sceaux de l'honneur
Entre les mains de notre père.
Mortels, du retour des vertus
Les Dieux vous accordent l'augure ;
Au trône ils ont rendu Titus,
Et Pline aux vœux de la nature.

M. La Vallée.

VISIONE

DEL PROFESSORE V. MONTI.

1.

Una donna di forme alte e divine,
Per lungo duolo attrita, e di squallore
Sparsa l'augusto venerando crine,

2.

In vision m' apparve; e sì d' amore,
Sì di pietà mi prese e di rispetto,
Che ancor la veggo, ancor mi balza il core.

3.

Era un sasso al bel fianco duro letto,
La sinistra alla gota; e scisso il manto
Scoprìa le piaghe dell' onesto petto.

4.

Insultavan superbe al suo grand pianto
Stranie donne scettrate, e la strignea
Or questa or quella di catene, e vanto

SONGE

DU PROFESSEUR V. MONTI.

Une femme au front noble, aux yeux noyés de larmes,
De beauté, de douleur assemblage touchant,
Du deuil de ses cheveux laissant voiler ses charmes,
Dans l'ombre m'apparaît, et, soit tendre penchant,
Pitié, respect, mon cœur partage ses alarmes.

A cette image encore il palpite en mon sein.

Sur la pierre couchée, et de lambeaux couverte,
Elle laisse tomber sa tête sur sa main;
De cent coups douloureux sa poitrine est ouverte.

D'autres femmes (ô ciel, elles semblent ses sœurs!
Sœurs cruelles!) de fers chargent l'infortunée,
Et leur orgueil barbare insulte à ses malheurs;

5.

Traean dal lutto, ond' ella si pascea,
E crescean strazio ed onta alla meschina.
Io le guardava, e d'ira il cor fremea.

6.

Ma l' afflitta, che pur nella ruina
Delle prime fortune alma serbava
Sdegnosa, e dentro si sentìa regina,

7.

« Ricordivi, lor disse (e il capo alzava),
» Ricordivi, che tutte io v' ebbi ancelle,
» Tutte » : e rotto un sospir gli occhi inchinava.

8.

Poi le luci, nel pianto ancor più belle,
Girando ai figli : « Chi di voi m' aita ? »
Sclamava. E i figli forsennate e felle

9.

Volgean l' arme in se stessi, e la ferita
Del sen materno esacerbando, il poco
Misero avanzo le toglican di vita.

10.

Mi corse all' empia vista e gelo e foco
Per le vene, e gridai : « Pace, fratelli,
» Per Dio pace ! » E trovar non sapea loco.

11.

Pareami errar furente, irto i capelli,
Per le sacre di Roma erme ruine,
E percuoter col pugno i chiusi avelli,

Chacune est à l'envi de sa dépouille ornée.
A ce dur traitement, j'ai peine à contenir
Le transport qui s'élève en mon ame indignée.

Hélas! la malheureuse, esclave, abandonnée,
Elle avait été reine; et ce grand souvenir
Vivait encor au fond de son ame flétrie.

Elle lève la tête, et j'entendis ces mots:
« Reines, vous oubliez que vous m'avez servie..... »
Elle voudrait poursuivre, et n'a que des sanglots.

Elle tourne ses yeux qu'embellissent les larmes;
Elle les tourne en vain sur ses malheureux fils:
Dans les flancs l'un de l'autre ils enfoncent leurs armes.

Tous de leurs propres mains dispersant leurs débris,
Du féroce étranger appellent les injures,
Et du sein maternel déchirent les blessures.

Vainement mes douleurs éclatent en ces cris:
« Cessez, enfans cruels, cessez, frères parjures. »
Un désespoir funeste égare mes esprits.

Sur les cendres de Rome entre ses sept collines,
Sur les tombeaux sacrés des fiers enfans de Mars,
Je crois errer seul, pâle et les cheveux épars.

12.

E agitarli, e svegliar l'ombre latine.
« Ahi prisca gloria! ahi vani orgogli! ahi come
» L'italica virtù cadde a vil fine! »

13.

Io chiamava le antiche ombre per nome;
E quelle, alzati i coperchj, e rimosse
Dai fieri aspetti le scorrenti chiome,

14.

Sporgean le fronti per veder che fosse.
E de' nipoti la viltà veduta,
Le fraterne discordie e le percosse,

15.

E l' arbitra del vinto orbe venuta
In servitù del servo, dolorosi
Quei divi spirti di sì gran caduta,

16.

In volto si guardàr muti e pensosi.
Indi qual vergognando giù cadea,
Gli occhi nel cavo delle palme ascosi.

17.

Qual ritto in piè spiccandosi mettea
Tutta fuori dell' arca la persona,
E gridando vendetta, armi chiedea.

18.

Altri, in cui più superba ira ragiona,
Dicean: « Merta i suoi ceppi l'oziosa;
» Dalle il fuso, e di mirti una corona. »

J'ose appeler les morts, invoquer les ruines :
« Sortez de vos tombeaux, sortez, ombres divines;
» Voyez dans quel opprobre on plonge vos enfans! »

Sous les marbres glacés ma voix est entendue;
Ces mânes généreux qu'implorent mes accens,
Ont brisé leur cercueil et s'offrent à ma vue,
Écartant de leurs fronts, tristement dépouillés,
Les voiles de la mort et leurs cheveux souillés.

Debout sur leurs tombeaux, ils regardent, ils voient
Les maîtres de la terre à des serfs asservis,
Dans un sang inutile insensés qui se noient,
Voisins toujours en guerre et frères ennemis.

Diversement frappés de ce tableau funeste,
Leurs premiers sentimens s'expliquent par leur geste:

L'un, détournant de nous la vue avec horreur,
Redemande au tombeau d'ensevelir sa honte;

De rage transporté, l'autre s'élance, monte:
« Un fer, dit-il, ô reine, et je t'offre un vengeur! »

Mais du grand nombre, hélas! que la sentence est dure.
« Elle perd justement le sceptre des humains:
» Des myrtes sur le front, des fuseaux dans les mains;
» Voilà tout ce qui plaît pour arme et pour parure
» A celle qui jadis eut un destin si grand. »

19.

E la faccia torcean bieca e sdegnosa
Da quella mesta, che tenea sembianza
D' uom che cerca scolparsi, e dir non osa;

20.

Chè di voce lo priva e di baldanza
De' suoi falli il rimorso, e più tacendo
Che parlando fa scusa alla mancanza.

21.

Mentr' io confuso il giudicar sospendo
Su l' udite sentenze, e nel cor mio
La pietà col rigor va combattendo,

22.

Tutta d' armi tonar l'Alpe s' udio,
E in maestade alteramente onesta
Un guerrier discendea pari ad un dio.

23.

Qual fra' Numi incedendo il ciel calpesta
Di Saturno il gran figlio, ed alla scossa
Dei neri crini su l'ambrosia testa,

24.

Trema l'Olimpo, e sente la commossa
Terra l'impulso dell' eterno piede;
Tale il magno venìa nella sua possa.

25.

Muta il guarda l'Europa, e a lui mercede
Grida in segreto; ed ei ne libra il fato,
Nè mortal occhio il suo librar mai vede.

Ils disent ; leur silence est encore une injure,
Injure méritée, hélas! Elle l'entend ;

Par de justes remords elle se sent confondre :
Elle baisse les yeux, pleure, et n'ose répondre.

Comment juger moi-même entre cette rigueur,
Entre ce dur arrêt et ce sort déplorable?
O justice, ô pitié, vous déchirez mon cœur!

Mais quel est, précédé d'un bruit si formidable,
Ce héros ou ce dieu des Alpes descendu ?
Par la terre en silence il semble être attendu.

Telle est de Jupiter la majesté suprême,
Quand d'un pas, d'un clin-d'œil il fait frémir les airs,
Il ébranle le monde et trouble les enfers.

La fierté du vainqueur, sa puissance est la même;
Sa bonté la tempère, et le faible, à sa voix,
Ose espérer vengeance, ose invoquer des droits.

Au cœur de ce héros, sans rival, sans modèle,
Des peuples en secret le vœu s'est adressé.
Il cache la balance où leur sort est pesé.

26.

Gli vien fedele la Vittoria a lato,
E non par ch' ei la curi, e che d' oliva
Più che di lauro ir goda incoronato.

27.

Ma le apparse grand' ombre, in cui bolliva
Alto il disdegno delle viste offese,
E la patria piangean spenta, o mal viva :

28.

Come vider l'Eroe, corser comprese
Di maraviglia, e il nome e di che gente
Si fosse il prode si chiedean sospese.

29.

E di se gli fer' cerchio in riverente
Atto, e abbracciarlo non ardìa nessuna,
Chè minor si sentìa di quel possente.

30.

All' infelice, che giacea di niuna
Speme in conforto, et si parea pur degna
Di reverenza e di men ria fortuna,

31.

Colla pietà, che cor gentile insegna,
S' appressò quell' invitto, e la man stesa
Magnanimo le disse : « *Alzati, e regna !* »

32.

Ed ella alzossi, e subito prostesa
Suo signor l'adorò : volea dir, « Figlio ! »
Ma la voce morì dal pianto offesa.

On voit à ses côtés la Victoire fidèle;
Les autres l'ont servie, et lui dispose d'elle,
Et préfère, à ses yeux, l'olive à son laurier.

A ce trouble imprévu, qu'ont fait ces grandes ombres,
Ces manes irrités? Je vois leurs regards sombres
S'animer, s'éclaircir, fixés sur le guerrier.

Tout-à-l'heure ils pensaient que leur triste patrie
Avec eux dans la tombe était ensevelie.
Les seuls faits du héros peuvent justifier
L'espérance qui naît dans leur ame attendrie.

Ils l'entourent; et tous, frappés, à son aspect,
D'étonnement, de trouble, et surtout de respect,
Sans oser l'approcher, admirent en silence.

Lui, vers l'infortunée il se tourne, il s'avance.
Elle attachait sur lui ses yeux de pleurs baignés.

Il ne compare point sa faute et sa souffrance;
Les grands maux, des grands cœurs sont toujours épargnés.
Il lui dit seulement: « *Levez-vous, et régnez.* »

Elle se lève, et tombe à ses pieds qu'elle embrasse,
Prête à dire, « O mon père! » et peut-être, « O mon fils! »
Sa voix tremblante expire. — Il lui tend avec grâce

33.

Ed ei le terse affettuoso il ciglio,
Ne trattò le ferite, e a lei, com' era
D' armi nuda e d'ardire e di consiglio,

34.

Diè lo scudo, diè l' asta; e già guerriera,
Già coronata in trono la compose,
Con guardo che dicea : *Fa senno, e spera.*

35.

Allor torve guatarla, e dispettose
Mordersi il dito le costei nemiche,
De' suoi renduti onori invidiose;

36.

E rinfrescando le paure antiche
Far consulta, e furtive alla vendetta
Allacciarsi le maglie e le loriche.

37.

Quì portento vid' io che al cor diè stretta;
Vidi una nube su l' Egeo levarse,
Che tutta ricoprìa l'onda soggetta.

38.

E fiammeggiante nella nube apparse
Lunga una spada, la cui punta al seno
Dell' alma Italia mi parea drizzarse.

39.

Il rubro che n' uscìa spesso baleno
Feria le spalle d' Apennino : e tutto
Colorava di sangue il mar Tirreno.

Une puissante main. De ses yeux obscurcis
Les pleurs sont essuyés ; et dans ses sens flétris
Rentrent avec l'espoir le génie et l'audace.

Ses armes et ses lois, épée et bouclier,
Et diadème et sceptre, et la force et l'empire,
Elle a tout. — Elle a lu dans les yeux du guerrier :
Courage, *espoir*. Tout change et semble lui sourire.

Mais à ce prompt retour de ses premiers honneurs,
L'esprit encor frappé de leurs vieilles terreurs,
Ses rivales déjà, dans leur ame implacable,
Méditent la vengeance et les combats mortels ;
Leurs regards sont affreux, leurs pensers plus cruels.

O prodige nouveau ! présage épouvantable !
Du côté de la Grèce une nue effroyable
Pèse au loin sur les eaux et s'étend dans les airs.

Sorti de ses flancs noirs qu'entr'ouvre le tonnerre,
Un glaive étincelant a menacé la terre ;
Il partage le ciel et l'inonde d'éclairs.

Sur le vieil Apennin, Atlas de l'Italie,
Sur son dos, sur ses flancs, il frappe avec furie ;
Et teint de notre sang nos fleuves et nos mers.

40.

La trista luce riflettean sul flutto
Le Britanniche antenne, congiurate
A por la nuova regnatrice in lutto.

41.

Ed ella, che fatal la sua beltate
Sapea per prova, del suo stato in forse
Già ritornava alle temenze usate.

42.

Ma colla man su l'elsa la soccorse
D'un suo tal riso il gran guerrier, che piena
Al cor fidanza e securtà le porse.

43.

A quel riso tornò l' aria serena;
Mandò l'Alpe splendor, che l' altro estinse,
Vivo nell' occhio della mente appena,

44.

Ogni riva di luce si dipinse,
E di sue glorie a ragionar con Dori
Più ratta l' Eridan l'onda sospinse.

45.

E per tutto tripudj, e danze, e cori
Di donzelle, e fragranti di profumi
I sacri templi, ed ogni via di fiori:

46.

Fatta Italia parea stanza di Numi,
Sì che in vederla così bella, il pianto
Della letizia mi fe' velo ai lumi.

Là, le Breton cruel et plus perfide encore,
Réfléchit sur les eaux ce fatal météore.
Tout, ô nouvelle reine, attaque ton pouvoir!

Elle, qui sait combien sa beauté dangereuse
Causa de fois sa perte et sa ruine affreuse,
Tremble; mais le héros, qui voit son désespoir,
Lui montre son épée et sourit de ses craintes.

Il sourit, et dans l'air les foudres sont éteintes,
Les flots sont apaisés, et les cieux sont sereins:
Les Alpes ont brillé d'une lumière pure;

L'Éridan, sur ses bords, amour de la nature,
N'a jamais vu lever de plus rians destins.

Le feuillage, les fleurs, parfument les chemins;
Les cantiques, l'encens, s'élèvent dans les temples;
Les danses et les jeux, la joie et les festins,
Forment pour nous des jours qui n'ont point eu d'exemples.

Un spectacle enchanteur s'offre de toutes parts,
Heureux pour nos enfans, nouveau pour nos vieillards.
C'est à l'Olympe seul, ô charmante Italie,
Que peut se comparer ta splendeur rétablie.
Mais les pleurs de la joie ont obscurci mes yeux:

47.

Perdè la vista quelle larve intanto,
La vista, che nel gaudio si smarria;
Nè, più, fuor ch' una, le mi vidi accanto:

48.

Una sola ne vidi, che venìa
Di gran sembiante, ornata della fronda
Che Ninfa sul Peneo Febo fuggìa.

49.

Il negro lucco, ond' ella si circonda,
Moderna la palesa e Fiorentina,
Di quella trista età d'ire feconda,

50.

Cui diè nome la rabbia Ghibellina.
Lenta e grave procede, e tal nel viso
Che la Delfica annunzia aura divina.

51.

Al macro aspetto, che dall' arte inciso
Già più del volte adorando avea veduto,
E più del core al palpito improwiso.

52.

Ebbi tosto il Cantor riconosciuto,
Cui di carne vestito il trino regno
Della morte veder fu conceduto.

Les ombres qu'à mes cris la tombe avait rendues,
Vainement je les cherche; elles sont disparues;
Une seule est restée, et rend grâces aux cieux.

Telle autrefois de Delphe on peignait la prêtresse:
Son front est couronné de cette verte tresse
Qu'emprunte de Daphné le dieu qu'elle évita.

A l'habit qu'elle porte, au manteau qui la couvre,
Au deuil qui l'enveloppe, aisément on découvre,
Et son siècle, et les lieux que cette ombre habita.

Je reconnais Florence, et ce siècle exécrable
Que le nom Gibelin a rendu mémorable.

» Oui, dans son sein de fer cet âge te porta;
» Oui, j'adorai cent fois sur le marbre et le cuivre,
» Ces traits mâles et fiers que l'art a fait revivre!
» O mon maître, 1 » lui dis-je, et mon cœur palpita,
» C'est toi qui nous peignis les célestes royaumes,
» Les champs de l'espérance, et tous les noirs fantômes
» Qui peuplent les cachots de l'abîme infernal. »

1 Le Dante, auteur de la *Divine Comédie*, en trois poèmes, l'*Enfer*, le *Purgatoire*, le *Paradis*, le Dante a servi de modèle à Monti, qui l'égale souvent en énergie poétique, et le surpasse pour la pureté du goût et la sagesse des conceptions.

Les chants du Dante sont dans le même rhythme que ce poème de Monti.

53.

Pria severo guardò quel franco ingegno
La risorta reina ; indi proteso
Vers' ella il dito, di parlar fe' segno ;

54.

E cominciò. « Da tuoi delitti offeso,
» Cara Italia, io ti punsi, e tuo flagello
» Sentir ti feci di mie note il peso, «

55.

« *Serva*, ti dissi, *e di dolore ostello*,
» *Nave senza nocchiero in gran tempesta*,
» *Non donna di province, ma bordello.* »

56.

» E tale ti lasciai quando la vesta
» Mortal deposi dalla patria escluso,
» A' suoi maligna, ed a' non suoi molesta.

57.

» Or che d'incauta libertà mal uso
» Ti partorì buon senno, e miglior sorte
» Alfin ti volge delle Parche il fuso ;

58.

» Dagli eterni silenzj della morte,
» A veder mi conduco di pentita
» Madre ancor bella le virtù risorte.

59.

» S' io t' amai, s' io ti flecti un dì scaltrita
» Del verace tuo meglio, e ti gridai
» Che sol lo scettro ti potea dar vita,

Il ne me répond point ; mais cette ombre sévère
Vers cette femme auguste, et sa reine et sa mère,
Se tourne, étend la main : docile à ce signal,

Je garde le silence. Il lui parle : « Tes crimes,
» Chère et triste Italie, et tes folles maximes
» N'ont point eu de censeur plus rigide que moi.

» *Va*, te disais-je, *esclave aux fers habituée*,
» *Navire sans pilote et nation sans loi !*
» *Je n'appelle plus reine une prostituée.*

» Quand je vis terminer mon exil et mes ans,
» Funeste à l'étranger et cruelle à toi-même,
» Tu méritais encor tes fléaux renaissans.

» Tu le sens aujourd'hui ; ton erreur fut extrême,
» Et de ta *liberté* le nom fut un blasphème :
» Un meilleur sort suivra de plus sages conseils.

» La mort daigne un moment me céder à la vie,
» Pour annoncer du moins au ciel de l'Ausonie
» Un horizon plus pur et de plus doux soleils.

» Je l'aimais, je brûlais de la voir affranchie
» De ses confuses lois, mères de l'anarchie.
» Oui, dans le sceptre seul est ta félicité,
» Ta puissance et l'espoir de relever ta gloire.

60.

» Tu che ancor leggi le mie carte, il sai:
» Divisa, e sconcia da tuoi vizj, in danno
» La libertà, diss'io, tu volgerai;

61.

» E la volgesti, e ti crescesti affanno:
» Ch' ove concordia, e amor di patria è morto,
» Fu de' molti il regnar sempre tiranno.

62.

» Dopo varia burrasca alfin nel porto
» Riparasti la nave a salvamento,
» D' alte speranze carca e di conforto.

63.

» Ma rugge ancora la procella e il vento,
» E ritornar t'è forza in mar crudele,
» A far de' fianchi infermi esperimento.

64.

» Ben marinari hai tu che sarte e vele
» Sanno trattar: ma chi al timon dà mano?
» O chi l'ardisce in tanta onda infedele!

65.

» Dunque va cauta, e di nocchier soprano,
» Che di nembi non tema, ti provvedi;
» Finchè torbo e fremente è l'Oceano.

66.

» A lui l' impero, a lui l'arbitrio credi
» Delle dubbie tue sorti, e la donata
» Regal corona al donator concedi.

» Tu lis mes vers, mes chants vivent dans ta mémoire :
» Ils maudissent encor ta vaine liberté;

» Quand la vertu près d'elle a cessé de paraître,
» On a mille tyrans, si l'on a plus d'un maître.
» La force est d'être unis, le salut d'obéir.

» Peuples désabusés, après tant de tempêtes,
» Comme un astre naissant j'aurai vu sur vos têtes
» Se lever l'espérance auprès du repentir.

» Mais, ô peuples! veillez sous l'olive et la palme.
» L'orage en un instant peut succéder au calme;
» L'aquilon dort, l'écueil se cache sous les flots :
» Il faut encor, il faut craindre plus d'une épreuve.

» Tous sont braves, soldats, pilotes, matelots :
» Toutefois qui de vous a pu donner la preuve
» Qu'il saurait du vaisseau tenir le gouvernail,
» Des bras obéissans diriger le travail,
» Dompter le vent rebelle et l'onde mutinée?

» O reine! il faut nommer arbitre de ton sort
» Celui qui t'éveilla dans les bras de la mort,
» Et donner ta couronne à qui t'a couronnée.

67.

» Ei più ricca, ei più bella e più temprata
» La farà. Non ben atta a tanto pondo
» È la tua fronte, e mal n'andrìa gravata.

68.

» Nè menar vanto, che il domato mondo
» Un dì tenesti in signoria; che stolta
» È la superbia dei caduti al fondo. »

69.

Sì parlava l'acerbo. E qual talvolta
Muta loco una stella, e lungo dardo
Di luce riga la siderea volta;

70.

Tal ratta io vidi nel piegar del guardo
Dal bel crin della donna scintillando
La corona partir del Longobardo;

71.

E l'italico cielo illuminando,
Posarsi in fronte al suo signor, che fiero
La presse al capo, e la calcò col brando.

72.

Stretto alla tempia del fatal Guerriero,
Mettea quel cerchio riverenza e tema;
E sospeso del mondo era il pensiero.

73.

Dal travagliato Ispano, e dall' estrema
Elba prudente l'Agenorea figlia
Salutò il raggio del novel diadema.

» Il va la retremper, comme il sut l'affranchir :
» Sous cet auguste poids on te verrait fléchir ;
» Sa splendeur à ton front ne fut point destinée.

» Ne dis plus que ta Rome aux bouts de l'univers
» Envoyait autrefois ses ordres et ses fers ;
» Bannis de ces grandeurs la mémoire importune,
» Et conforme aujourd'hui tes vœux à ta fortune. »

Là se tut le poète amant de son pays.

Telle alors qu'à travers les célestes lambris,
Traçant dans l'ombre immense un sillon de lumière,
Une étoile parcourt sa rapide carrière ;
La couronne docile, à nos yeux éblouis,
Du feu de ses rayons illuminant l'espace,
Sur le front du héros et s'élance et se place.

Peut-elle y chanceler ? son glaive l'affermit.

Il rehausse l'éclat de ce vieux diadème ;
Ce diadème ajoute à sa majesté même :
La terre, d'espérance et de crainte frémit.

O fille d'Agénor, ta sage Germanie
Et le fier habitant de l'antique Ibérie,
Ont déjà salué ce bandeau radieux.

74.

Su la Norica rupe ancor vermiglia
Del suo sangue, affacciosi l'Alamanno,
Vide il suo meglio, ed abbassò le ciglia.

75.

Ma di navi potente, e più d'inganno,
Bestemmiò, corseggiando il porporino
Ligure flutto, il predator Britanno;

76.

Ed affrettava dall' aperto Eusino
L' irto Russo, che anela il fredo polo
Col bel cielo cangiar di Costantino.

77.

Quì di mia vision fu tronco il volo;
Quì dagli occhi sparì l'alto cantore
Del gaudio eterno, e dell' eterno duolo:

78.

E un sorriso che parvemi d' amore
Mi raggiò nel partir l' ombra gentile,
Sì che dentro brillar m'intesi il core.

79.

Pien di questo il pensier, vate non vile,
Scrissi allor la veduta maraviglia;
E fido al fianco mi reggea lo stile

80.

Il patrio amor, che solo mi consiglia.

M. V. Monti.

Celui dont les tribus vaillantes et rustiques
Ont de leur noble sang teint les roches Noriques,
Reconnaît son vainqueur et l'envoyé des cieux.

Mais le mépris du ciel, le blasphème, la rage,
Bientôt le désespoir, sont le hideux partage
Des brigands qu'à regret Téthys voit sur son sein.

Cruels fils d'Albion, sur les bords de l'Euxin,
En vain vous appelez ce peuple encor sauvage,
Qui, pour le doux climat où régna Constantin,
Brûle de déserter son inculte rivage.

Je m'éveille; je vois, à travers un nuage,
Que l'Homère toscan s'éloigne et disparaît.

Mais son dernier sourire est gravé dans mon ame;
Mais ce divin espoir dont j'ai reçu la flamme,
D'une frêle vapeur ne peut être l'effet.

Voix des cieux, des enfers, imposantes merveilles,
Vous n'avez point trompé mes yeux ni mes oreilles;

Et toi, Patrie, et toi, sous tes regards touchans,
J'ai transcrit cet oracle et j'ai noté ces chants.

M. Carrion Nisas.

FRAGMENT

DU IVme CHANT DU POÈME DE V. MONTI,

Intitulé : LE BARDE DE LA FORÊT NOIRE.

Un jeune guerrier blessé à Albeck, recueilli par le barde Ullin et par Malvina sa fille, après les premiers soins qu'ont exigés ses blessures, s'entretient avec ses hôtes des exploits de BONAPARTE. Le Barde a prononcé le nom d'*Arcole :* le jeune guerrier l'interrompt.

. . . . . Arcole, Arcole!
Nom glorieux, cher aux guerriers français,
Qui les transporte, hélas! et me désole!
O nuit d'erreur! nuit d'éternels regrets!
Tu vis ma faute : oui, je la fis entendre
A ton silence, et j'en charmai l'horreur
Par mon serment, d'expier cette erreur
De tout le sang que je pourrais répandre.
Eh! ce serment n'est pas encore rempli!
Je vis encor : les voiles de l'oubli
N'ont point couvert et ma faute et ma cendre!

A ce discours, le Barde craint d'apprendre
Comment a pu faillir ce jeune preux.
O Malvina! ton cœur bat. — Sans attendre
Qu'elle expliquât son désir curieux :
O Barde! et vous, écoutez-moi tous deux,
Dit le guerrier; et vous allez comprendre
Par quels liens, quels nœuds sacrés pour moi,
Sont enchaînés tous mes vœux, tout mon être,
Mon sang, mes jours, mon ame, sous la loi
D'un général, d'un monarque, d'un maître,
D'un père enfin, encor plus que d'un roi.

Dans des récits dignes de lui peut-être,
D'autres diront sa gloire, sa grandeur;
Vous connaîtrez par moi quel est son cœur.

Après Arcole et la dure journée
De ce combat vingt fois recommencé,
Gardien nocturne, au front du camp placé,
Autour de moi, du calme environnée,
L'ombre descend : ah! je rougis encor
A ce penser! je combattais l'effort
Du doux sommeil, du sommeil invincible,
Qui, dans l'effroi d'un orage terrible,
Règne en tyran sur les yeux du nocher.
Je le sentis de mes yeux s'approcher :
Pour l'écarter toute force fut vaine;
Dans tout mon corps il court de veine en veine,
Sous ses pavots m'oppresse, et dans l'oubli
De mon devoir me laisse enseveli.

Mais vigilant, actif, infatigable,
Le général, seul et sans appareil,
D'un pied léger, d'un front inaltérable,
Parcourt le camp où règne le sommeil.
J'étais au poste, et cet aveu m'accable,
Qui dut toujours être le mieux gardé ;
Vers l'ennemi c'est le plus hasardé.
Voici venir enfin l'heure fixée.
Mes compagnons, prompts à me remplacer,
Vers moi déjà commencent d'avancer.
D'un bruit égal leur marche cadencée
Frappe mes sens, réveille ma pensée.
J'entr'ouvre un œil débile; de la main
Autour de moi je cherche, et cherche en vain,
L'arme échappée à mon sommeil coupable.
Désespéré, dans l'ombre j'aperçoi,
Pour moi debout, armé, veillant pour moi,
Qui? .... juste ciel! .... O terre secourable,
Pour me cacher que n'ouvrais-tu ton sein!
C'était lui! — lui! D'un sourire divin,
Tel qu'on le voit sur les lèvres d'un père,
D'un père tendre, ou bien du meilleur frère,
Le chef auguste accompagne ces mots :
« Il est permis de prendre du repos
» Aux preux vainqueurs et lassés de carnage ;
» Il m'est aussi permis apparemment
» Pour mes enfans de veiller un moment.
» Une autre fois cependant je t'engage
» A mieux choisir le lieu, l'heure. » — O langage

Qui dans mon cœur nuit et jour retentit,
Qui le déchire! — Aussitôt il s'échappe, 1
Il disparaît. — Je demeure interdit,
Sans pouls, sans voix, comme un mortel que frappe
La foudre même. En reprenant mes sens,
J'ai mesuré ma faute, et je comprens
De ce pardon la clémence inouie.
Sous moi je sens mes deux genoux fléchir;
J'élève au ciel les mains, et je m'écrie:
» Toi qui vois tout, toi que rien ne peut fuir,
» D'un voile obscur soit qu'on pense couvrir
» Une faiblesse, ou que la modestie
» De la vertu craigne de se trahir,
» Dieu tout-puissant, Dieu juste! je t'en prie,
» Pour lui de qui je tiens l'honneur, la vie,
» Accorde-moi la grâce de mourir! »

Tel est le cœur du héros que j'adore,
Ame, génie au-dessus de l'humain!
O mon ami, répond le vieux Ullin,
Qui peut t'entendre et s'étonner encore
Du dévouement, du zèle qui dévore
Tout ce qui sert un pareil souverain?

M. Carrion Nisas.

1 Ce trait d'une bonté si touchante, qu'on ne peut entendre ni raconter sans une vive émotion, sera recueilli par l'histoire comme par la poésie: il donnera plus d'intérêt et de charme au récit de ces campagnes victorieuses, où les actions héroïques et les conceptions du génie fatiguent souvent l'admiration.

CHANT

DE DÉPART DE LA GRANDE ARMÉE

POUR LA CONQUÊTE DE L'ALLEMAGNE.

Que le jeune guerrier, des bras de sa maîtresse
S'arrache avec ivresse,
Pour conquérir la palme aux champs de la valeur !
Qu'il s'embrase des feux qu'un noble amour enfante !
La patrie est l'amante
Qui doit seule, aujourd'hui, commander à son cœur.

Qu'il est beau, quand paré de vigueur et de grâce,
Déchaînant son audace,
Il brise avec fureur des flots de combattans,
Et, superbe, enrichit le char de la Victoire
Des drapeaux que la Gloire
Pour première faveur prodigue à son printemps !

Si dans ses jeux cruels la Fortune inconstante,
Trahissant son attente,

Livre aux traits de la mort son corps ensanglanté ;
Il repousse en tombant, d'une main triomphale,
La pierre sépulcrale,
Pour s'élancer, vivant, vers l'immortalité.

Quel est le vil Français qui, maudissant ses armes?
A la patrie en larmes
Ravirait de son bras le généreux secours?
Tu désertes la mort :.... l'inexorable outrage,
Ton unique héritage,
Sous des coups plus certains t'immole tous les jours.

Mais que dis-je? emportés par un élan sublime,
D'un concert unanime,
Vous abjurez l'affront d'un indigne repos;
Et pour Napoléon, nouveau Dieu des batailles,
France, de tes entrailles
Tu vois jaillir encore un peuple de héros.

Marchons donc à l'envi sous l'immortelle égide
De ce chef intrépide,
Aux champs de la valeur soldat et souverain :
Aux clairons belliqueux va succéder la lyre,
Et dans un beau délire,
La gloire nous attend les palmes à la main.

M. Dupuy des Islets.

DE GALLICI EXERCITUS ITINERE.

CARMEN.

Desine Alcæi numeros gravesque
Sillabà versum remorante pompas;
Sapphico promptum tibi, Musa, carmen
Tramite currat.

Ocior vento sed enim feroces
Austriæ turmas superare tendit
Quem canis Cæsar, neque fas euntem æ-
quare sequendo.

Stabat, extructis super alta castris
Littora, infido prope jam Britanno
Imminens Gallus; daret aura pontum
Si quà patentem.

Jam pavor magnas agitabat urbes,
Prævius cladi pavor; Anglicisque
Ultimam rebus properare lucem
Fama canebat.

Ecce (quò mentes scelerate habendi
Cogis humanas amor!) heu! recentis
Immemor pacti, sociis Britannum
Viribus auget,

Illa bis nostro populata Marte,
Bis quoque in Galli veniam recepta;
Illa quæ nostris opulenta crevit
Austria donis.

Ergo ab extremo glomerantur Istro
Agmina, infestæ coeunt phalanges,
Quasque Boiorum vomit ora, quasque,
Hungare, mittis.

Noricæ bellum meditantur Alpes,
Illyris bellum regio; caminis
Stiria accensis positaque ferrum in-
cude fatigat.

Quin et Arctoi gelido sub axe
Cardinis, vitam pretio pacisci
Qui velit, lucroque decus rependat,
Quæritur hostis.

Audiit, sumptoque cucurrit ense
Baltici cultor pelagi Suevus;
Linquit æterna glacie rigentes
Sarmata campos.

Sed quid arctois penitus repostas
Sedibus gentes juvat excitare?
Quidve mansuetum Scythicas in orbem
Mittere vires?

Gallicus tantos cohibebit ausus
Cæsar, Europæque cavens saluti
Hoc procul cœlo fera barbarorum
Arma repellet.

Aspice ut versis, mora nulla, signis
Raptet audaces aliò catervas:
Rhene, te, et pacis malefide custos
Te petit, Ister.

Obviam Gallo properate, fortes
Austriæ tutela, duces; Britanno
Quam fidem sceptro prius obligastis,
Solvere tempus.

Undenam armatis timor iste? primo
Hæret aspectu labefacta virtus.
State! Quid nullo madidus cruore
Ponitur ensis?

Gliscit, his dictis, pudor; ire certum est
Et vetus bello retinere nomen.
Pugna fit: vincis, bona causa; cœlo
Judice vincis.

Gallus obstantes rapido catervas
Impetu perrumpit, cunt cruoris
Hinc et hinc rivi, ferus atra densat
Funera Mavors.

Quanta proh cædes! Sed atrox quiescit
Ira: demisso veniam precantur
Supplices vultu, positoque poscunt
Vincula ferro.

Gallici ne te pudeat, Sicamber,
Vincla ductoris subiisse; tanto
Grande solamen superata virtus
Carpit ab hoste.

Impares Gallis, age, pande muros,
Ulma, nì sævis abolenda flammis
Templa, et irato jugulanda Marti
Agmina debes.

Urbs patet, captos reserata fundunt
Mœnia, abjectis gradiuntur armis
Quot frequentando satis esse possint
Millia regno.

Ite, victorum colere arva jussi
Milites; dum nos removent aratro
Bella, captivus segetes creabit
Sudor opimas.

Ilicet fractum integer hostis hostem
Excipit, lentas agili cohortes
Transvehit curru Scytha, jamque ripis
Adstitit OEni.

Quid petis, cœli borealis hospes?
An peregrina feritate mitem
Vertere Europam, placidosque gestis
Perdere mores?

Disce quid præstet male temperatis
Viribus virtus, stolido quid hosti
Gallus, invicti genium secutus
Napoleonis.

Dum loquor, pulsus statione cedit
Sarmata, et sparsis fugiens maniplis
Liberos victori aditus, iterque
Tradit apertum.

It celer, famâ præeunte, Gallus;
Oppida et montes fluviosque eundo
Subditos lustrat, requiemque lasso
Pernegat hosti.

Hic tamen pugnas iterare certat;
Una sed clades iteratur, una
Spes super magnæ prohibere Gallos
Urbe Viennæ.

Proh pudor! spreto petiit decore
Barbaram Germanus opem, superba
Cæsarum sedes Scythico tuetur
Milite muros!

Fallor: exceptus bipatente portâ,
Regiam Cæsar subit alter urbem;
Gallicus Cæsar, populo daturus
Jura volenti.

Hæc tibi Sapphûs cecinisse plectro,
Dum viam carpit pede promptus heros,
Sit satis; versu graviore dices,
Musa, triumphum.

M. Cauchy.

POUR LE BUSTE DE BONAPARTE.

Ecce virum stabiles cui gens augusta penates,
Cui restauratas Gallia debet opes.
Gallorum hic veterem virtuti instaurat honorem,
Seu res consilio, seu sit agenda manu:
Non animo Augustus melior, non Julius armis,
Seu mulcet gentes ille, vel iste domat.

PSALMUS SECUNDUS.

Quare fremuerunt gentes, et populi meditati sunt inania? Astiterunt reges terræ, et principes convenerunt in unum, adversùs Dominum et adversùs Christum ejus.

Dirumpamus vincula eorum, et projiciamus à nobis jugum ipsorum.

Qui habitat in cœlis irridebit eos : et Dominus subsannabit eos.

Tunc loquetur ad eos in irâ suâ, et in furore suo conturbabit eos.

Ego autem constitutus sum rex ab eo super Sion montem sanctum ejus, prædicans præceptum ejus.

Dominus dixit ad me: filius meus es tu, ego hodie genui te.

PSAUME DEUXIÈME.

Quels sont ces apprêts formidables?
Pourquoi d'un vain orgueil enflés,
Ces flots de peuples innombrables
Sont-ils en tumulte assemblés?
Les rois, les princes de la terre
Se sont levés; des cris de guerre
Ont frappé la voûte des cieux.
O crime! ô sacrilège audace!
C'est l'oint du Seigneur que menace
Cet armement séditieux.

Ils ont dit, dans la folle ivresse
Qui gonfle leurs cœurs envieux:
« Brisons les fers dont il nous presse,
» Secouons son joug odieux! »
Assis, au sommet des nuages,
Sur le tonnerre et les orages,
Il se rit de leurs vains complots;
Mais sa colère foudroyante,
Dans leurs rangs semant l'épouvante,
Eclate, et leur parle en ces mots:

« Apprenez que c'est Dieu lui-même,
» Princes jaloux, qui m'a fait roi;
» Dieu, sur le mont sacré qu'il aime,
» Veut que j'affermisse sa foi.
» Sion, dans son auguste enceinte,
» Par moi verra de sa loi sainte
» Ressusciter l'antique honneur.
» Mon fils, reçois ton héritage,
» Dit-il, le monde est ton partage;
» Je t'ai créé pour son bonheur.

Postula à me, et dabo tibi gentes hæreditatem tuam; et possessionem tuam terminos terræ.

Reges eos in virgâ ferreâ, et tanquam vas figuli confringes eos.

Et nunc, reges, intelligite: erudimini, qui judicatis terram.

Servite Domino in timore, et exultate ei cum tremore.

Apprehendite disciplinam, nequando irascatur Dominus et pereatis de viâ justâ.

Cum exarserit in brevi ira ejus, beati qui confidunt in eo.

» L'univers accablé t'implore ;
» Les peuples t'adressent leurs vœux ;
» Parle : du couchant à l'aurore
» Demande-moi ce que tu veux.
» Heureux en toi qui se confie !
» Il s'élève et se glorifie
» Parmi les plus fiers souverains.
» Malheur à l'orgueil indocile !
» Comme un vase de frêle argile,
» Tu le briseras dans tes mains. »

Maintenant, arbitres du monde,
Instruisez-vous par ses arrêts ;
Rois, de sa sagesse profonde
Pesez les éternels décrets.
Soumettez-vous, Dieu vous l'ordonne ;
Aimez le maître qu'il vous donne ;
Courbez la tête à son aspect.
Peuples, adorez sa puissance,
Et que la joie en sa présence,
Éclate avec un saint respect !

Retenez sa leçon sévère,
Gardez-la dans vos cœurs soumis,
De peur que sa juste colère
Ne vous joigne à ses ennemis.
Son œil dévore le perfide,
Sa vengeance est un feu rapide
Qui court, embrase et détruit tout.
Rien ne s'oppose à son ravage,
Et sur son terrible passage
Ses amis seuls restent debout.

M. Crouzet.

IN RUTERI EFFIGIEM,

Bonapartæo jussu, à Rolando, marmore sculptam.

EX BELGICO P. V. VIATORIS BATAVI.

Et vivis, Rutere, et spiras totus! ad arma
Prorue! Brito minas fœdàque probra vomit.
Quid cessas? heroum oculis micat igneus ardor,
Et frontem laurus sanguine parta tegit.
Sunt ubi veliferæ puppes? ubi classica et Anglus,
Deserto præceps æquore tuta petens?
Sunt incensus ubi Thamesis, flammæque Chatami,
Londinum et metuens ultima fata sibi?
Delusi heu! rara sculptoris fallimur arte.
Improba quid nostros ars renovas gemitus?
In memorem revocas bona quid deperdita mentem?
Flebile an ut fiat dedecus ipse lapis?
Non ita sit! nec vos tam degenerasse, Batavi,
Sperans Napoleon grandia quæque putat.
Ruterum hîc statuens sed ait: Virtutis avitæ
Facta nepos stimulis in generosa volet.

M. P. H. Marron.

LE GRAND SOBIESKI

A VIENNE.

ODE SUR LA GUERRE PRÉSENTE.

Quelle est cette cité si vaste et si puissante
Qui jette un cri d'alarme, et du haut de ses tours,
Dans l'Allemagne, au loin, par sa voix gémissante,
Implore du secours? —

C'est des Césars Germains la cité trop altière. —
Quoi! ce cri de terreur c'est de Vienne qu'il part!
Vienne, de l'Allemagne et de l'Europe entière
Se crut le boulevart. —

Ah! ce temps-là n'est plus. Ses nombreuses cohortes,
Contre un vainqueur rapide ont marché sans succès.
Rien ne peut sauver Vienne; elle a devant ses portes
Deux cent mille Français. —

La France avec l'Autriche est-elle donc en guerre? —
A l'Autriche, la France a deux fois pardonné;
Sur la fois de la paix, vers la seule Angleterre,
Son glaive était tourné. —

Lorsque sur Albion ses guerriers allaient fondre,
Des bords de l'Océan qui put les arracher? —
L'Autriche l'a voulu. C'est dans Vienne qu'est Londre;
Les Francs vont l'y chercher.

A leur juste courroux l'Autriche s'est soumise,
Lorsqu'aux tyrans des mers elle a vendu sa foi.
Le Danube imprudent a dit à la Tamise.
Je périrai pour toi.

Il n'a pas cru périr; il s'est flatté de vaincre. —
Pour la troisième fois cet espoir l'enivroit :
Pour la troisième fois il faut bien le convaincre
Qu'à sa perte il courait.

Celui qu'on crut trahir vient plus prompt que la foudre.
Des rives de Boulogne on ne l'attendait pas.
Il vient, à son approche on ne sait que résoudre;
La terreur suit ses pas.

Il vient: d'un vol sublime il a franchi l'espace;
Il a l'air de fixer les destins inconstans,
Pense avec profondeur, agit avec audace,
Et ne perd point de temps.

O malheureuse Autriche! ô puissance insensée!
Tu mérites ton sort, tu l'as dû pressentir.
De l'abîme effroyable où l'Anglais t'a placée,
Qui te fera sortir?

On dit qu'en ce tumulte, au sein de la nuit sombre,
Un fantôme (ô prodige!) a frappé les regards.
Du grand Sobieski Vienne a reconnu l'ombre
Planant sur ses remparts.

Le vainqueur de Choczim et le sauveur de Vienne,
L'honneur de la Pologne et l'effroi des Sultans,
Sobieski jetait sur l'Europe chrétienne
Des regards mécontens.

Du haut du Calemberg 1, où jadis son courage,
De l'affreux Mustapha confondit la fureur,
Aux murs de Vienne il voit le parjure et la rage,
La fourbe et la terreur.

Sur ce trône affermi par sa haute vaillance,
La faiblesse est assise avec l'aveugle orgueil;
La Trahison s'y cache et croit, dans le silence,
Eviter son coup-d'œil.

Du grand Sobieski l'ombre en est indignée;
Aux Princes de l'Autriche elle adresse ces mots:
« Eh quoi! malgré la paix que vous aviez signée,
» Vous bravez un héros!

» Eh quoi! loin de fermer l'Allemagne aux barbares,
» De l'Europe c'est vous qui leur ouvrez le sein!
» C'est vous qui dans son centre appelez des Tartares
» Le détestable essaim.

1 Montagne près de Vienne, du haut de laquelle Sobieski considéra le camp des Turcs, et préjugea leur défaite, en 1688. Voyez l'*Histoire de Sobieski*, par Coyer.

» Ainsi, protecteurs nés de notre Germanie,
» Vous avez préféré d'être ses oppresseurs!
» Eh! quels rois assez vils, de votre tyrannie
» Seraient les défenseurs?

» Je fus celui de Vienne, et fis gloire de l'être,
» Quand Léopold vers moi poussait un cri perçant,
» Et que tous les Germains tremblaient d'avoir pour maître
» Le terrible Croissant.

» L'Autriche en a montré peu de reconnaissance;
» De mes exploits pour vous quel est le triste fruit?
» Mon peuple généreux soutint votre puissance,
» Et vous l'avez détruit.

» Voilà donc les ingrats pour qui vous vous armâtes,
» Héros de la Vistule, illustres Polonais!
» L'Autriche, dans les fers a plongé mes Sarmates,
» Pour prix de leurs bienfaits.

» Et c'est l'Autriche, ô ciel! qui parle de justice!....
» Ah! ce mot est sacré; ne le profanez pas.
» Que Dieu, seul vraiment juste, aux Français soit propice
» Contre vos attentats.

» Poursuis, Napoléon, ta carrière admirée!
» Punir la trahison, c'est venger l'univers.
» Des héros, sur toi seul, du sein de l'Empirée
» Tous les yeux sont ouverts.

» Tous ces fameux guerriers qu'adore l'Allemagne,
» Verront par tes exploits leurs exploits effacés;
» Gustave et Fréderic, en un mois de campagne,
» Sont déjà surpassés.

» Sobieski, surtout, applaudit à ta gloire.
» Tu rends au Bavarois ses états envahis;
» Ma Pologne t'attend; console ma mémoire,
» Et venge mon pays!

» Cependant, de l'Autriche un moment égarée,
» Si le jeune Empereur se jetait dans tes bras,
» Si, touché de l'horreur de sa foi parjurée,
» Il n'y persistait pas;

» Enfin, s'il te disait : *Ma faute est trop punie;*
» *Les Anglais m'ont séduit. Puis-je en être excusé?*
» *O grand* Napoléon ! *ton sublime génie*
» *M'a trop désabusé;*

» *Nouveau Sobieski, tu sauves mon empire.*
» *Parle, je me confie à mon noble vainqueur!....*
» O grand Napoléon, je n'ai rien à te dire;
» Mais je connais ton cœur. » 1

M. François de Neufchateau.

1 Cette ode a été improvisée.

ODE

A LA GRANDE ARMÉE.

« Suspends ici ton vol ; d'où viens-tu, Renommée ?
» Q'annoncent tes cent voix à l'Europe alarmée ? »
» — Guerre. — Et quels ennemis veulent être vaincus ? »
« — Allemands, Suédois, Russes, lèvent la lance ;
» Ils menacent la France. »
« — Reprends ton vol, Déesse, et dis qu'ils ne sont plus. »

Le héros parle : il s'arme, et ses bandes guerrières,
Des bords de l'Océan ramenant leurs bannières,
Transplantent leurs combats sur le Rhin consterné.
Impatient d'atteindre au parjure rivage,
Leur avide courage
Demande le signal : le signal est donné.

On part : les bataillons dans les champs se déploient.
Nos clameurs que les vents aux ennemis renvoient,
Présagent leur défaite, annoncent nos succès.
Le Rhin, vaincu dix fois, dans ses grottes profondes,
Tremble encor pour ses ondes ;
Il tremble, et l'autre bord a reçu les Français.

Imprudens ennemis, quelle est votre espérance?
Osez-vous résister aux destins de la France?
Osez-vous rappeler la guerre sur vos bords?
Eh! ne voyez-vous pas que sur vous l'Angleterre
Détourne le tonnerre
Qui menaçait déjà de dévorer ses ports?

Tandis que des combats tranquille spectatrice,
Albion s'applaudit de l'heureux artifice
Qui va du monde encor ensanglanter la paix;
Je la vois par son or calculer ses victimes.
Servirez-vous ses crimes,
O Rois! lui vendrez-vous le sang de vos sujets?

Abjurez ses traités, son amitié traîtresse.
Cet adroit ennemi ne hait ou ne caresse
Que selon qu'il importe à son ambition:
Ainsi que des Romains l'austère république
Craignait la foi punique,
Peuples, défiez-vous de la foi d'Albion.

C'est le mancenillier, cet arbre au noir feuillage,
Qui recèle la mort sous son perfide ombrage.
Le voyageur s'y fie, il y porte ses pas:
Malheureux, que fais-tu? fuis cet arbre infidèle!
Sous son ombre mortelle,
L'imprudent qui s'endort ne se réveille pas.

C'est ainsi qu'Albion, en trahisons féconde,
Applique son génie aux désastres du monde;
Ainsi, des nations foulant aux pieds les lois,
Deux fois elle attaqua le bonheur de la France.
Son unique espérance,
Son héros vit l'enfer le menacer deux fois.

Mais la foudre craintive, au fort de la tempête,
Respecta les lauriers qui défendaient sa tête.
Sous un si noble abri le héros fut sauvé;
Ou plutôt, le grand Dieu, qui dans les cieux réside,
Couvrit de son égide
Ce front qu'au diadème il avait réservé.

C'est peu d'avoir forgé des maux à ma patrie;
Elle a contre vous-même exercé sa furie.
Jeune Alexandre, arrête, où courent ces soldats?
Peut-être le poignard qu'une main insulaire
Aiguisa pour ton père,
Sur ta tête levé médite ton trépas.

Et qu'a dit Albion? « Je suis reine de l'onde;
» Mais ce n'est point assez, je veux l'être du monde.
» Si les rois révoltés méconnaissent mes droits,
» Lançons-leur ma colère, et fondant ma fortune
» Sur leur chute commune,
» Je leverai mon front dominateur des rois. »

Unissons-nous plutôt, et chassons de la terre
L'artisan ténébreux d'une éternelle guerre ;
Arrachons ce vautour au cœur du continent :
Détruisons Albion ; loin d'être ses victimes,
Qu'elle perde ses crimes,
Et que la paix du monde en soit le châtiment!

Ils ne m'écoutent pas, les insensés! aux armes!
Disent-ils. Que ce mot va vous coûter de larmes!
Que de sang répandu, de familles en deuil!
Pleurez, pleurez, Germains, vos campagnes fertiles,
Et vos superbes villes,
Qui ne seront bientôt qu'un immense cercueil.

J'entends déjà, j'entends l'organe de la gloire,
L'airain qui dans nos murs proclame la victoire.
Déjà toutes les voix racontent des succès.
Trente étendards conquis, une phalange entière
Vaincue et prisonnière ;
C'est ainsi qu'aux combats préludent les Français.

Mais que dis-je ? pareils aux feuilles dispersées
Qu'un vent impétueux a devant lui chassées,
Je vois devant nos pas les Germains fugitifs ;
Ils n'osent affronter de leurs aigles tremblantes
Nos aigles triomphantes,
Et tombent à nos pieds expirans ou captifs.

Memmingen dans ses murs a reçu nos cohortes;
Ulm à Napoléon ouvre déjà ses portes;
Tout cède, et Ferdinand, désertant les combats,
Fidèle messager, court dans Vienne alarmée
Annoncer notre armée,
Et laisse entre nos mains drapeaux, chefs et soldats.

Que nous veulent ce Czar, et ces hordes sauvages
Que du Nord conjuré vomissent les rivages?
L'Europe, disent-ils, les verra triomphans:
Ils ont donc oublié qu'aux plaines d'Italie
Leur gloire ensevelie
De cent mille des leurs a vu les ossemens.

Où sont-ils ces Titans, ces enfans de la Terre,
Qui prétendaient aux dieux disputer le tonnerre?
Ivres d'un fol espoir, ils défiaient les cieux.
Jupiter s'est armé; sur eux tombe la foudre;
Ils sont réduits en poudre,
Et leur orgueil détruit sert de risée aux Dieux.

Ainsi vont succomber sous nos mains foudroyantes
De nos fiers ennemis les ligues impuissantes.
Gloire à Napoléon, à ses lauriers nouveaux!
Gloire au siècle fameux qui sous son nom commence!
Gloire, gloire à la France,
Qui sur son vieux pavois éleva ce héros.

Braves des temps passés, grands hommes dont l'histoire
Apporta jusqu'à nous l'éclatante mémoire,
Intrépide Annibal, modeste Scipion,
Heureux César, et vous demi-dieux de la Seine,
Condé, Villars, Turenne,
Vous disparaissez tous devant NAPOLÉON;

Comme on voit au matin les brillantes étoiles
Dont la nuit s'honorait de parsemer ses voiles,
Fuir devant le soleil, qui, d'un pas de géant,
S'avance: il remplit l'air de sa splendeur féconde,
Il s'empare du monde,
Et dans l'immensité, seul marche en conquérant.

M. PIERRE LEBRUN.

QUATRAIN.

EMPEREUR, Majesté, grands et superbes mots!
Que jamais loin de vous le respect ne s'écarte:
Mais ne voilez point BONAPARTE;
Ne me cachez point le héros.

M. LEBRUN.

NAPOLEONE AL DANUBIO.

CANZONE.

I.

Lasciò le rive nuvolose e immonde
Il disleal Tamigi, e aprissi un varco
D' oro e di sdegni carco,
Dell' Istro altiero a insanguinar le sponde.
Fuggite i prati e i fiori,
Infelici pastori!
Rupi, grotte inaccesse e ombrose piante
Celino il gregge errante!
Rugge il Leopardo irato, ebbro di guerra,
E al barbaro ruggir freme la terra.

CARMEN.

I.

Infames nebulis fœdaque uligine ripas
Deseruit, notaque procul discessit ab orâ,
Contemptor superùm Tamesis: nova littora quœrit
Impius humano quæ sanguine tingat; ad Istrum
Ecce sibi, satur opprobriis, per dona dolosque
Stravit iter. Fugite, agricolæ; decedite campis,
Pastores; trepidumque gregem nemora invia celent:
Cædis amore furens Pardus fremit; arva frementis
Ingeminant vocem, et late pavet anxia tellus.

NAPOLÉON AU DANUBE.

ODE.

I.

Redoutant pour sa rive impure,
Des combats le noble danger,
La Tamise dans son parjure
Entraîne l'aveugle étranger.
Déjà loin de l'humide plage
Que menaçoit notre courage,
Elle a, par de honteux efforts,
Rejeté la guerre homicide
Vers l'Ister, dont son or perfide
Deux fois ensanglanta les bords.

Quittez vos paisibles campagnes,
Fuyez vos fertiles coteaux,
Au fond des bois, vers les montagnes,
Pasteurs, détournez vos troupeaux :
Le Léopard, d'un cri de rage,
Donnant le signal du carnage,
Trouble la paix de l'univers ;
Cérès à sa voix rugissante
Répond par un cri d'épouvante,
Et soudain les champs sont déserts.

II.

Mæstosa Città, splendor del mondo,
Entro al tuo seu piantar vid' io l' antico
Arbor di Palla amico,
Che il pianto del piacer rese fecondo.
Lauro d' onor mercede
Già ne ombreggiava il piede ;
Le Muse, ed il saper figlio de' Numî,
Dei bellici costumi
Addolcian la fierezza ; in ogni parte
L' util sorgeva a gareggiar coll' arte.

II.

O quæ sublimi cœlum feris ardua fronte,
Immensi orbis honos, regina Lutetia! muris
Ipse tuis vidi succrescere lætus amicum
Palladis antiquæ germen, quod publica blandis
Gaudia foverunt lacrymis : jam laurus opacâ,
Laurus amor Phœbi, radices fronde tegebat.
Musarum illecebris mitescere bellica morum
Cœperat asperitas, dulcique hinc inde duello
Utilibus gratæ certabant artibus artes :

II.

O toi, dont les eaux de la Seine
Baignent les bords délicieux,
Toi qui, du monde auguste reine,
Élèves ton front dans les cieux,
Lutèce, déjà sur ta rive
Tu voyais refleurir l'olive,
Douce conquête des guerriers;
Sa tige, en ton sein déposée,
De larmes de joie arrosée,
Croissait à l'abri des lauriers.

Long-temps exilés de nos villes,
Les beaux arts, pères des plaisirs,
Disputaient aux travaux utiles
L'honneur d'occuper nos loisirs.
Au sein d'un repos plein de charmes,
Le soldat, en quittant ses armes,
Des camps dépouillait la fierté;
Tandis qu'au temple de la Gloire
La voix des filles de Mémoire
Chantait son immortalité.

III.

Ma scosse un dì sul procelloso Impero
L' usurpato tridente il Pitto audace.
Velossi amica pace;
Senza stupir sdegnossi il mondo intiero.
Napoleone il giusto,
Il sopracciglio augusto
Volse contro Albione, e al suo comando
Tosto impugnaro il brando
Con tanti eroi che contar posso appena,
Bernadotte, Murat, Berthier, Massena.

III.

Cum subitò immiti percussit vasta tridente
Æquora quæsiti per fasque nefasque tridentis
Jure Britannus ovans. Timidos Pax aurea vultus,
Ne scelus aspiceret, fertur velasse; per orbem
Non stupor, at subitæ commotis gentibus iræ.
Ipse, dolens tantùm sceleri licuisse, retorta
Fronte supercilium perjuros vertit in hostes
Napoleon: jam mille boni simul arma capessunt
Jussa duces, ducibusque bonis animosa juventus,

III.

L'Anglais seul, qu'irritent nos fêtes,
Frémit de son espoir trompé,
Et sur l'empire des tempêtes
Agite un trident usurpé.
La Paix, à ce cruel outrage
Voilant son aimable visage,
Du Ciel accuse la rigueur;
Mais, moins étonné du parjure
Qu'indigné d'une lâche injure,
L'univers invoque un vengeur.

C'est Napoléon qu'il appelle;
C'est à ce prince aimé des Cieux
De vider l'antique querelle
Que nous léguèrent nos ayeux.
Seul appui d'une cause injuste,
Albion sur ce front auguste
Lit avec effroi son malheur:
Déjà nos phalanges guerrières
Brûlent de franchir les barrières
Que l'onde oppose à leur valeur.

IV.

Ditelo voi, campi cerulei e ondosi,
Per cui minacce impuni il fier Britanno
Formò sul comun danno ;
Voi rammentate i fatti gloriosi
Dei Galli e de' Batavi !
Voci sulle incurve navi
Pugnar vedeste l'invincibil stuolo ,
Terror dell' Anglo suolo !
Agili, flotte da voi pure aspetta,
L'oppressa Europa singolar vendetta.

IV.

Dicite, cærulei campi, Neptunia regna,
Quandoquidem vestris impune Britannus in undis
Vincla minabatur toti communia mundo,
Dicite Gallorum Batavûmque illustria facta:
Vobis ex alta pugnantes puppe tueri
Heroas licuit, quorum Anglia nomine pallet.
Vosque, citæ classes, quas plectere fortiter hostem,
Quas decet Europæ rebus succurrere lapsis,
Vos pugnata super Neptuno bella referte.

IV.

Souverain des liquides plaines,
Neptune, qui vis tant de fois
Le fier Breton sur tes domaines
Dicter insolemment des lois;
Tandis que, bravant ta vengeance,
Nouveau Xerxès, son arrogance
Chargeait tes flots d'indignes fers,
Tu guidais nos vaisseaux agiles,
Qui, poussés par les vents dociles,
En vainqueurs traversaient les mers. [1]

Muse, des Français, des Bataves,
Redis les glorieux travaux!
Quoi! le seul aspect de nos braves
De crainte a glacé leurs rivaux!
Les premiers essais de la guerre
Ont de la superbe Angleterre
Fait pâlir l'antique fierté!
Partez, ô guerriers intrépides;
Partez, et vos flottes rapides
Vont rendre aux mers la liberté.

1 Allusion à la sortie réitérée de nos escadres des ports bloqués par les Anglais.

V.

Ma suona già sugli Iperborei monti
La tromba dispietata della morte.
Forse novelli affronti
Cerca il Sarmate, o corre a incerta sorte.
Su un ciel di ghiaccio e verno
Invan l'ordine eterno
Un dì fissò la Scandinava Gente:
Dell' oro onnipossente
Giunse fin là la voce, e senza lode
Un ferro sozzo d'or fu offerto al prode.

V.

Horrida Riphæas sed enim super intonat arces
Buccina, pallentis prænuncia buccina lethi;
Scilicet acceptæ nec dudum Sarmata cladis
Immemor, in pugnas iterum cœco impete fertur.
Nequicquam Scythicas æterno frigore gentes
Damnavit, totoque Deus procul orbe removit:
Axis hyperborei novit perrumpere fines
Omnipotens aurum, cujus fucata metallo
Arma viri, laudum quamvis expertia, sumunt.

V.

Mais vers la zone hyperborée
Qu'entends-je? Quel sinistre accord?
De Mars c'est la voix abhorrée,
C'est la trompette de la mort.
Quoi! de sa défaite éclatante
Oubliant la honte récente,
Le Russe a franchi ses déserts;
Et déjà ses hordes barbares,
Au gré de leurs maîtres avares,
Vont chercher de nouveaux revers!

En vain sur les confins du monde,
L'habitant du pôle glacé,
Loin des climats où l'or abonde,
Par la nature fut placé:
Sur ces monts hérissés de neige,
Qu'un hiver éternel assiége,
L'or tout-puissant pénètre encor;
Et le Sarmate mercenaire,
Acceptant un honteux salaire,
Saisit un fer qu'a souillé l'or.

VI.

Sacra fame dell' oro! a te fremente
Negro ribelle il fellon braccio offrio;
A te madre dolente
Debbe i lunghi singulti, et il mesto addio:
Per te barbara mano
Nel profondo Oceano
Sommerse i legni Iberi; ai santi patti
Oppose empi misfatti;
Violò la fede ed il marzial decoro
Per te, sacra e crudel fame dell' oro.

VI.

Auri sacra fames! te compellente, rebellem
Vidimus armari telis crudelibus Afrum;
Te cogente, parens, nato fera bella petenti
Ah! longum dictura vale, suspiria mœsto
Corde trahit: per te manus impia mersit Iberas
Oceano classes, placidisque Britannia pactis
Sacrilegas fraudes et turpia facta rependit;
Per te rupta fides; per te, exitiabilis auri
Sacra fames, periit justi laus pristina Martis.

VI.

Qui pourrait nombrer les victimes
Dont tu peuples le noir séjour,
Or corrupteur? Combien de crimes
Tu fais éclore chaque jour!
C'est toi qui, d'un fer parricide
Armant le bras du nègre avide,
Fascinas ses coupables yeux.
A toi seul la mère plaintive
Reproche, en sa douleur craintive,
Ses pleurs amers, ses longs adieux.

De l'Anglais, séduit par tes charmes,
La main perfide, au fond des eaux,
Des Espagnols surpris, sans armes,
Plongea les crédules vaisseaux:
D'une paix hautement jurée
Il dédaigna la foi sacrée;
Il rompit les plus saints accords:
Et le pavillon britannique,
Trafiquant de sa gloire antique,
L'échangea pour de vils trésors.

VII.

Ma, che avenne? Ove son? Religioso
Cupo silenzio al reo pugnar succede;
S' imbruna il ciel nevoso,
Striscia il lampo frequente e l' aer fiede.
Ombra immane irritata
Scuote la pietra ornata
Di regia tomba, ed il feral soggiorno
In seno accoglie il giorno.
Leopoldo appare! udite i detti sui,
Inchinatevi, o Genti, in faccia a lui.

VII.

At mihi quæ rerum facies inopina? cruentas
Protinus excipiunt horrenda silentia pugnas;
Atra polo nox invehitur, micat igneus æther:
Umbra augusta, ingens, lugubre tuentibus iram
Fassa oculis, molem impositam et convulsa sepulcri
Marmora disjicere, atque assurgere tota videtur,
Irradiante cavam ferali lumine sedem.
Agnosco: Leopoldus adest. Audite loquentis
Dicta viri, pronosque solo demittite vultus.

VII.

Mais quel religieux silence
Suspend la fureur des combats?
Quel Dieu m'annonce sa présence?
La terre a tremblé sous mes pas;
Le ciel se voile de nuages;
Les feux précurseurs des orages
Sillonnent la plaine des airs;
L'Ister recule d'épouvante,
Et de son onde blanchissante
Les vallons au loin sont couverts.

Dieux! que vois-je? Une ombre royale,
Soulevant les marbres sacrés,
De sa demeure sépulcrale
Monte et s'élève par degrés.
Léopold apparaît au monde,
Des secrets de la nuit profonde
Interprète majestueux.
Le peuple témoin du miracle,
Muet de crainte, attend l'oracle,
Et baisse un front respectueux.

VIII.

(1) In un candido manto il padre e' avvolto
Che gli scende del pié sopra il confine;
Pallido e mesto ha il volto,
Crespa la fronte e coronato il crine.
Alla paterna voce
Cada il brando feroce!
Udite, voi delusi e illustri figli,
I providi consigli!
Parla Leopoldo il saggio; a un tempo istesso
Ragione e umanità sorgongli appresso.

VIII.

Candida regales humeros toga velat, ad imum
Usque pedem demissa; genis squalentibus albet
Pallor; honoratos pressit diadema capillos,
Tristiaque obscurant contractam nubila frontem.
Projicite arma manu, regum clarissime sanguis,
Egregii juvenes, pater imperat; utile patris
Consilium tumido indociles ne spernite fastu.
Ipse monet Leopoldus: eo dicente, faventes
Et ratio et pietas vim dictis addere certant.

1 I quatro versi seguenti furono imitati da alcuni simili del Metastasio.

VIII.

Du héros la robe flottante
Se déploie avec majesté,
Et par sa blancheur éclatante
Dissipe au loin l'obscurité.
Son front est ceint de la couronne;
Mais la gloire dont il rayonne
N'en a point banni la pâleur :
Autour de lui, d'un œil sévère,
Il promène un regard austère,
Où perce une vive douleur.

Écoutez l'ombre paternelle,
O fils illustre et malheureux !
On vous trompe; une erreur cruelle
Nous prépare un destin affreux.
Arrêtez : que le glaive tombe.
Si Léopold a de la tombe
Transgressé les fatales lois,
C'est l'humanité qui l'anime :
Il vient vous épargner un crime ;
La raison parle par sa voix.

IX.

Qual delirio crudel t' armò la mano?
Forse potè oscurare ingiusto obblio
L'onor del regno mio?
Chi t' invita a pugnar, popol Germano!
E perchè' il gran fattore
Un dì nel suo furore
Trasse dal sen dell' Ocean spumante
Terra di sangue amante,
Fia' l generoso popolo dell' Istro
Dell' Anglo predator servo e ministro?

IX.

Impia quis stolidus, quis te furor egit in arma?
Tantane te nostræ cepere oblivia laudis?
Tam citò ab immemori pulsus tibi mente recessit
Rex quondam ille tuus? quis te, Germana propago,
Crudeles iterùm voluit committere pugnas?
Quò ruis, ah! demens? Quid terram cædis amantem
Æquoreis Deus omnipotens quondam eruit undis?
Anne ut prædoni famuletur serva Britanno,
Quæ late celebrem gens nobilis accolit Istrum?

IX.

« Mon fils, quel aveugle délire
» Arma tes imprudentes mains ?
» Quel ennemi de mon empire
» Pousse aux combats les fiers Germains ?
» Ah ! si le temps inexorable
» N'a pas dans un oubli coupable
» De mon règne englouti les faits,
» Imite ma paisible gloire :
» On est fameux par la victoire,
» Mais on n'est grand que dans la paix.

» Ainsi, lorsque dans sa colère
» De l'Éternel le bras puissant
» A des gouffres de l'onde amère
» Fait jaillir cette île de sang ;
» Tel était donc l'ordre immuable,
» Qu'un jour mon peuple déplorable,
» D'Albion esclave soumis,
» Complice d'un vil brigandage,
» Vendrait sa gloire et son courage
» A mes plus cruels ennemis !

X.

Guarda, o figlio (e parlando, il manto sciolse
L'ombra dolente), guarda il gonfio seno
Arso da reo veleno ! (1)
L'oro nefando all' amor tuo mi tolse.
Della pace e del vero
Io difensor sincero,
Tutta al pubblico ben donai la vita :
Tu il grande esempio imita ;
Serba ad opre più degne insigni squadre,
Serba la pace al mondo, e pensa al padre.

X.

Aspice (vestem aperit, dum talia fatur, Imago),
Aspice, nate, latus manifesti labe veneni
Infectum : scelerata tuo me invidit amori,
Me misero ante diem vis auri funere mersit ;
Quanquam ego, justitiæ addictus veroque ferebar
Impendisse omnes in publica commoda curas.
Macte tamen, sequere hæc firmo vestigia passu,
Justaque magnanimas servans ad bella phalanges,
Parce, precor, pacem temerare, patrisque memento.

1 Voir la note qui est à la fin.

X.

» Ah! de la haine déguisée
» Crains les obscures trahisons ;
» Vois sur ma poitrine embrasée
» Les ravages des noirs poisons. »
A ces mots, l'ombre gémissante
Écarta d'une main tremblante
La robe qui couvrait son sein.
» Oui, la perfidie étrangère
» A ton amour ravit un père,
» Et soudoya mon assassin. 1

» Sous mes lois toujours la licence
» Vit avorter ses vains projets.
» Je fus l'appui de l'innocence,
» Le bienfaiteur de mes sujets.
» O mon fils, prends-moi pour modèle,
» Et pour une cause plus belle
» Réserve ce noble transport.
» Avant de désoler la terre
» Par les maux d'une injuste guerre,
» Lis ma vie, et songe à ma mort. »

1 Cette supposition de l'empoisonnement de Léopold ne repose que sur des bruits populaires ; et les auteurs des imitations latine et française, en reproduisant cette fiction de l'Italien, n'ont prétendu lui donner aucune espèce de créance.

XI.

La voce degli estinti non penetra
Fino al core degli uomini assonnati.
In vano a dotta pietra
Fidò taluno i fatti inimitati:
Che degli altrui sudori,
Dei gloriosi allori,
Scordevol passa, e in grembo al Dio di Tebe
Scherza l'ingrata plebe.
Ciascun di legger teme i dover suoi
Sopra i negletti marmi degli eroi.

XI.

Vera pii sed vana canunt oracula Manes.
Quid prodest memori victuram incidere saxo
Historiam, brevibusque notis comprendere magnos
Heroas? veterum tumulos et avita sepulcra
Calcat, et indecorem sequitur plebs ebria Bacchum,
Præteriti secura ævi, secura laborum
Per quos magnanimi laudem meruere parentes;
Heroum neglecta silent monumenta, peritque
Vivendi optima lex, majorum inscripta sepulcris.

XI.

Mais, dans le sommeil léthargique
Où nous plongent de vils flatteurs,
O morts! votre voix prophétique
Peut-elle arriver à nos cœurs?
Non, non : l'importune sagesse
Aux princes qu'endort la mollesse
Ne fait entendre qu'un vain son;
Et toujours leur superbe oreille
De la raison qui les conseille
Dédaigna l'austère leçon.

Pourquoi sur la pierre savante
Graver, par des soins superflus,
Ces traits que froidement l'on vante,
Et qu'hélas on n'imite plus?
Empreint de glorieux exemples,
L'antique pavé de tes temples,
Peuple ingrat, ne peut t'émouvoir;
Et sur la tombe solitaire,
Des grands hommes dépositaire,
Tu crains de lire ton devoir.

XII.

Lo spettro disparì; si chiuse il sasso;
Si chiuse: e il Ciel, vendicator severo
D'ogni paterno impero,
Del Gallo vincitor guidonne il passo.
Giunge il Gallo ed incalza,
D'una in un' altra balza
Spinge, rovescia, urta, scompiglia, abbatte,
Le schiere stupefatte;
Rompe col ferro la Britannica trama,
E appena l'orme sue segue la Fama.

XII.

Dum loquimur, tumulo se nobilis umbra recondit;
Saxa super coeunt: sed nulli impune paternum
Imperium sprevisse datur; Deus ilicet ultor,
Victorem ipse Deus passu rapit alite Gallum.
Gallus adest; alia ex aliis in castra rejectum
Impiger exagitat, sequitur, premit, obruit hostem,
Ocior igne Jovis, ferroque britannica rumpit
Consilia, et terrore potens grassatur, euntis
Dum passus rapido vix æquat Fama volatu.

XII.

Le spectre a fui dans les ténèbres ;
Il rentre au séjour de la paix,
Et sur lui les marbres funèbres
Se sont refermés à jamais.
Il a fui : mais le Ciel sévère
Du mépris des ordres d'un père
Punit de coupables enfans ;
Et, pour assurer sa vengeance,
Contre eux du héros de la France
Il guide les pas triomphans.

Ce guerrier se montre et renverse
Des Germains les faibles remparts ;
Il chasse, atteint, combat, disperse,
Détruit leurs bataillons épars.
Le glaive, d'une trame ourdie
Par l'or et par la perfidie
A tranché les fils odieux ;
Et, dans son vol, la Renommée
Veut en vain de la Grande armée
Suivre l'élan victorieux.

XIII.

Pugna, che il Ciel lo vuole! il Ciel t'appella,
Napoleon, figlio di Marte invitto!
Il nemico sconfitto
Mostri sue piaghe ad Albion rubella.
Apprenda qual mercede
S'abbi' a violar la fede!
Regni la sacra Fè! frema l' Orgoglio!
Virtù sieda sul soglio,
Dacchè cinse il mio duce i Regii fregi!
Si lo vuole il Destin, ch' è il Rè de' Regi.

XIII.

Pugna igitur, quoniam Superis placet, inclyta Martis
Progenies; tibi fas veteres iterare triumphos,
Napoleon invicte. Suas jam jamque Britanno
Germanus clades inhonestaque vulnera monstret,
Edoceatque simul quæ, justo numine Divûm,
Perjuros maneant violatæ præmia pacis!
Regnet ubique Fides, cedat Furor, imperet orbi
Justitia: hæc Regi regum firmata voluntas,
Ex quo Napoleon frontem diademate cinxit.

XIII.

Noble fils du Dieu de la guerre,
Cours, vole à de nouveaux combats !
Le ciel t'arma de son tonnerre ;
Qui peut résister à ton bras ?
Que de ses blessures fumantes
Étalant les traces sanglantes,
Cruel mais juste châtiment,
A Londres Vienne fasse entendre
A quel prix affreux doit s'attendre
Quiconque est traître à son serment !

Qu'à son tour Albion soumise
Ne trouble plus notre bonheur !
Qu'à jamais sur ton trône assise,
La Vertu règne avec l'Honneur ;
Que l'Envie à tes pieds frémisse ;
Que l'orgueil, son lâche complice,
Tremble et disparaisse à sa voix !
Telle fut, quand le diadème
Couronna ta valeur suprême,
La volonté du Roi des Rois.

XIV.

E Tu sul Trace Bosforo respira,
Maestoso monarca d'Oriente!
Tu 'l prode braccio ammira,
Che regger volle il soglio tuo cadente.
Ulm, Vertengan, rammenti
I bellici portenti
D'eroe famoso; e se una giusta pace
Non frena il Russo audace,
Sappi Ottomanno, che invincibil spada
Puo di Bizanzio disputar la strada.

XIV.

Tu quoque subjectis dominum quem Thracius undis
Bosphorus agnoscit, nimios jam pelle timores:
Disce virum, Ottomanæ cui libertatis amico
Mens fuit instantem solii fulcire ruinam;
Egregii tu gesta ducis, pugnataque ad Ulmam
Prælia et insoliti miracula respice belli:
Quod nisi Sarmaticos pax justa coerceat ausus,
Forsan et invicto tua jura tuebitur ense,
Et Byzantiacis avertet mœnibus hostem.

XIV.

Et toi dont les mains incertaines
Gouvernent cent peuples divers,
Toi dont les immenses domaines
Dans leur sein renferment des mers ;
Sur ton trône ébranlé respire :
Régis en paix le vaste empire
De cet illustre Soliman.
Ulm a rassuré le Bosphore;
L'appui d'un héros peut encore
Raffermir le sceptre Ottoman.

Oui, si, prévenant sa défaite,
Le Russe n'obtient pas la paix,
Et, par une prompte retraite,
Ne se renferme en ses marais,
Qu'il sache qu'un bras invincible,
Le bras dont la valeur terrible
Vient de foudroyer les Germains,
Confondant bientôt son audace,
Et de Byzance et de la Thrace
Saura lui fermer les chemins.

XV.

Ma che? l'ardente fulmine di guerra
Gl' inni canori già interrompe, e tuona
Fin sull' Austriaca terra. . . .
Degli alti eventi cogli Dei ragiona
Il Bardo affettuoso;
Che pe 'l comun riposo
Scuotano l'Indo e 'l Tago il giogo indegno
Del Britannico regno,
Chiede all' Olimpo. Il suo cantar sospende,
Tempra la cetra, e nuova gesta attende.

J. Grobert.

XV.

Bellicus inceptis sed jam fragor obstrepit hymnis;
Æra tonant, longè austriacas audita per urbes.
Multa movens, rerum tanto super ordine, Bardus
Mente domos petit æthereas, fruiturque Deorum
Colloquio, supplexque rogat, si reddere terris
Otia fortè velint, aliquando turpe Britanni
Servitium abrumpant Indusque Tagusque. Morantem
Temperat interea chelyn, expectatque paratus
Dum nova felices poscant sibi carmina palmæ.

M. Cauchy.

XV.

Mais déjà l'Autriche tremblante
De débris voit ses champs couverts,
Et la trompette menaçante
Interrompt nos doctes concerts,
Loin du bruit le Barde s'élance :
Ses accords, amis du silence,
Montent vers la voûte des cieux.
Sensible aux malheurs de la guerre,
Des grands intérêts de la terre
Il s'entretient avec les Dieux.

« Albion ! puisse un jour le Tage
» D'un tribut honteux s'affranchir,
» Et de son superbe héritage
» Cesser enfin de t'enrichir !
» Puisse, pour le repos du monde,
» De l'Indus la rive féconde
» Secouer tes avares lois ! »
Il dit, et, d'une main habile
Accordant sa lyre docile,
Il attend de nouveaux exploits.

M. DE WAILLY.

Note à la strophe italienne, page 278.

La poésie emprunte pour ses images, autant les traditions populaires que celles de l'histoire, souvent plus incertaines. Il importe à la dignité de tous les peuples, à la sûreté de tous les souverains, d'inspirer une horreur profonde pour des forfaits dont l'évidence ne serait pas même acquise par des preuves légales. On accuse ici l'*or de l'Angleterre*. Les contemporains ont appris, et la postérité jugera si ces reproches sont fondés, s'ils n'intéressent pas la gloire et la tranquillité de toutes les nations.

(*Note de l'auteur.*)

ODES

SUR LA GUERRE D'AUTRICHE.

PREMIÈRE ODE.

Tel un cerf dont les chiens pressent déjà la trace,
Et qui trouve en sa fuite un novice imprudent;
L'échange ingénieux qui trompe leur audace,
L'arrachant pour un jour au sort qui le menace,
Livre une autre victime à leur cruelle dent.

Telle, ô Napoléon, quand ta vengeance est prête,
Albion, prompte à fuir et fière de tromper,
Laisse au Germain crédule affronter la tempête,
Et sous le fer levé plaçant une autre tête,
Sourit peut-être au coup dont tu vas la frapper.

O champs de Marengo! terre encore fumante!
D'armes et d'ossemens sillons tout hérissés,
Où de tant de Germains la déroute sanglante
Jusqu'aux bords du Danube a porté l'épouvante,
Vos tristes souvenirs sont-ils donc effacés?

Et toi, que par deux fois sauvèrent deux prodiges,
Vienne, songe à ces camps si voisins de tes tours.
Les terribles avis cachés sous leurs vestiges,
D'un orgueil insensé détruiront les prestiges :
La clémence a son terme et la vengeance un cours.

Quoi ! par ses propres coups sanglante et déchirée,
Si notre France, en proie aux civiles fureurs,
Seule a pu soutenir l'Europe conjurée,
Et purgeant d'ennemis son enceinte sacrée,
Répandre en tant de lieux sa gloire et ses erreurs ;

Si la France, par vous réservée au pillage,
Sans trésors, sans amis, sans chef et sans soldats,
A réduit au néant un précoce partage,
Et de votre dépouille accru son héritage,
Qu'osez-vous espérer, aveugles potentats?

Qu'osez-vous espérer? nos haines sont éteintes :
Ici rien à corrompre, et rien à diviser :
Chaque jour voit serrer les chaînes les plus saintes :
Et ce faisceau disjoint qui brava vos atteintes,
Quand il est réuni, pourrez-vous le briser ?

Un seul chef nous soumet à des lois paternelles,
Appelé par nos vœux, créé par sa vertu :
La France aime à dormir à l'ombre de ses ailes ;
Et son front couronné de palmes immortelles,
La pare de l'éclat dont il est revêtu.

Le Nil, de ses exploits conserve la mémoire :
Aux champs ausoniens vos guerriers l'ont connu :
Guastalle a vu son bras décider la victoire :
Formio, Léoben, ont parlé de sa gloire :
Albion, sans frémir ne l'a point attendu ;

Albion, qui, de sang et de pouvoir avide,
Marchande du même or assassins et soldats,
Qui, moins fière déjà de son rempart humide,
Achète votre appui pour sa cause homicide,
Et recule sa perte, en livrant vos états.

Ces guerriers que du Nord votre imprudence appelle,
Contre nos étendards se sont déjà montrés.
D'un peuple de marchands ils servaient la querelle;
Oubliés dans nos fers pour tout prix de leur zèle,
Leur vainqueur généreux les a seul délivrés.

Pourquoi les tirez-vous de leurs champs d'esclavage?
Pourquoi les tentez-vous par de plus doux climats?
La Seine coule loin de leur triste rivage;
Échappée à nos coups, cette horde sauvage,
Sur vos bords plus voisins pourra fixer ses pas.

Le Rhin baigne aujourd'hui notre vaste frontière ;
Vous prépariez nos fers, vous perdez vos sujets :
Ainsi l'a voulu Mars, dont la main meurtrière,
Des états à son gré déplace la barrière ;
Son caprice a trompé de plus sages projets.

Mais, François! ces traités dont ton orgueil murmure
Ont prévenu des maux cent fois plus désastreux.
Redoute, en la sondant, d'agrandir ta blessure:
Qui résiste au destin, aggrave son injure;
Et tu pourras signer des pactes moins heureux.

Quand les forfaits d'un prince ont comblé la mesure,
Au cœur de ses sujets Dieu souffle la fureur:
Quand ce Dieu veut punir une peuplade impure,
Il inspire à son chef la haine, le parjure;
Il sème autour de lui le vertige et l'erreur.

Tantôt d'un faux éclat il rehausse son crime;
Tantôt par des revers il sape sa grandeur:
Mais par quelques chemins qu'il le traîne en l'abîme,
Toujours d'un sceau terrible il marque sa victime,
En fermant son oreille aux leçons du malheur.

II.e ODE.

O châtiment soudain! terrible prophétie,
A peine proférée, aussitôt accomplie!
Quel Dieu m'a dévoilé l'oracle du Destin?
Quoi! cent mille guerriers! une peuplade entière
A disparu, semblable à la vapeur légère
Qu'absorbe un rayon du matin.

Maintenant, disaient-ils, le Héros de la Seine
Menace de ses coups une rive lointaine:
Avant qu'il ait franchi tant de climats divers,
Nous aurons dans leurs droits rétabli tous nos princes;
Nous aurons dévasté, partagé ses provinces,
Et vengé quinze ans de revers.

Ainsi, Napoléon, leur roi, dans son ivresse,
Mesurait tes efforts sur sa propre faiblesse;
Ainsi l'insecte lent qui traîne sa prison
Oserait calculer, sur sa marche timide,
En combien de momens l'aigle le plus rapide
Peut franchir un vaste horizon.

Déjà les vents enflaient ta voile frémissante;
Albion tressaillait dans une morne attente:
L'Iller en pleurs t'annonce une injure à venger;
Le Bavarois fidèle invoque ta présence,
Et ce bras, qui peut bien suspendre sa vengeance,
N'est jamais lent à protéger.

Tout s'ébranle à l'instant. De ces plaines fécondes
Que la Seine enrichit du bienfait de ses ondes,

Jusqu'au sable où le Rhin cache ses derniers flots,
S'élance par essaims une ardente jeunesse,
Qui part, en saluant de ses chants d'alégresse,
La France, mère des héros.

Aux portes du Couchant, vous les cherchez encore,
Imprudens ennemis! regardez vers l'Aurore.
C'est entre Vienne et vous que flottent leurs drapeaux;
Ils gardent les sentiers qui mènent aux Noriques:
Vous ne reverrez plus vos demeures antiques,
Qu'en foulant aux pieds leurs tombeaux.

Peut-être, en ce danger, pour couvrir votre fuite,
Des fils de la Néva vous attendez l'élite;
Assistance tardive! Ah! sans doute ils viendront;
Mais pour nous couronner d'une nouvelle gloire,
Pour offrir à nos bras une double victoire,
Et pour subir le même affront.

Mais de quelle terreur vous laissez-vous abattre!
Eh quoi! déjà vaincus, presque avant de combattre,
Généraux et soldats courbent leurs fronts soumis!
Ainsi l'art d'un Héros, certain de sa puissance,
Otant jusqu'à l'espoir d'une vaine défense,
Sauve et confond ses ennemis.

Connaissez, ô Germains, quel Monarque est le nôtre:
Du sang des siens avare, il épargne le vôtre;
Et de Mars vers ce but il tourne les secrets.
A la foi des traités son grand cœur se confie;
Mais il veille: et son bras, contre la perfidie,
Garde des foudres toujours prêts.

III.e ODE.

Cachons bien au Scythe perfide
Les présens de Bacchus, les bienfaits de Pallas;
Par ces trésors de nos climats,
Si nous tentons jamais son indigence avide,
Quels bras l'enchaineront dans ses sombres frimas.

Long-temps la Vistule guerrière
Contint dans ses déserts le Scythe audacieux;
Mais le complot ambitieux
Qui de sa liberté marqua l'heure dernière,
A détruit ce rempart antique et précieux.

Le maître du Danube et celui de la Sprée,
De leur cupidité recueilleront le prix;
Un jour, les lambeaux qu'ils ont pris,
Seront pour leur complice une proie assurée,
Et leurs propres états rejoindront ces débris.

L'Europe a frémi d'épouvante:
Elle a craint pour ses arts, pour ses mœurs, pour ses lois,
Lorsqu'elle a vu l'un de ses rois
Unir à sa querelle une horde sanglante
Que dut toujours le Nord enfermer dans ses bois.

Par ses propres enfans livrée,
Elle a craint le retour de ces temps odieux,
Où la valeur de nos ayeux,
Aux essaims renaissans du peuple hyperborée
Vainement disputa ses foyers et ses dieux.

Mais quel éclatant météore,
Élevé tout à coup de l'humide Océan,
Dans sa marche toujours croissant,
Passe comme l'éclair du couchant à l'aurore,
Et lance sur l'Autriche un rayon menaçant?

Échappée à son influence,
Goûte bien, Albion, ce bonheur d'un moment:
Mais tu triomphes vainement;
L'astre à pas de géant suit son orbite immense,
Et va par son retour marquer ton châtiment.

C'est le Héros de l'Idumée!
C'est le triomphateur d'Arcole et de Lodi!
Du péril commun averti,
Il s'écrie, et sa voix a fait naître une armée:
Il s'élance, et déjà l'intervalle est franchi.

Déjà son audace savante,
Sépare des Germains les bataillons surpris:
Il fond sur ces rangs désunis,
Dont son art enchaîna la valeur impuissante,
Et sous le même joug rassemble leurs débris.

Montrez-vous, héros de Scythie!
Ravi par vos conseils aux douceurs de la paix,
César accuse vos délais.
L'effroi vous retient-il? ou votre perfidie
Le veut-elle à nos coups livrer dans son palais?

Si loin de vos froides retraites,
Cherchiez-vous une proie ou d'illustres combats?
Etes-vous brigands ou soldats?
Et de votre allié contemplant les défaites,
Bornez-vous vos exploits à piller ses états?

Exemple à jamais mémorable!
Terrible et digne effet d'un aveugle courroux
Qui livrait l'Europe à leurs coups!
Trop heureux, ô Germains! qu'un courage indomptable
La sauve en triomphant et du Scythe et de vous.

De nos bandes victorieuses
A peine ils ont un jour soutenu les regards.
Déjà leurs escadrons épars,
Ravageant de l'Ister les rives malheureuses,
D'une lutte inégale évitent les hasards.

Allez, conquérans intrépides!
Du Bosphore avili partagez les rançons.
Pratiquez sur lui nos leçons;
Et demandez aux Dieux que nos aigles rapides
N'aillent pas y troubler vos faciles moissons.

Environné de cent cohortes,
Cachant son jeune front sous un double laurier,
S'avance un monarque guerrier.
Vienne à son seul aspect laisse tomber ses portes,
Et couvre ses chemins de rameaux d'olivier.

Rassure-toi, cité tremblante!
Le Héros des Français, maître de ton destin,
Ne vient pas la torche à la main
Consumer, disperser ta dépouille sanglante,
Et sur tes monumens punir ton souverain.

Maître des secrets de la guerre,
NAPOLÉON préfère à ses tristes succès
Les arts utiles de la paix;
Et ce bras, que Dieu même arma de son tonnerre,
Sur un prince abaissé ne retombe jamais.

Flambeaux et garans de l'histoire,
Durables monumens, à nos derniers neveux
Attestez ces exploits fameux;
Et sur votre foi même, ils auront peine à croire
Ce qu'à peine aujourd'hui peuvent croire nos yeux.

Et toi, séjour de l'abondance,
Conduite par le temps à de plus douces lois,
Europe! que tes mille voix
Élèvent ce guerrier dont l'insigne vaillance
Contre la barbarie a maintenu tes droits.

Jadis, un effort moins sublime
Sous Martel, à Poitiers, soutint nos étendards:
Jadis, après moins de hasards,
De l'Occident sauvé le suffrage unanime
Releva pour son fils le trône des Césars.

M. MONVEL, *fils*.

LES DEUX CAMPAGNES
DE L'AN XIV.

PREMIÈRE ODE.

Tremble dans tes foyers, orgueilleuse Carthage :
Des cendres de l'Asie immolée à ta rage,
Les Dieux, les justes Dieux suscitent un vengeur.
Il va briser ton sceptre et délivrer Neptune ;
Entouré des Gaulois, suivi de sa fortune,
Il part : tu veux en vain conjurer ton malheur.

Tels étaient l'entretien et l'attente du monde :
Mars du haut d'un rocher, dominateur de l'onde,
Des cris de la vengeance épouvantait les airs :
La foudre allait donner le signal des conquêtes.
Nos vaisseaux, protégés du souffle des tempêtes,
En mobiles forêts s'élançaient sur les mers.

Nous partions, quand soudain l'agile Renommée,
« L'Europe est contre vous ; Albion alarmée
» Rejette ses périls sur la tête des rois. »
Le Héros à regret s'arrache du rivage :
Il commande ; et déjà, brûlantes de courage,
Ses aigles vers le Nord s'envolent à sa voix.

Venez, fiers ennemis, affronter sa colère....
Tout se tait devant nous; leur courroux délibère.
Des combats cependant ils donnaient le signal!
De ces cœurs belliqueux la ruse est l'espérance:
Et couvrant sa frayeur d'un voile de prudence,
Leur chef promet de vaincre, et se croit Annibal.

Nous marchons, et la mort déjà les environne.
Au Nord, vers le Midi, j'entends rugir Bellone,
Nous dit Napoléon: allez, enfans de Mars....
Nous, courons vers le Sud; nous, volons vers le Pôle:
Ainsi les vents captifs déchaînés par Éole,
Sur la terre en grondant fondent de toutes parts.

Chassés par l'aquilon, tels on voit deux nuages,
Où le courroux du ciel amassa les orages,
Entrechoquer leurs fronts au milieu des éclairs.
De leurs flancs déchirés la foudre échappe et gronde,
Descend, brûle, ravage; et toujours vagabonde,
Ou roule dans les cieux, ou sillonne les airs.

Ainsi des deux côtés une affreuse Euménide,
Du tonnerre enfermé dans le bronze homicide,
Allumait la fureur, et vomissait la mort.
Mais prodigue de sang, avide de carnage,
Le tonnerre lui-même, inutile au courage,
Laisserait trop d'empire au caprice du sort.

Le glaive impatient demande la mêlée ;
Il brille : des Français la rage redoublée
Dans les rangs ennemis s'ouvre mille chemins.
Contre ces indomptés où trouver un asile ?
Ils ont les pieds, le bras et le courroux d'Achille :
Les vaincus à nos fers tendent leurs faibles mains.

D'où revient ce guerrier dont la gloire a des ailes ?
Comme le roi des airs, dont les vives prunelles
Découvrent loin des cieux quelques dignes rivaux,
Fond sur eux, les combat et les enlève aux nues,
Et vainqueur, agitant ses ailes étendues,
Revient, triomphe encor dans vingt combats nouveaux.

Aux ordres fraternels tel ce guerrier s'élance.
La Victoire le suit, la Terreur le devance ;
Les Germains devant lui sont de faibles troupeaux :
De nos soldats vainqueurs la foule l'environne ;
Et leurs mains sur sa tête, où la gloire rayonne,
En voûte ont élevé des forêts de drapeaux.

Du Tyrol suspendu sur de profonds abîmes,
Voyez-vous nos soldats escalader les cimes,
Ou suivis ou guidés par les fiers Bavarois ?
Voyez-les attachés à l'arbuste, aux racines,
Gravir ces vieux rochers, ces pendantes ruines
Que n'oserait tenter le rapide chamois.

L'abîme est sous leurs pieds, la mort pleut sur leur tête;
Ils montent. L'ennemi qui jurait leur défaite,
Vaincu de leur audace, a ployé l'étendard;
Il veut se rallier: mais rien ne nous arrête;
De rochers en rochers, de retraite en retraite,
Notre glaive le suit jusqu'au dernier rempart.

Du Rhin à l'Éridan court une chaîne immense;
Elle s'étend, se rompt, se rattache en silence,
Et saisit les vaincus au moment d'échapper.
Sur leurs flancs, derrière eux, en face est l'épouvante.
A leurs yeux effrayés l'épée étincelante
Semble voler dans l'air toujours prête à frapper.

A ces vastes desseins un seul homme préside.
Le jour, c'est le nuage où leur céleste guide,
Invisible et présent, conduisait les Hébreux;
La nuit, il est encor la colonne enflammée
Dans l'ombre du désert par Dieu même allumée
Pour éclairer leur route et marcher devant eux.

Le vieux Danube, ouvrant ses ondes paternelles,
Reçoit, sauve ses fils à la gloire infidèles,
Et cache leur terreur sous l'abri d'un rempart.
O Dieux! toute une armée aura donc pris la fuite!
La honte de son chef l'indigne; elle s'irrite,
Rappelle les combats, relève l'étendard.

Du hasard et du nombre, ô triomphes faciles!
Haslach !... 1, braves Français, voilà vos Thermopyles.
Ici des légions, et là quelques soldats.
Leur gloire par des fers ne sera point flétrie;
Ils mourront. — Pardonnez, enfans de la patrie,
Je vous ai crus trahis par le Dieu des combats.

Rien ne peut étonner cette troupe d'Alcides.
Calmes, présens partout, sous la foudre intrépides,
Leurs corps sont des rochers qui bravent les assauts.
Enfin Léonidas saisit un drapeau, vole,
Enfonce les Germains, les frappe, les immole;
Sous nos glaives vengeurs le sang coule en ruisseaux.

Fuyez, fuyez encor, légions trop timides;
De la mort dans vos rangs allez remplir les vides,
Ou craignez de tomber sous les coups du lion.
Bientôt Napoléon.... A ce nom, l'épouvante
Repousse vers ses murs cette foule tremblante;
Telle l'ombre d'Achille effrayait Ilion.

L'aiguillon du remords les ramène aux batailles.
Impuissante chaleur! nouvelles funérailles!
Du feu de leur courroux c'est le dernier éclair.
Précipité des cieux, son antique domaine,
Leur aigle consterné loin du soleil se traîne,
Et n'ose regarder l'oiseau de Jupiter.

1 Nom du lieu où s'est donnée la bataille.

A l'aspect de la foudre Ulm fait ouvrir ses portes.
O déshonneur ! j'ai vu de nombreuses cohortes
Sortir, avant l'assaut, de ces murs tout entiers!
Mais un cercle est tracé par la main du génie :
Il faut ici du joug subir l'ignominie,
Ou d'un sang inutile arroser nos lauriers.

Arrêtons-nous, ô Muse ! admire ce spectacle !
De l'Europe et des rois le vainqueur et l'oracle
Prélude à son triomphe en ce jour solennel.
Autour de ce héros qu'attend le Capitole,
Montenotte, Lodi, Castiglione, Arcole,
Brillent avec leurs sœurs d'un éclat immortel.

Deux fleuves à ses pieds roulaient dans les campagnes ;
Nos guerriers, ses enfans couronnaient les montagnes ;
Tous confondaient sur lui leurs avides regards ;
Tous s'écriaient : « Voilà le Dieu de la Victoire !
» Nos fronts sont éclairés des rayons de sa gloire ;
» Il écarte de nous la mort et les hasards. »

O Français ! suspendez ces transports légitimes.
Ils viennent, vos captifs ; que vos cœurs magnanimes
Respectent les vaincus, et plaignent le malheur.
A quelle extrémité les destins t'ont réduite,
Terre d'Arminius ! pleure : un nouveau Thersite
Attache à tes drapeaux sa honte et sa terreur.

Des mains de tes soldats il voit tomber les armes !
Notre gloire attestant ses coupables alarmes,
Condamnera son nom à l'immortalité.

Les yeux sont fatigués de compter ces esclaves :
Leurs forces et leur nombre irritaient tous nos braves.
« Quel malheur, disaient-ils, ou quelle indignité!

» La peur a donc glacé leurs mains inanimées?
» Avec moins de soldats dévorant trois armées,
» Jeune encor, l'Italique avait conquis la paix.
» Nous étions moins nombreux, quand sa foudre imprévue
» Du mont de Jupiter avec nous descendue,
» Vengea dans un seul jour sa gloire et les Français. »

Du voile épais des cieux l'ombre se décolore :
Ils brillent des clartés d'une seconde aurore,
Et leur robe d'azur reprend sa pureté.
Voilà qu'au même instant de la voûte éthérée
Descend d'un vol tranquille une vierge sacrée,
L'idole des Français, l'auguste Humanité.

Les fêtes de la paix sont ses plus belles fêtes ;
Ses regards attentifs observaient nos conquêtes,
Notre innocente gloire a désarmé son cœur.
Elle vient consacrer une époque nouvelle ;
Et, tenant d'une main sa couronne immortelle,
Ses transports en ces mots s'adressent au vainqueur :

« Guerrier, quand tu parus sur la scène du Monde,
» Mon cœur, je l'avouerai, dans sa douleur profonde,
» Craignit un Alexandre, et plaignit l'univers ;
» Mais deux fois, descendu de ton char de victoire,
» Tu me montras la Paix, compagne de ta gloire,
» Et du bonheur public tous les canaux rouverts.

» Les Alpes, l'Éridan, le Nil, les Pyramides
» Soumis, non ravagés par tes exploits rapides,
» De César, d'Alexandre admiraient le rival :
» Aujourd'hui, dépouillés du sceptre de la guerre,
» Ces deux fiers conquérans, sous qui tremblait la Terre,
» Descendent des hauteurs où tu n'as plus d'égal.

» Toi seul as mérité de porter ma couronne ;
» La voix du Monde entier par mes mains te la donne :
» Ton génie a sauvé des peuples de guerriers.
» Consacre par mon nom le siècle de ta gloire :
» Bienfaiteur des mortels, réunis dans l'histoire
» Les palmes de Minerve à tes brillans lauriers. »

La Déesse, à ces mots, remonte vers les nues.
Ses paroles dans l'air par l'écho répandues,
Excitent dans l'armée un long frémissement ;
Sur leurs glaives vainqueurs, par le héros lui-même,
Tous jurent d'imiter cette vertu suprême :
Et les vaincus en pleurs entendent ce serment.

Le bruit t'en a frappé ; rappelle ta constance,
Veuve de Sobiesky 1, toi qui, pour ta défense,
N'a pas même son ombre et son noble cercueil !
Tes murs nous sont ouverts, et tes palmes sont prêtes ;
Reçois nos légions : garde, garde tes fêtes ;
Un héros les épargne à tes rois dans le deuil.

M. P. F. Tissot.

1 La ville de Vienne, défendue et sauvée, par ce héros, de la fureur des Ottomans.

II.e ODE.

Reviens remplir encor mon cœur et ma mémoire,
O vision sublime! ô vision de gloire!
Fille de ma pensée, ou ministre des cieux!
Rends-moi, dans tout l'éclat de tes couleurs magiques,
Ces tableaux prophétiques,
Qui, malgré la nuit sombre, éblouissaient mes yeux.

Entourés de soldats, de respect, et de crainte,
Réunis au milieu de la terrible enceinte,
L'olive dans les mains, ont paru trois guerriers.
Du trône sur leur front la majesté rayonne :
L'un d'eux à sa couronne
Entremêlait encor d'innombrables lauriers.

J'étais là; du Héros j'entendais les prières :
« Plus de sang, disait-il, plus de sang, ô mes frères!
» De nos divisions le Monde est déchiré. »
Les deux rois aveuglés pâlissaient de colère,
Ils respiraient la guerre;
Et le conseil de paix est déjà séparé.

J'ai revu dans son camp le Dieu de notre armée :
A son aspect soudain l'ombre s'est enflammée;
Un océan de feux dans les airs égarés,
Des soldats jusqu'au ciel ont porté l'allégresse,
Leur serment, leur promesse
De vaincre, et d'abaisser l'orgueil des conjurés.

Il s'éloigne : la nuit le cache dans ses voiles.
Là, sous le pavillon des cieux semés d'étoiles,
Devant sa propre gloire et la postérité,
Il médite en secret, tient conseil dans son ame ;
Et ses regards de flamme
Parcourent tout ce plan que la Gloire a dicté.

Enfin l'astre du jour s'élance d'un nuage :
Il se lève sur nous comme un brillant présage
D'un succès sans exemple et cher à l'univers ;
Tandis que les échos, frappés d'un bruit sauvage,
Nous annoncent la rage
D'un peuple de géants qui nous promet des fers.

A nos chefs couronnés de palmes immortelles :
« Compagnons de ma vie, et mes amis fidèles,
» A dit Napoléon, ma gloire est dans vos mains.
» Vous, soldats, vous, mes fils, par un coup de tonnerre
» Je veux finir la guerre,
» Et du Monde ébranlé rassurer les destins. »

Aux armes ! l'ennemi fait voler ses bannières.
On entend sur le front de ses bandes guerrières :
« Marchez, courez les vaincre et les envelopper ;
» Que l'orgueil soit puni ! point de paix, point de trêve !
» Soldats, tirez le glaive ;
» Pour vous délivrer d'eux, il ne faut que frapper. »

La foudre leur répond, la foudre les arrête,
Et commence en fureur l'effroyable tempête :
Sous les cieux obscurcis, d'innombrables éclairs
Sillonnent l'horizon d'une clarté livide,
Que, dans leur vol rapide,
L'Horreur et le Trépas devancent dans les airs.

Déployant sous les cieux ses ailes enflammées,
Planait sur cet orage et sur les deux armées
L'audacieux Génie, arbitre de leur sort.
L'une et l'autre obéit à sa voix souveraine ;
Il conduit, il entraîne,
Le Français à la gloire, et le Russe à la mort.

Vainement, sous l'appui des foudres de Bellone,
De ces géants du Nord la profonde colonne
Nous choque de sa masse, et tonne avec fureur ;
Vainement, sur leur front réunissant leurs ailes,
De leurs coursiers fidèles
Ils lancent contre nous l'impétueuse ardeur.

Leurs foudres, leurs coursiers, leur colonne et sa masse,
Tout recule : trois fois, rallumant leur audace,
Je les vois revenir plus forts, plus furieux ;
Trois fois ils sont vaincus. De tous côtés pressées,
Leurs bandes dispersées
Annoncent aux deux rois la colère des dieux.

Au fort de la tempête, et parmi les ténèbres,
Mêlant ses cris de joie à mille cris funèbres,
Un monstre au cœur d'acier, aux entrailles d'airain,
La Mort, dans son triomphe, au milieu des batailles,
Compte les funérailles,
Et s'abreuve à longs traits des flots du sang humain.

Écoutons, vers ces lacs le bronze tonne encore.
Une grêle enflammée ou renverse ou dévore
Nos ennemis vaincus, mais non découragés.
Semblables à des tours qui, par Bellone ouvertes,
Répareraient leurs pertes,
Un nouveau rang succède à leurs rangs ravagés.

Napoléon descend pour les réduire en poudre.
Devant eux est la mort, et derrière eux la foudre;
Ils courent vers les lacs avec des cris affreux.
Arrêtez, de l'effroi déplorables victimes! .....
C'en est fait, les abîmes
Entr'ouverts sous leurs pas, se referment sur eux.

Voilà qu'en ce moment, de nos rangs élancée,
Les palmes d'une main, de l'autre un caducée,
La Victoire au héros apparut dans les airs;
Il s'arrête: ô pitié! les Prières tremblantes,
Tristes et suppliantes,
Tombent à ses genoux, versant des pleurs amers.

A l'aspect révéré des vierges secourables,
Dont l'éloquente voix, propice aux misérables,
S'élève chaque jour jusqu'au conseil des Dieux,
Napoléon pardonne : il vole ; et sa clémence
Aux Scythes sans défense
Se montre, comme l'ange interprète des Cieux.

Nous revenons à l'âge où les enfans d'Homère
Triomphans célébraient la victoire et la guerre :
Un soldat sur la lyre a chanté nos exploits.
A peine préludaient sous ses deux mains errantes
Les cordes frémissantes ;
Bellone a fait silence, attentive à sa voix.

« Quel est ce conquérant qui, sans toucher la terre,
» S'élève à l'occident, et, brûlant de colère,
» Accourt comme un lion, la terreur des humains ?
» Il s'élance par bonds ; il franchit les campagnes,
» Les fleuves, les montagnes :
» Et les rois sont déjà dans ses terribles mains.

» Ils avaient oublié l'Égypte et l'Italie ;
» Un seul jour, un combat, que l'univers publie,
» Les a couverts de honte et plongés au tombeau,
» Et refoule à jamais vers leurs climats avares
» Les flots de ces barbares,
» Qui des arts, du génie éteindraient le flambeau.

» Soldats, que son triomphe environne de gloire,
» Regardez ce héros, ce fils de la Victoire :
» Occupé tout entier d'un soin religieux,
» Dans les champs de carnage il relève vos frères,
» Et, plaignant leurs misères,
» Veut étancher leur sang qui coule sous ses yeux.

» O du fier Ossian ravissantes images !
» Je crois vous voir encore assis sur des nuages,
» Mânes de nos guerriers par la mort moissonnés.
» Ne craignez pas l'oubli ; sur vous le héros veille :
» Venez prêter l'oreille
» Aux éternels honneurs qui vous sont destinés.

» Vos fils seront les fils d'un si glorieux père ;
» Son nom leur appartient, et du dieu de la guerre
» Ils seront la famille et la postérité.
» Consacrés par le sien aux fastes de l'histoire,
» Vos noms, votre mémoire,
» Avec lui voleront à l'immortalité.

» Célèbre ton héros, ô ma superbe France !
» Son courroux désarmé ne veut point de vengeance,
» Et la paix est le fruit de ses ressentimens.
» Ne crains pas un accord passager ou perfide :
» C'est l'effort d'un Alcide
» Qui rasseoit l'univers sur ses vieux fondemens. »

M. P. F. Tissot.

ODE SUR LES VICTOIRES

DE NAPOLÉON-LE-GRAND.

Nec viget quidquam simile aut secundum.
HORAT.

LE FRANÇAIS AU TOMBEAU D'HOMÈRE.

LE FRANÇAIS.

Réveille-toi, cendre d'Homère!
Ton Achille est ressuscité,
Plus grand.....

HOMÈRE.

Qu'as-tu dit, téméraire?

LE FRANÇAIS.

Ombre auguste, la vérité.
Oui, par un héros plus sublime,
Cet Achille si magnanime

En nos jours vient d'être effacé.
Tu n'en es pas moins admirable:
Le chantre reste inimitable;
Le héros seul est surpassé.

HOMÈRE.

Abjure ce langage étrange.
Le demi-dieu que j'ai chanté,
Dont le nom seul sert de louange
Aux mortels qui l'ont imité,
Achille est la valeur suprême.
Jamais la nature elle-même
Ne fit rien qui lui fût égal :
Mon héros est au-dessus d'elle.
Achille n'eut point de modèle;
Il ne peut avoir de rival.

LE FRANÇAIS.

Je sais que le chantre d'Achille
Est le père de ce héros;
De sa tête en guerriers fertile,
Ce guerrier superbe est éclos.
Prince de l'antique harmonie,
C'est toi, dont le pompeux génie
De sa splendeur l'a revêtu.
Le mien, d'un cerveau poétique
N'est point l'ouvrage fantastique:
Il ne doit rien qu'à sa vertu.

Aux vastes champs de la victoire,
Ce conquérant a moissonné
Plus de lauriers et plus de gloire,
Que tu n'en as imaginé.
Il n'est plus pour nous de prodiges;
J'ai vu des antiques prestiges
S'évanouir le merveilleux :
La fable a cessé d'être fable;
Il n'est plus rien d'invraisemblable,
Que les faits passés sous nos yeux.

HOMÈRE.

Je te pardonne le délire,
Qui me paraît troubler tes sens :
Ton cœur sans doute te l'inspire;
Je veux bien seconder tes chants.
Tiens, prends cette lyre sonore,
Dont la voix retentit encore
Des bornes de l'antiquité,
Et va, des siècles triomphante,
Frapper, toujours plus éclatante,
L'écho de la postérité.

LE FRANÇAIS.

Moi! j'aurais cet excès d'audace!
Dans mes transports ambitieux,
J'oserais usurper la place
Du chantre, d'Achille et des Dieux!

Qui? moi! sur ta lyre sacrée,
J'oserais, ombre révérée,
Porter mes indiscrètes mains!
Non : c'est au plus grand des poètes,
De chanter les vastes conquêtes
Du plus grand de tous les humains.

HOMÈRE.

Et quel est le mortel insigne
Qui doit s'asseoir au premier rang?
Que l'univers croit le plus digne
De l'auguste titre de GRAND?
Qu'a-t-il donc fait?

LE FRANÇAIS.

La Renommée
Pour lui seul et pour son armée
En vain fatigue ses cent voix,
Ses cent voix s'épuisent : l'Histoire
En vain dans sa vaste mémoire
Veut ranger ses plus beaux exploits.

Rivaux de ton divin modèle,
Brillèrent cent guerriers fameux,
Les vainqueurs de Cannes, d'Arbelle,
Et Charlemagne, plus grand qu'eux;

Animé de la même audace,
Il court, il vole sur leur trace,
Il asseoit ses camps sur leurs camps;
Et là, par ses faits héroïques,
Sont effacés leurs noms antiques
Que ne peut effacer le temps.

Champs fertiles en grands spectacles,
Théâtre à jamais glorieux,
Qu'ont signalés par cent miracles
Des phalanges de demi-dieux;
Fiers remparts, monts inaccessibles,
Alpes, dont ses mains invincibles
Ont fait un trophée à son nom;
Fleuves guerriers, nobles rivages;
Parlez, fut-il dans tous les âges
Rien d'égal à Napoléon?

La Seine, jadis ignorée,
Maintenant digne de tes vers,
Sous son empire révérée,
De son nom remplit l'univers.
Les palmes, les lauriers célèbres,
Succédant aux cyprès funèbres,
Embellissent ses bords heureux;
Les fleuves la nomment leur reine,
Et tous, devant leur souveraine,
Courbent leurs flots respectueux.

Mais tandis que de ces merveilles
J'abrège les vastes tableaux,
Quels accens frappent mes oreilles?
Quels sont ces prodiges nouveaux?
J'entends l'active messagère,
Dont la voix, jadis mensongère,
Au vrai seul va se consacrer :
Napoléon sut l'y contraindre.
Elle n'a plus le temps de feindre,
Ni les moyens d'exagérer.

De sa trompette tributaire
Écoute les sons éclatans.
Les fiers potentats de la terre
Ont assemblé leurs combattans;
Et, dans l'orgueil qui les domine,
De son infaillible ruine
Leurs cœurs sont déjà convaincus.
Le héros l'apprend; il s'élance,
Il a franchi l'espace immense;
Il les voit, il les a vaincus.

Vienne tombe. A trois capitales
De trois puissantes régions
Montrer les pompes triomphales
De ses illustres légions;

Dissiper trois vastes armées,
A des Nations opprimées
Porter un généreux secours,
Refouler vers leurs froids rivages
Des torrens de hordes sauvages,
Est l'ouvrage de quelques jours.

Le Rhin, le Danube, la Sprée,
D'effroi précipitant leurs eaux,
Vont raconter au vieux Nérée
Ces incomparables travaux.
Secouant sa tête incrédule,
Le Dieu, de ce nouvel Hercule
Ne peut concevoir les efforts.
« Le vengeur qui doit de sa chaîne
» Affranchir la liquide plaine,
» Dit-il, quitte à peine mes bords. »

Mais les flots qui suivent ces ondes,
Nouveaux messagers des Français,
Viennent remplir les mers profondes
Du récit de nouveaux succès.
Le bruit se prolonge et redouble;
La Tamise fuit et se trouble
A ces effroyables discours,
Et vers sa source remontée,
Ses cris, de Londre épouvantée
Font trembler les superbes tours.

Albion, ta perte s'apprête.
Le monde est ton accusateur.
Bientôt tu verras sur ta tête
Fondre l'aigle exterminateur.
Il ira, perfide Angleterre,
Il ira, portant le tonnerre,
Lancer ses feux sur tes remparts,
Et de ses serres triomphantes
Saisir les dépouilles sanglantes
De tes féroces léopards.

L'Éternel pèse ta puissance.
Ton or et tes forfaits divers
Font céder à leur poids immense
L'équilibre de l'univers;
Mais dans l'inégale balance
Sa main, du vengeur de la France
Met le glaive victorieux.
Le contre-poids fatal t'enlève;
Ta grandeur n'est plus qu'un vain rêve,
Et ton nom qu'un bruit odieux.

Mais que fais-je, insensé poète?
Ce que je viens de raconter,
C'est à toi, divin interprète,
Qu'il appartient de le chanter.

Tu peux sur ta lyre héroïque,
Seul, d'un sujet si magnifique,
Peindre les plus sublimes traits ;
Parle, et que cet autre Alexandre,
D'Achille visitant la cendre,
N'exprime plus de vains regrets.

Mais ne chante plus la colère
D'un impitoyable guerrier,
Dont les pleurs, de la Grèce entière
N'ont pu fléchir le cœur altier.
Celui que le Ciel nous accorde,
Dès long-temps eut de la discorde
Fait cesser les cruels fléaux,
Si du souffle impur de sa bouche
Un peuple parjure et farouche
N'en rallumait les noirs flambeaux.

Dans l'instant même où le carnage
Par le carnage est excité,
Dans le guerrier, le cœur du sage
Se souvient de l'humanité :
Il a pu tout réduire en poudre ;
Mais la Clémence éteint la foudre
Dont la Justice arme ses mains.
C'est ainsi qu'un héros sensible,
Après une leçon terrible,
Instruit encor les souverains.

Parmi les palmes qu'il moissonne,
C'est l'olive qu'il va chercher ;
C'est elle qu'aux champs de Bellone
Ce héros prétend arracher :
Pour lui sa tige fortunée
Est le rameau que votre Énée
Alla ravir aux sombres lieux ;
Rameau divin, conquête rare,
Que réserve le ciel avare
Aux seuls héros amis des Dieux.

HOMÈRE.

C'est vainement que de ma cendre
Ton zèle a troublé le repos.
Quelle voix pourrait faire entendre
Des chants dignes de ce héros !
Faibles poètes que nous sommes,
Eh ! que peuvent pour les grands hommes
La pompe et l'éclat de nos vers,
Tandis que leur vertu présente
De sa clarté resplendissante
Remplit encor tout l'univers ?

Quand d'une ombre religieuse
La vénérable main du Temps
De son histoire merveilleuse
Voilera les traits éclatans,

Le monde, idolâtre des fables,
Lira les récits incroyables
De ses travaux prodigieux;
C'est alors que montant ma lyre,
Je renaîtrai pour les redire
A tous les temps, à tous les lieux.

M. Crouzet.

QUATRAIN

SUR L'ÉTONNANTE RAPIDITÉ DES VICTOIRES DE L'EMPEREUR NAPOLÉON.

Veni, vidi, vici.

France, de ton héros le triomphe est certain.
A ses regards perçans l'univers se dévoile;
Tout cède à son heureuse étoile:
Venir, voir, vaincre, est son destin.

M. Lebrun.

DE AUSTERLICIENSI PRÆLIO.

CARMEN DITHYRAMBICUM.

Posce lyram; siluisse nefas tibi, Musa: triumphe!
Io triumphe! nobili ter et quater
Carmine depropera.

Victor hyperboreas, nec toto Marte, phalanges
Fudit Napoleon tuus.

Illa, illa nostro restitit fracta objice;
Quæ Scythicis, immane fremens, eruperat antris
Barbara diluvies.

Tua res agitur; amplam tibi victoriam,
Vel qua doles, partam puta,
O felix nimis ac nimis
Europa tanto vindice!

Hæc tibi, æternis memoranda fastis,
Attulit longam bona lux salutem;

Hæc tibi leges placidosque ritus,
Hæc tibi cultos retinere mores
Præstitit ; blandos eadem reducet
Artium lusus. Properate, vates,
Pars triumphorum quoque magna, tantis
Debitam rebus properate laudem.
Ille adest vobis celebrandus heros,
Qui Scytham, pugnâ domitum feroci,
Jamque centenis hominum minorem
Millibus, pigras remeare nudum
Cogit ad arctos.

Venerat extremo cœli borealis ab axe
Gens effræna virûm, conducto milite jussa
Cæsareas explere acies, pelagique tyrannis
Auxiliare odium et socios præbere furores.

Nivis arctoæ sede relicta,
Mille per urbes, mille et fluvios,
Iter insuetum carpere gaudet
Ore minaci truculenta cohors ;
Jamque Austriacos tetigit fines,
Et mansuetum propior pestis
Territat orbem.
Quacumque vagos movit gressus,
Scelere impresso fœdavit iter :
Hic abductis bobus arator
Pavidus fugit, cremat insontes
Hic flamma casas, hic innuptis
Pia virginibus trepidat mater ;

Ipso tandem sævius hoste
Pubes socios Germana timet.

Sufficiat vestris Germanica præda trophæis,
Egregii heroes! neve ultra tendere gressum,
Neve truces libeat Gallis opponere turmas.
Haud bene consilio, quo res sibi subdere novit
Napoleon fatoque ipsi dare jura videtur,
Haud bene virtuti certet, mihi credite, qui vos
Præceps in medios animi rapit impetus hostes.

Præterea cui nunc succurrere?
Quamve paras, Arcti gens effera,
Perdere opem? Sero jam nil eget
Austria præsidio, quam Gallicus
Marte brevi domitam Cæsar premit.
Aspice quis campos maculet cruor,
Quotque, altis Ulmæ sub mœnibus,
Captivi peditis stent millia!
Pulvis habet, strictæ vel compedis
Turpe gravat pondus, quibus agmina
Jungere, quorum armis comitantibus
Debueras Gallos prosternere.
Cladibus in tantis quæ spes super?
Quid medica extincto prosit manus?

Nulla quidem Austriaci jam spes fulcire caducam
Imperii molem; sed nondum pacta Britannis
Ira fidem exsolvit, nondum satis Anglia rebus
Consuluisse suis per stragem et funera gaudet.

Cædibus arva novis madeant, sic Anglia jussit :
Arma, Scythæ, rapite arma ; pari concurrite fato,
Venalesque animas alieno impendite Marti.

Cogit sœva ferox, dum loquor, agmina,
Infensamque aciem parat,
Quem gemini latè dominum agnovere Triones,
Quem tellus pavet ultima,
Cæsar hyperboreus.
Hîc quidquid invisum horridumve procreat
Regnata hyemi plaga perpetuæ ;
Quidquid humani scythica sub arcto,
Nescium cultûs avidumque prædæ,
Liberis passim gregibus vagatur :
Inusitatas ferreum vires genus,
Vastumque robur exerit.
Hîc portenta virûm, quibus,
Mos a teneris, nunc Riphæas
Calcare nives, nunc hyberno
Sub Jove somnos carpere, fractis
Nunc fluminibus, cogente siti,
Prævio potum quærere ferro.
Crevere in horas copiæ ; fœdo latet
Oppressa tellus milite,
Placidumque in orbem tota sedibus ruit
Convulsa barbaries suis.
Stat contra, Europæ leges pacemque tueri
Certus, et arctoam terris avertere pestem,
Napoleon. Jam castra movet, jam frontibus horrent

Oppositis instructæ acies, Martisque propinqui
Fortunam variasque vices nox dividit una.

Segnes quin age, Gallicæ
Virtutis nimium invida
Nox, abrumpe moras; brevi
Gyrum contrahe circulo,
Festinumque volucribus
Sol maturet equis diem.

Audimur; expetitam
Cœlo facem coruscat,
Tanti sequestra fati,
Aurora: quot labores
Visura, quot triumphos!
Primo retecta sole,
Utrinque castra fervent
Seque invicem lacessunt.
Tumuli sed ecce ab alta
Qua Cæsar arce sedit,
Gallorum et universi
Tutela Cæsar orbis,
Signum exiit duelli.
Cuncta ilicet moventur,
Agilisque, sævum in hostem,
Necis decoræ amantes
Rapit impetus catervas.
Tonuere fulminantis
Horrenda Martis æra,
Uteroque clausum opaco

Sulphur, globosque læves,
Præsentis arma lethi,
Diro vomunt fragore.
Undante spissiori
Circum supraque fumo,
Glomeratur atra nubes,
Quam subter it cruento
Cæcus furore Mavors.
Clangoribus turbarum,
Clamoribus virorum
Hinnitibusque equorum,
Cœlum remugit omne.
Montes lacusque vasto
Latè assonant tumultu.
Phlegræa (tantus horror!)
Credas per arva magnos
Bellare Diis gigantas.

Ipse, velut summo regni securus Olympo
Jupiter, immissis hinc atque hinc proterit hostes
Fulminibus rex NAPOLEON, totumque pererrat
Campum oculis, nunc dextram aciem, nunc ille sinistrum
Instaurans latus, ingentesque minoribus afflat
Diis animos, pugnamque regit, vincitque jubendo.

Vincis, NAPOLEON; vincis, io! feram
Arcti progeniem Gallica perculit
Virtus. Hæc ubi sunt quæ placidis gravem
Incussere metum gentibus agmina?
Pars aut missilibus strata jacet globis,
Aut sæva gladii cuspide concidit.

Partem vincla domant; pars agilem fugam
Dum stagni dubias per glacies parat,
Altis interiit mersa paludibus.

Talia spectanti quis enim tibi pectore sensus,
Advena Cæsar, erat? Contraria numina serus
Agnoscis, nil posse ducem, nil posse catervas,
Fataque Gallorum Scythicis præcellere fatis.
Egregium bello, cœlique faventis alumnum
NAPOLEONTA vocas; positisque inglorius armis,
Relliquias bellorum et rari militis agmen,
Jussum doctus iter, patriam usque reducis ad Arcton.
Jam redit aurea pax: miseræ confidite gentes;
Omnis abesto metus, nostro Scytha pellitur orbe.

Lætis ergo suum decet
Victori honorem solvere cantibus:
Decet lyrâque flatilique tibiâ,
Tubæque majori sono,
Cuncta procul veteris superantem nomina famæ
Ad astra ferre principem;
Utilem bello pariterque paci
Principem, sæcli decus, et ruentis
Pondus Europæ tolerare natum.
Hunc, cives, patriæ patrem,
Hunc belli socium dicite, milites;
Libertatis et artium
Vindicem placidæ celebrate gentes,
Quascumque vitæ mitiori deditas
Studiisque liberalibus,

Europa vasto mater amplexu fovet.
Quantis ille periculis
Erepta dulci reddidit otio
Regna, quibus Scythici Martis furor
Aut grave servitium aut funus crudele parabat!
Quantis præcipuè, Gallia, cladibus,
Quali te rapuit malo,
Quam nempe hostis atrox odiis pejoribus unam
Urgebat, duce tot scelerum atque emptore Britanno!
Huc ille, geminum qui ferox orbem quatit,
Nocentis hospes insulæ,
Pretiumque sceleri dicit, et fusum impio
Rependit auro sanguinem!
Huc adsit ille, brevia permensus freti
Interjacentis æquora;
Videatque terris imperantem latiùs,
Cœloque tollentem caput,
Exuere propriis ipse quam provinciis
Optavit amens Galliam!

At tu, cui tantos licuit frænare furores,
Tu sæclis date principium melioribus, heros,
Salve; teque suam felix Europa salutem,
Te decus alma suum, te patrem Gallia dicat;
Sequana dum tacito Luparæas alluet arces
Flumine, perpetui dum frigoris hospita densis
Albescent nivibus celsæ juga summa Pyrenes,
Dum cadet alterno crescetque reciproca motu
Implacidum Thetys quæ summovet orbe Britannum!

M. Cauchy.

LE CHANT DES FRANÇAIS.

STANCES

A S. M. L'EMPEREUR DES FRANÇAIS ET ROI D'ITALIE,

APRÈS LA BATAILLE D'AUSTERLITZ.

Hic ames dici pater, atque princeps!
HORAT. Od.

REVIENS, NAPOLÉON, sur ton char de victoire,
Au milieu du grand peuple enivré de ta gloire.
Reviens; il est un prix digne de tes succès:
Ton cœur va le trouver dans le cœur des Français.

De ton grand dévoûment, sublime récompense!
Ce que nous t'exprimons, le monde entier le pense:
On t'adore à Munich; Vienne est à tes genoux,
Et Londre, en frémissant, t'admire comme nous.

Reviens, NAPOLÉON, etc.

IL CANTO DEI FRANCHI.

STANZE

ALLA MAESTA DELL' IMPERADORE DI FRANCIA E RE D'ITALIA,

ALL' OCCASIONE DELLA BATTAGLIA D'AUSTERLITZ.

NAPOLEON, ritorna,
Sul carro di vittoria,
In mezzo del gran popolo,
Tutt' ebbro di tua gloria.
Ritorna; qui v'è il premio
Degno de' tuoi successi:
Lo troverà il tuo core
Nel cor de' Franchi stessi.

De' sagrifizj tuoi
Il guiderdon sublime!
Il mondo intero pensa
Quel che a te Francia esprime:
Idolo di Baviera,
È Vienna a' piedi tuoi;
Londra, benchè fremendo,
T'ammira al par di noi.
NAPOLEON, ritorna, etc.

De ces pas de géant qu'a faits ta Grande Armée,
Les récits, chaque jour, lassaient la Renommée;
Et ta course, en deux mois, prévenant notre espoir,
A plus fait qu'en deux ans on n'eût osé prévoir.

Reviens, NAPOLÉON, etc.

Partout le même esprit règne en ton vaste empire;
Le même sentiment pour toi seul y respire,
Et confond pour toi seul, en des transports flatteurs,
Des cités et des champs les cris admirateurs.

Reviens, NAPOLÉON, etc.

Ah! qu'exercer ainsi la puissance suprême,
C'est rehausser pour nous l'éclat du diadème!
Du sort de nos ayeux, ô destins différens!
Conduits par un héros, que les Français sont grands!

Reviens, NAPOLÉON, etc.

Del tuo possente esercito
La marcia gigantea
Nel raccontar, la fama
Stanca ogni dì si fea;
E in mesi due, tuo corso,
Oltre ogni speme, fece
Più che suppor nel circolo
Doppio del Sol non lece.
NAPOLEON, ritorna, etc.

Regna in tuo vasto imperio
Solo uno spirto adesso;
Solo per te respira vi
Un sentimento istesso;
E per te sol confonde,
Con lusinghiero ardore,
Delle Città e de' Campi
L'applauso ammiratore.
NAPOLEON, ritorna, etc.

Ah! in guisa tal usando
L'autorità suprema,
Si fa per noi più lucido
Brillare il diadema.
Quant' è da quel degli avi
Nostro destin cambiato!
Quanto il Francese è grande
Da un grand' eroe guidato!
NAPOLEON, ritorna, etc.

L'Angleterre à l'Europe avait soufflé sa rage :
Quel envoyé du ciel put calmer cet orage?
Premier peuple du monde, il fut de tes destins
De trouver dans tes camps ce premier des humains.

Reviens, NAPOLÉON, etc.

Le César des Germains, et ce jeune Alexandre,
Des hauteurs d'Austerlitz avaient cru te surprendre :
Alexandre et César, tous deux fiers de leur nom,
Tous deux sont éclipsés devant NAPOLÉON.

Reviens, NAPOLÉON, etc.

O des trois Empereurs immortelle journée,
Qui fis briller d'un seul l'étoile fortunée,
Que ton champ de bataille, aux siècles à venir,
Transmettra pour la France un noble souvenir !

Reviens, NAPOLÉON, etc.

Sua rabbia al seu d'Europa
Anglia ispirato avea :
Qual del Ciel messo estinguere
Procella tal potea ?
Primo del mondo popolo !
Fu tuo destin fra noi
Francesi aver degl' uomini
Il primo e degli eroi.

NAPOLEON, ritorna, etc.

Il Cesare Germanno,
Ed Alessandro altero,
Dai colli d'Austerlitz
Sorprenderti credero ;
Ma l'Alessandro e il Cesare,
Fieri de' nomi loro,
Presso a NAPOLEONE
Ambo eclissati foro.

NAPOLEON, ritorna, etc.

O de' tre Imperadori
Grande e immortal giornata,
Che fè d'un sol risplendere
La stella fortunata !
Il campo tuo de' secoli
Futuri alla memoria
Consegnerà per noi
La più brillante istoria.

NAPOLEON, ritorna, etc.

Là, vint des Léopards expirer la furie :
Là, nos braves Français, vengeurs de leur patrie,
Par un dernier prodige achevant leurs exploits,
Ont couronné leur prince une seconde fois.

Reviens, NAPOLÉON, etc.

Le vainqueur, écoutant l'humanité plaintive,
De palmes tout couvert, a présenté l'olive.
La guerre est son talent, mais la paix est son vœu :
La palme est d'un héros, mais l'olive est d'un dieu.

Reviens, NAPOLÉON, sur ton char de victoire,
Au milieu du grand peuple enivré de ta gloire.
Reviens : il est un prix digne de tes succès ;
Ton cœur va le trouver dans le cœur des Français. 1

M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.

1 D'habiles compositeurs se sont empressés de mettre ces stances en musique. On a distingué surtout celle qui a été faite par M. J. A. Moulet, et qui se vend gravée chez l'auteur, rue Helvétius, n.° 17.

(*Note de l'éditeur.*)

Là de' Leopardi vennero
A estinguersi i furori;
Là della patria i Franchi
Prodi vendicatori,
Con un prodigio estremo
La guerra avendo sciolta,
Han coronato il principe
Una seconda volta.
NAPOLEON, ritorna, etc.

D'umanitade al pianto,
Il vincitor coperto
Di palme ha il consolante
Amico ulivo offerto.
È guerra il suo talento,
Ma pace è il suo desìo:
Son d'un eroe le palme;
L'ulivo è proprio a un Dio.

NAPOLEON, ritorna,
Sul carro di vittoria,
In mezzo del gran popolo,
Tutt' ebbro di tua gloria.
Ritorna; qui v'è il premio
Degno de'tuoi successi:
Lo troverà il tuo core
Nel cor de' Franchi stessi.

M. TIBERI.

STANCES

SUR LA DERNIÈRE CAMPAGNE DE S. M. L'EMPEREUR ET ROI, ET SUR LA GUERRE CONTRE LA GRANDE BRETAGNE.

Les destins ont parlé, tout cède à leur puissance;
Et, plus grand chaque jour, le héros de la France
S'élève, triomphant des plus fiers potentats:
Sous leur choc s'affermit son immortel empire;
Et de tant d'ennemis armés pour le détruire,
Les torrens dissipés s'écoulent sous ses pas.

Ainsi le pic altier, du sein des vastes ondes, 1
Au bruit des cieux tonnans, et des vagues profondes,
De feux étincelant, s'élance dans les airs,
Monte, grandit, étend l'orgueil de ses rivages,
Et, debout sur les flots, le front ceint de nuages,
Voit mourir à ses pieds le vain courroux des mers.

1 Formation des îles projetées du sein de l'Océan.

O terre des guerriers! ô France! ô ma Patrie!
Des bouches de l'Escaut aux rives de l'Istrie,
Le fer de tes enfans avait porté l'effroi :
Leur courage étonnait les plus mâles courages,
Et les trônes, long-temps battus par tant d'orages,
Sur leurs vieux fondemens s'inclinaient devant toi. 1

Mais lorsque d'une longue et trop sanglante guerre,
A la voix du vainqueur, et l'Europe et la terre
Déjà voyaient les feux de toutes parts éteints, 2
Quel rival, n'écoutant qu'une implacable haine,
Le premier de la paix rompant l'heureuse chaine, 3
Insensé! croit encor balancer nos destins?

Ah! je le reconnais au trident qu'il agite :
C'est cet autre Xerxès, qui, tyran d'Amphitrite,
Fait gémir l'Océan sous le poids de ses fers.
Mais la France s'apprête à traverser les ondes.
La voilà qui s'ébranle, et vengeant les deux mondes,
D'un superbe oppresseur court affranchir les mers!

O plaines d'Austerlitz! c'est vous que j'en atteste!
Qui brave tout, peut tout, et la faveur céleste
Obéit aux mortels dans leurs vœux affermis.
Soldats, qu'aux bords du Nil a déjà vus Neptune,
Oui, de Napoléon j'en jure la fortune,
Vous atteindrez ces bords à vos palmes promis.

1 Traités de Lunéville et d'Amiens.
2 Paix générale de 1802.
3 Rupture du Traité d'Amiens.

Mais quel Dieu tout à coup à la terre m'enlève?
Sur les ailes des vents avec lui je m'élève,
Et le rivage au loin fuit mon œil éperdu.
Cette ville, est Calais ; ce roc fameux, est Douvre ;
Ce fleuve, la Tamise: et la nuit qui me couvre
Me cache en vain les murs où je suis descendu.

Aux lueurs des flambeaux brûlant dans les ténèbres,
J'aperçois les arceaux de tes voûtes funèbres,
Westminster! vaste tombe où sont couchés vingt rois.
Leur pouvoir est détruit, leur mémoire est éteinte.
O sublimes talens! nobles faits! vertu sainte!
A d'immortels tributs vous avez seuls des droits.

Tandis que des tombeaux je parcours le silence,
Dans cette nuit lugubre, à mes regards s'avance
De guerriers chargés d'ans un cortége pieux.
A leur tête est leur roi, le front couvert d'alarmes :
Il gémit ; et son œil, obscurci par les larmes,
Semble errer sur la pierre où dorment ses ayeux.

Près d'un marbre écarté, tout pensif il s'arrête ;
Il fléchit les genoux, il incline la tête,
Et laissant échapper sa voix avec ses pleurs :
« O le plus grand des rois qu'adora l'Angleterre !
» O vainqueur de Crécy 1 ! victimes de la guerre,
» Ton peuple, tes neveux t'apportent leurs douleurs.

1 Edouard III.

» Le ciel a de mon cœur confondu l'espérance.
» Jamais danger plus grand n'avait pressé la France,
» La France qu'ébranla ton bras victorieux !
» De l'Europe, à ma voix, les vagues mutinées,
» Du Midi jusqu'au Nord tout à coup déchaînées,
» Assiégeaient de Clovis l'empire glorieux.

» Mais l'ennemi, que seul menace la tempête,
» Tranquille au bruit des vents qui grondent sur sa tête,
» Des plus vastes desseins a percé le secret.
» Il s'élance, et plus prompt que les enfans d'Éole,
» De la mer au Danube il marche, il court, il vole ;
» Il dévore l'espace, il arrive, il paraît.

» Il paraît : tout frémit, tout se trouble à sa vue,
» Tout se confond ; l'Autriche inquiète, éperdue,
» De ses aigles retient l'essor ambitieux.
» Mais déjà le héros, vengeur de la Bavière,
» D'Ingolstadt a forcé l'impuissante barrière ;
» La foudre de son bras suit l'éclair de ses yeux.

» Les plaines de Wertingue ont présagé sa gloire.
» Sur ses pas, emportés de victoire en victoire,
» Les flots de ses guerriers roulent de toutes parts.
» Ulm a vu sous ses murs, tremblante, fugitive,
» Une armée en débris et lâchement captive,
» Aux pieds de son vainqueur porter ses étendarts.

» L'Inn a fléchi sous lui ; le Danube en alarmes,
» De la main, de la voix appelle en vain les armes

» Des soldats que Moscou vomit de ses forêts :
» Le conquérant poursuit sa course impatiente ;
» Déjà Vienne, tendant l'olive suppliante,
» S'étonne d'obéir au César des Français.

» Un espoir me restait : jeune et bouillant d'audace,
» Le fils de Catherine accourt, et sur sa trace
» S'avancent réunis cent mille enfans du Nord.
» Le destin des combats quelques instans balance,
» Et l'Europe incertaine attendait en silence
» L'arrêt qui des états allait régler le sort.

» L'airain gronde, et le chef des guerriers de la France
» Voit autour d'eux au loin s'étendre en arc immense
» Un mur mouvant, de feux et de fer hérissé. 1
» Il a parlé : le mur, battu par le tonnerre,
» S'ouvre, chancelle, tombe, et, couché sur la terre,
» Dans les champs d'Austerlitz fume encor dispersé.

» Jour d'opprobre et de pleurs ! jour à jamais funeste !
» Il l'emporte ! et guidé par une main céleste,
» Plus terrible, revole à des exploits nouveaux.
» L'Autriche a du vainqueur imploré la clémence,
» Et parmi tous les rois qui servaient ma vengeance,
» Il n'a plus d'ennemis, ou n'a point de rivaux.

» La guerre a sur nos ports ramené ses orages.
» Des campagnes d'Olmutz, vois-tu vers nos rivages

1 *Ce sont des bastions qu'il faut démolir.* (Paroles de l'Empereur et Roi.)

» Ces nombreux bataillons accourir triomphans ?
» C'est en vain que les mers loin de nous les arrêtent :
» Ils affrontent les mers ; et les traits qu'ils apprêtent,
» Jusques en nos foyers poursuivent tes enfans.

» Edouard ! c'est à toi, dans ce vaste naufrage,
» De rendre au cœur des tiens l'espoir et le courage.
» Mon père ! à ton génie ils viennent recourir.
» Lève-toi ! de ton front que l'éclat nous ranime !
» Lève-toi dans ta gloire, et sauve de l'abîme
» Le vaisseau de l'état, tout prêt à s'entr'ouvrir !.... »

Il parlait, et soudain une lumière affreuse
Perce en éclairs sanglans l'enceinte ténébreuse :
Un sourd gémissement sort du fond du cercueil ;
La voûte a prolongé cette voix redoutable,
Et du sein de la terre un spectre épouvantable
Monte, plus pâle encore et de crainte et de deuil.

» Pourquoi viens-tu troubler le repos de ma cendre,
» Monarque déplorable ? Et dois-je ici t'apprendre
» Le sort qu'à mes neveux gardent les cieux vengeurs ?
» Sur ses projets hautains malheur à qui se fonde !
» L'orgueil, de nos revers semence trop féconde,
» O mon fils ! pour moisson ne produit que des pleurs.

» Pleure, triste Albion ! déchire ta couronne !
» Pleure ! de tout côté le danger t'environne ?
» En nuages, sur toi l'infortune s'étend.
» Que peut de tes soldats le novice courage ?
» Que peut l'humide mur qui borde ton rivage,
» Contre un peuple-héros que la victoire attend ?

» Quel est ce conquérant dont l'ascendant suprême
» Dompte les flots, les monts, les remparts, le sort même?
» Qui peut de cet Alcide enchaîner la valeur?
» Puisses-tu conjurer sa fureur vengeresse!
» Il terrasse l'orgueil, épargne la faiblesse,
» Et sait, dans les vaincus, respecter le malheur.

» O mon fils! l'aigle étend sa redoutable serre.
» Adieu!.... » L'ombre à ces mots s'enfonce dans la terre:
Le sol tremble; tout fuit, par l'effroi dispersé;
L'air siffle, les autans bouleversent la plage,
Et des tours de Windsor, sous l'effort de l'orage,
Le royal étendard tombe au loin renversé.

Dieu des combats! la France accepte le présage.
Mais déjà la trompette appelle le carnage:
Sous nos rames je vois l'onde s'énorgueillir,
Et de leur long sommeil secouant les entraves,
Dans les champs de Poitiers les ombres de nos braves
D'espérance et de joie ont paru tressaillir.

C'en est fait: dans les airs Mars pousse un cri terrible.
O spectacle imposant, majestueux, horrible,
Et digne d'attacher les yeux de l'univers!
Deux peuples en fureur couvrent la double plage;
Le rivage à grand bruit provoque le rivage,
Et les mers en grondant marchent contre les mers.

Telles, aux beaux climats où le héros d'Arcole
Relève la splendeur du sacré Capitole,
Aux longs mugissemens des foudres souterrains,
Quel prodige! on a vu deux montagnes brûlantes

S'ébranler, s'avancer dans les plaines tremblantes,
Et de leur choc affreux menacer les humains.

L'Ausonie en frémit, à leurs pieds attentive :
Mais déjà, sous l'effort de la flamme captive,
La terre, en s'entr'ouvrant, a tressailli trois fois.
L'un des deux monts rivaux, entraîné dans l'abîme,
S'écroule,... et le vainqueur, de sa superbe cime,
Domine en paix les champs, les vallons et les bois.

Il est temps : reprenez l'hymne de la victoire,
O vous, nobles amans des Filles de Mémoire !
Oui, de tant de travaux, voici le dernier jour.
Sur un nuage d'or mollement descendue,
La Paix, sous un ciel pur, apparaît à ma vue,
Et l'univers calmé sourit à son retour.

Le vainqueur vers nos murs en triomphe s'avance.
La Force, la Sagesse, et l'auguste Clémence,
Planent devant le char du fier Napoléon ;
Et, du rameau sacré la tête couronnée,
Le Dieu des arts annonce à la terre étonnée
Le siècle d'Alexandre et celui de Léon.

A sa suite les Dieux bienfaiteurs de la terre,
Qui fécondent nos champs et qu'attristait la guerre,
Appellent les Français aux paisibles travaux.
L'invincible guerrier qu'entourent nos cohortes,
Du temple de Janus a refermé les portes :
Et Mars devant Thémis abaisse ses drapeaux.

M. d'Avrigni.

A SA MAJESTÉ

L'IMPÉRATRICE DES FRANÇAIS,

REINE D'ITALIE,

En lui faisant hommage de la pièce précédente.

O vous, l'ornement et l'amour
De l'Italie et de la France,
Paris chante votre retour,
Et Munich pleure votre absence.
D'un fils que suivent tous les vœux,
C'est là que, mère fortunée,
Pour lui d'un illustre hyménée
Votre main forma les beaux nœuds.
Ah! combien la France attendrie
Aime à voir cette main chérie,
Qui du front sacré d'un vainqueur,
Toujours maître de la victoire,
Essuyait la noble sueur
Au retour des champs de la gloire.
Dans les jours plus doux de la paix,
Des grandeurs oubliant les charmes,

Parmi nous essuyez les larmes
Du pauvre, heureux par vos bienfaits.
O des graces touchante image !
De ces vers où ma faible voix
Osa célébrer tant d'exploits,
C'est à vous qu'appartient l'hommage.
Oui, tandis que nos ennemis
Tombaient sous un bras invincible,
Vers vous un charme irrésistible
Entraînait tous les cœurs soumis.
D'un héros auguste compagne,
Des malheureux auguste appui,
Par d'autres armes, comme lui,
Vous avez conquis l'Allemagne.

M. D'AVRIGNI.

VERS

Pour mettre au bas du portrait de NAPOLÉON, Empereur et Roi.

DES conquérans fameux il efface l'histoire,
La fable enfin se tait devant la vérité;
Et des plus grands héros éclipsant la mémoire,
Il remplace, à lui seul, leur immortalité.

M. DUPUY DES ISLETS.

POÈME

SUR LA DERNIÈRE CAMPAGNE.

Des fiers enfans du Nord l'audace confondue,
Du grand Napoléon attestait les exploits ;
Il régnait sur la France, et, par lui défendue,
La France chérissait et respectait ses lois.

Trop sûr qu'au fond du Nord, la Paix et son courage
De Bellone ont chassé les sanglans étendarts,
Il veut de nouveaux dons embellir son ouvrage,
Et fait partout fleurir les vertus et les arts.

Stérile courage !
Inutile ouvrage !
Un nouvel orage
L'attendait au port.

Bellone, en silence,
Ressaisit sa lance,
Et soudain s'élance
Des antres du Nord.

Contre nos rivages,
En proie aux ravages,
Des peuples sauvages
Déchaînent la mort.

Ivres d'espérance,
Remplis d'assurance,
Déjà de la France
Ils règlent le sort.

Arrêtez, guerriers téméraires!
Aux champs que vous foulez,
Par nos mains immolés,
Dorment silencieux vos amis et vos frères.
Du fond de leurs tombeaux quels accens funéraires
Jusqu'à nous sont montés?
Ils ont dit : arrêtez!
Arrêtez, guerriers téméraires!

Toi, dont la plume échappe aux ravages des temps,
Toi, qui graves sans cesse, aux fastes de l'histoire,
Les sublimes vertus, les exploits éclatans
D'un roi cher à la France et cher à la Victoire,
Clio, viens à mon aide, et redis en mes vers
Pour quel crime à punir, pour venger quelle injure,
Oubliant à la fois leurs sermens, leurs revers,
Et le Russe perfide, et le Germain parjure,
Osaient nous apporter le trépas ou des fers.

Cette avare Cité, l'émule de Carthage,
Qui, de l'humide empire usurpant l'héritage,
Souveraine des mers, esclave de Plutus,
Est féconde en trésors, mais stérile en vertus;
Qui vend à des bourreaux, arrache à des victimes,
Des crimes et de l'or, pour de l'or et des crimes;

Qui tantôt dans la paix incendiant nos ports,
Et vomissant tantôt la peste sur nos bords,
Provoqua dans nos champs, alluma dans nos villes,
Les serpens, les flambeaux des discordes civiles;
Albion triomphait de nos tristes revers:
Napoléon jura de venger l'univers.

Ardens à servir leur patrie,
Et sur la terre, et sur les flots,
Rivaux de force et d'industrie,
Commandans, soldats, matelots,
Construisent, de leurs mains habiles,
Des tours et des châteaux mobiles,
Peuplés de guerriers valeureux,
Qui tous, pour laver leur injure
Au sang d'un ennemi parjure,
N'attendent que des vents heureux.

En vigueur, en zèle, en courage,
Jadis les cyclopes rivaux
Étaient moins ardens à l'ouvrage,
Étaient moins prompts dans leurs travaux,
Lorsqu'aux antres de la Sicile,
D'une main robuste et docile
Aux ordres du maître des cieux,
Ils forgeaient à l'envi la foudre,
Déjà prête à réduire en poudre
Tous les Titans audacieux.

Boulogne entier présente un arsenal immense
Aux yeux étonnés d'Albion ;
Et la fière Albion s'épouvante, et commence
A craindre le sort d'Ilion.

Comme un lâche brigand, trahi par son complice,
Poursuivi des remords, et fuyant le supplice
Près d'atteindre ses pas ;
Au premier voyageur qui s'offre à son passage,
Pâlit, tremble, et croit voir, écrit sur son visage,
L'arrêt de son trépas :

Telle, mais sans remords, Albion, toujours lâche,
Que les soucis rongeurs dévorent sans relâche,
Comme autant de vautours ;
Prend tout vaisseau qui s'offre à sa vue alarmée,
Pour une escadre, prête à vomir une armée
Jusqu'aux pieds de ses tours.

« Eh quoi ! dit-elle enfin, n'est-il plus d'espérance?
» Et ne puis-je échapper au vengeur de la France,
» Ou du moins pour un temps écarter de mes ports
» Cet armement fatal, la terreur de mes bords ?
» Oui sans doute : à la force opposons l'artifice ;
» Et faisons un cruel, mais dernier sacrifice.
» Le Russe et le Germain combattent pour de l'or :
» J'ai pu les acheter ; achetons-les encor.
» Que sur Napoléon leurs phalanges banales
» Dirigent les efforts de leurs armes vénales !

» Que sans cesse et partout, d'avides assaillans
» S'arrachent les lambeaux de ses états sanglans !
» Que le Français altier, cet objet de ma haine,
» Ne trouve que l'opprobre, ou la mort, ou la chaîne !
» Que l'Europe se couvre et de sang et de deuil ;
» Qu'elle descende enfin toute entière au cercueil,
» Avant que je permette à l'aveugle Fortune
» D'arracher de ma main le sceptre de Neptune ! »
Elle parle, elle agit, et le Nord s'est armé.

De cet affreux complot BONAPARTE informé
S'arme, et, par une marche et rapide et savante,
Il vole aux ennemis, qu'il glace d'épouvante,
Les coupe, et le Germain, du Germain séparé,
N'offre plus à son bras qu'un triomphe assuré.
Devant lui tout succombe ou s'enfuit : plein de rage,
Le Danube ose seul arrêter son courage
Devant Ulm, de l'Autriche unique boulevart,
Qu'à la fois défendaient et la nature et l'art,
Et cent mille guerriers, dont les fières cohortes
Entouraient ses remparts et veillaient à ses portes.
Obstacles impuissans ! le soldat s'est frayé
Un chemin glorieux sur le fleuve effrayé :
Il fond sur les Germains, qu'il terrasse ou disperse ;
Il gravit les hauteurs, d'où son bras les renverse.
La Terreur suit, précède, accompagne ses pas ;
L'ennemi prend la fuite, ou reçoit le trépas.
Mais par vingt bataillons la ville est défendue :
NAPOLÉON paraît, et la ville éperdue

Se rend ; et le monarque, avare des instans,
Jusqu'à Vienne poursuit ses exploits éclatans.
Vienne, alors sans secours, sans chef, sans espérance,
Implora la pitié du héros de la France,
Qui, dérobant son sein au courroux des vainqueurs,
Sut encor des vaincus subjuguer tous les cœurs.

Les Russes cependant, dont les hordes sauvages
Devaient partout vomir le meurtre et les ravages,
Ont vingt fois combattu nos vaillans généraux,
Qui, dignes lieutenans du plus grand des héros,
Ont terrassé vingt fois leur barbare furie ;
Et sans doute aucun d'eux n'eût revu sa patrie,
Si leur maître, escorté de bataillons tardifs,
N'eût sauvé du trépas leurs débris fugitifs.
Indigné de leur sort, Alexandre leur jure
Que le sang des Français lavera leur injure :
Doux espoir, qu'un héros doit un jour rendre vain !
Le héros et ce jour sont arrivés enfin.

L'Aurore, en se levant, éclaire trois armées,
Dans les champs d'Austerlitz en bataille formées,
Et tenant suspendus, dans leurs vaillantes mains,
Les destins des Français, des Russes, des Germains.
Mais aux plans du héros la Sagesse préside ;
Mais aux cœurs des Français la bravoure réside ;
Et le Russe, enivré d'une aveugle fureur,
Obéit à des chefs aveuglés par l'erreur.
Telle est même, telle est son audace effrénée,
Qu'il croit à ses drapeaux la Victoire enchaînée ;

Que dis-je? énorgueilli par un léger succès,
Piége adroit qu'à ce peuple ont tendu les Français,
Il ne veut plus les vaincre, il aspire à les prendre.
Peuple vain et crédule, as-tu donc cru surprendre
Le héros qui souvent confondit ton orgueil?
Tremble! aux plaines de Mars il est plus d'un écueil.

Soudain, sur l'une et l'autre armée,
Le cruel démon des combats,
Secouant sa torche enflammée,
Au carnage a guidé leurs pas.
Près du monstre, aux ailes sanglantes,
La Victoire, aux ailes brillantes,
Tient une palme et des lauriers;
Et la Mort, fantôme livide,
Lève déjà sa faulx, avide
De se teindre au sang des guerriers.

La Victoire, un instant dans les airs suspendue,
A bientôt de la plaine embrassé l'étendue.
A peine ses regards ont revu le héros,
Ses soldats courageux, ses vaillans généraux,
Qu'à leurs pas attachée, esclave volontaire,
Elle a tressé pour eux son laurier tributaire.

Mais la Mort, ce tyran inflexible et sans yeux,
Veut exercer sans frein son empire odieux.
Du monarque aussitôt la compagne et le guide,
La Sagesse, à sa faulx opposant son égide,
La repousse: la Mort jette un cri de terreur,
Sur le Russe effrayé se retourne en fureur,

Soit de près, soit de loin, qu'il résiste ou qu'il plie,
Pour l'atteindre partout, partout se multiplie;
Et, joyeuse, en son sang, à grands flots répandu,
Se console du sang à sa faulx défendu.

Fuyez! Russes, fuyez! ou votre armée entière
Va s'engloutir dans le cercueil.
Fuyez! qu'attendez-vous? voyez votre aigle altière,
Victime de son fol orgueil.
Les Français ont coupé cette aile ambitieuse,
Qui devait maîtriser leurs pas;
Ont arrêté les coups de l'aigle audacieuse
Qui leur destinait le trépas;
Et, bravant le courroux de son bec sanguinaire,
Déjà tout prêt à les broyer,
Dans sa serre impuissante ont ravi le tonnerre
Dont elle crut les foudroyer.

En vain, dans leur fureur, les gardes d'Alexandre,
De leur Aigle expirée osent venger la cendre:
Bonaparte à leur choc oppose ces guerriers
Qui, nourris dans les camps et couverts de lauriers,
Par mille exploits fameux, qu'on eût crus impossibles,
Ont acquis et reçu le beau nom d'invincibles.
Ils volent, et déjà, terrassant leurs rivaux,
Ils confirment leur nom par des exploits nouveaux.
Tous ces héros du Nord, si célèbres naguères,
Ne sont plus devant eux que des soldats vulgaires;
Ils tombent, et le Russe, effrayé de leur sort,
Se rend, ou fuit, content d'échapper à la mort.

Bellone, que partout de la plaine on exile,
Sur un étang glacé cherche et trouve un asile.
Là, résistaient encor des Russes en fureur :
Napoléon accourt, il commande; ô terreur!
Le canon, en grondant, de sa bouche enflammée
Lance, à travers les flots d'une épaisse fumée,
Cent globes, qui, brisant l'enveloppe des eaux,
De vingt mille guerriers ont creusé les tombeaux.
La Mort, à cet aspect, jetant un cri de joie,
Se plonge dans le lac, pour dévorer sa proie;
Et l'air, enfin purgé de ce monstre odieux,
Ouvre un libre passage à la clarté des cieux.

Mais, plus affreux cent fois que d'affreuses ténèbres,
Le jour éclaire au loin ces campagnes funèbres.
A ce tableau sanglant, les souverains du Nord
Ont connu la pitié, la crainte et le remord :
Ils demandent la paix; oubliant leurs injures,
Et s'exposant peut-être à de nouveaux parjures.
Napoléon, modeste et généreux vainqueur,
Souscrit à ce désir, seul désir de son cœur.
Et la Paix, trop long-temps proscrite et fugitive,
Vient consoler enfin l'Humanité plaintive.
Monarque, dont la France aime et bénit les lois,
Et dont l'Europe entière admire les exploits;
Généraux, dont les noms, chéris de la Victoire,
Ennobliront un jour les pages de l'Histoire;
Soldats, qui partagez leur gloire et leurs travaux,
Et qui dans l'univers n'avez point de rivaux :

Dérobez quelques jours au tumulte des armes.
Il est temps que la Paix vous prodigue ses charmes :
Venez.... Qu'ai-je entendu? mille voix à l'instant
M'ont répondu ces mots : Boulogne nous attend !

Tremblez, Anglais, tremblez à ce cri formidable !
Hâtez-vous de fléchir un vainqueur redoutable !
D'Amphitrite indignée enfin brisez les fers !
« Nous ! rendre aux Nations la liberté des mers !
» Non ! plutôt que l'Europe, ou qu'Albion périsse ! »
Eh bien ! pour châtier votre infame avarice,
Puissent Napoléon et ses vaillans soldats,
Secondés par le vent, dépeupler vos états !
Et puisse, en proie aux fers, puisse, à la flamme en proie,
Votre indigne Albion expirer comme Troie !
Si le vent vous dérobe à nos coups assurés,
Puissent du ciel vengeur les foudres conjurés
Faire écrouler sur vous vos murailles en poudre !
Si le ciel nous refuse et le vent et la foudre,
Puisse du moins Neptune, au vaste sein des eaux
Engloutir à la fois vos coupables vaisseaux;
Et ses flots en courroux, usurpant vos rivages,
Sur vos champs, dans vos murs, exercer leurs ravages !
Et si le vent, la foudre, et Neptune, et les cieux,
Dédaignent de punir vos forfaits odieux,
Puissiez-vous, repoussés de tout climat fertile,
Expirer de besoin sur votre or inutile !

M. Thevenau.

ODE A LA VILLE DE PARIS

SUR LES DERNIÈRES VICTOIRES

DE S. M. L'EMPEREUR ET ROI.

Napoléon paraît, et l'anarchie expire ;
Des débris du Royaume il crée un vaste empire,
Dont il fixe les lois, la puissance et l'éclat.
Des souverains du Nord la ligue vagabonde
L'attaque ; il s'en indigne, et va prouver au monde
Qu'il est le premier prince et le premier soldat.

O plaines d'Austerlitz, c'est en vain qu'à nos braves
Votre site et l'hiver opposent mille entraves ;
Ils dompteront la faim, la soif et le repos.
Leur armée invincible, orgueilleuse, attentive,
Entoure, en frémissant, la cabane chétive
D'où part, comme un éclair, chaque ordre du héros.

Le grand signal se donne, et le combat s'engage. . . .
Le Français a doublé ses rangs par son courage. . . .
L'ennemi perd sa foudre et ses chers étendards ;
Il lui reste l'honneur. Il résiste, il succombe,
Et le champ de bataille est une immense tombe,
Où viennent s'engloutir ses escadrons épars.

Inhumaine Angleterre, au carnage endurcie,
De quel droit, abusant l'Autriche et la Russie,
Leur fis-tu provoquer la Grande Nation?
Viens de ces lacs plaintifs écouter les abîmes.....
Chacun des flots sanglans qui couvrent tes victimes
Apporte à ton oreille une imprécation....

Si les siècles passés et les siècles à naître
Pouvaient devant le nôtre ensemble comparaître,
Nos ayeux conviendraient que jamais le soleil
N'éclaira de succès tels que ceux de la France,
Et nos neveux diraient qu'ils n'ont pas l'espérance
De voir dans l'avenir un spectacle pareil.

Fidèle aux plus hardis que seul il se réserve,
De triomphe en triomphe, entre Mars et Minerve,
Le grand Napoléon marche à pas de géant.
O Phébus! ô Clio! secondez mon délire.
Ecrivez sur l'airain, répétez sur la lyre
Qu'au temple de mémoire il monte en conquérant.

Alexandre et César! il fait ce que vous fites;
Mais du temps et des lieux franchissant les limites,
Partout, à la même heure, il se montre à la fois:
Il campait dans Boulogne, il pénétrait dans Vienne,
Et sa main terminait sur les bords de la Seine
Le Louvre, d'âge en âge oublié par nos Rois.

Ce favori des Dieux, ce fils de la Victoire
Jusqu'aux bornes du globe étendra-t-il sa gloire?

Eh ! quels lauriers nouveaux pourrait-il envier ?
Sa modération égale sa vaillance ;
S'il fait trembler la terre en agitant sa lance,
Il fait avec sa lance éclore l'olivier.

Quoiqu'il fût dès long-temps l'ame de nos armées,
Toutes les factions, par son bras comprimées,
Laissaient entendre encor des murmures pervers :
Mais l'envie elle-même est contrainte au silence.....
Par l'admiration, par la reconnaissance,
Les cœurs, à son retour, lui seront tous ouverts.

O Reine des cités, par ses soins embellie,
Dans les élans pompeux d'une fête accomplie,
Tu voudrais lui prouver l'amour que tu lui dois.....
Mas las ! il est trop vrai qu'en ce vœu tu t'abuses,
Puisqu'il n'est au pouvoir, ni des arts, ni des muses,
D'inventer des honneurs dignes de ses exploits.

M. Pits.

DISTIQUE

SUR LES NOUVEAUX TRIOMPHES DE NAPOLÉON.

Napoléon triomphe, et ma lyre est muette !
La gloire du héros a vaincu le poète.

M. Lebrun.

NAPOLEONI MAGNO,

FRANCORUM IMPERATORI PRIMO,

ITALICI REGNI FUNDATORI, PIO, FELICI, AUGUSTO,

IN GALLIAM REDUCI, APPLAUSUS.

Gens magna, gaude; nam patriæ pater,
Intaminatis clarus honoribus,
Victor triumphatorque, votis
Redditur et precibus tuorum.
Lætare: magnus nomine et omine,
Gestans olivam, Napollon redit,
Qui septuaginta diebus
Prodigiis stupefecit orbem!
Vix provocatus Russiæ et Austriæ
Armis, ad Ulmæ mœnia venerat.
Incognitum genus triumphi
Mente sua meditatur heros.
Sciebat urbem milite plurimo
Esse occupatam sub duce Mackio:
Parcus necis, parcus cruoris,
Constituit sine cæde cunctos,

Et arte sola subdere gallicis
Insigniis ; ac magnanimæ dare
Virtutis exemplum, quod ipsa
Concelebrent inimica castra.
Fortuna, Mavors, et Deus aliger
Mirantur altum propositum viri,
Illudque censent approbantis
Judicio Jovis esse dignum.
Augustus heros, propositi et tenax
Et executor, mœnibus Ulmiæ
Circumdatis, sternit profunda
Totam inimicam aciem ruinâ ;
Ter dena et octo millia militum
Captiva cogit tendere brachia,
Deponere enses, arma, fascesque
Austriacis aquilis superbos.....
Terras amicas Bavarici ducis
Ingressus, illas conspicit hosticis
Ubique turmis pullulantes :
Ictu oculi, atque Leonis instar,
Novos in hostes intrepidus ruit,
Delens phalanges quaslibet obvias,
Et cæteras, metu fugaces,
Danubii glomerans in undis.....
Dum Fama, centum vocibus insonans,
Venit Viennam, metropolim Austriæ,
Et gallicos narrans triumphos,
Cæsaream penetravit aulam.
Franciscus, ac si fulmineo foret

Percussus igne, immobilis hæret; et
In clade tam formidolosa,
Utrum abeat, maneatve, nescit.
Frustrà ministros convocat aulicos;
Hos quippe et ater luctus et horridus
Invaserat pavor: per omnem
Anxietas volitabat aulam....
Necessitatis cedere legibus
Obstrictus, exit sede palatii et
Solo Viennensi, petitque
Olmutiæ fugitivus urbem....
Huc e remotis ac glacialibus
Septentrionis finibus advolat
Cæsar Alexander, qui in Arcto et
Moscovicis dominatur oris.
Per rura latè, per juga montium,
Ducit phalanges innumerabiles,
Tandemque cum scutis et hastis
Austrelici tegit arva campi.
Ad præliandum, se temerariis
Hic sistit armis; hîc, numero sui
Exercitûs fidens, superbit
Austriaci reparare stragem
Francisci: at heros Napoleon adest,
Virtute pugnans, non numero.... Simul
Ac vidit hostem, cras, ait, cras
Hæc acies mea erit.... Fidelis
Stetitque dictis: altero enim die
Prostravit ejus, clade sub integra,

Et agmina et signa, Austrelisæ
Non iterum reditura campis.
Velut rapaci fluminis impetu,
Aut sicut Austri turbine concitas,
Suam in potestatem reduxit
Mille equitum peditumque turmas.
Fragore tanto pulveris igniei
Perrupit alas impenetrabiles,
Ut crederent hostes apertum
Sulphureis Acheronta rivis:
Quibus vel ejus dextra pepercerat,
Vel hasta victrix, vel globus æneis
Explosus armis, hi supino,
Quà data porta, ruunt tumultu.
Stipata quamvis mille phalangibus
Vexilla, subdit; mille cohortium
Rumpit columnas, et fugaces
Cum galeis clypeisque volvit
Lacu profundo: Russiæ et Austriæ
Uterque Cæsar, attoniti cadunt,
Ceu fractus illabatur orbis,
Atque metu glaciantur imo.
Sic de dolosis artibus Angliæ,
Sic de ministris, quos ea perfido
Corrupit auro, sempiternum
Napoleon retulit triumphum;
Sic insolentis puniit Insulæ
Sparsas in aulis mille calumnias;
Sic dignitatem Galliarum

Imperii stabilivit heros;
Sic jure honores eximios ei
Vovit senatus; sic meritos ei
Vovit triumphos et sacratæ
Imposuit diadema fronti;
Sic jure regnat; sic meritò pater
Et imperator dicitur; omnium
Sic voce justa, Gallicanæ est
Primus honos columenque gentis.

M. C. C. Roemers.

DISTIQUE

SUR L'EMPEREUR NAPOLÉON.

Plus fort que les guerriers, plus puissant que les rois,
Il sait justifier sa gloire et ses exploits.

M. L.

FRAGMENS D'UN INTERMÈDE

POUR LE RETOUR DE S. M. L'EMPEREUR ET ROI. 1

UN GÉNÉRAL FRANÇAIS.

Déja d'une mer en furie
Nos bataillons vengeurs allaient franchir les flots;
Soudain la voix de la patrie
Aux braves indignés fait entendre ces mots :
« Vos ennemis vaincus redemandent la guerre;
» Albion les entraîne à de nouveaux combats,
» Et leur audace aveugle ose fouler la terre
» Où leur sang répandu fume encor sous leurs pas.

» Volez, défenseurs de l'Empire,
» De ces vieux ennemis tant de fois triomphans;
« Aux bords où la nature expire,
» Du Nord épouvanté repoussez les enfans! »
A ce cri belliqueux les fiers tyrans de l'onde
S'applaudissent en vain de leurs crimes nouveaux:
Déjà victorieux, sur sa rive féconde,
Le Danube éperdu voit flotter nos drapeaux.

1 Cet intermède a été représenté sur le théâtre de l'Académie impériale de musique, le 4 février 1806. Les bornes de ce Recueil ne permettant pas de l'insérer ici en entier, on en a choisi les morceaux qui ont été le plus applaudis. (*Note de l'éditeur.*)

Mais qui peut, dans son vol rapide,
Suivre aux champs du soleil l'oiseau de Jupiter?
Qui peut du héros qui nous guide
Mesurer la pensée et repousser le fer?
Monarque sans rivaux, conquérant sans modèles,
Chaque jour, à son nom, cent peuples sont émus;
D'Ulm et de Marengo les palmes immortelles
S'inclinent tout à coup devant celles d'Olmutz.

Où sont ces superbes Monarques,
Et ces guerriers du Nord, vain espoir des Germains?
Leur défaite a lassé la plus vieille des Parques,
Et le ciseau fatal échappe de ses mains.
La triste Humanité, les yeux baignés de larmes,
Trouve encore un asile aux tentes des Français:
« Viens, dit-elle au héros, viens déposer tes armes,
» Et commande aux vaincus le bonheur et la paix. »

L'Envie et la Haine étouffées
S'étonnent de céder à des accens si doux.
Peuples, élevez des trophées
Au vainqueur désarmé qui revient parmi vous.
Trois fois, aux champs de Mars, il éteignit la guerre
Qu'allumait d'Albion la jalouse fureur;
Trois fois, dans ses travaux, le repos de la terre
Des malheurs de la gloire a consolé son cœur.

. . . . . .
. . . . . .

CHŒUR DE DIFFÉRENTES NATIONS.

A son pouvoir tout rend hommage.
Son génie invincible a changé les destins :
Un nouveau siècle est né des débris du vieux âge ;
Une Europe nouvelle, et plus libre et plus sage,
Lui devra des jours plus sereins.

UN ITALIEN.

L'Éridan ne voit plus, dans sa course rapide,
Que des états soumis au grand NAPOLÉON.

UN ESPAGNOL.

Et les peuples voisins des colonnes d'Alcide
Ont invoqué son nom.

UN MAMELOUCK.

A l'Arabe inconstant qui désole sa rive,
Le Jourdain, mille fois, raconta ses travaux ;
Le Nil ensanglanté, sur son urne captive,
Rappelle ses drapeaux.

UN MAIRE DE PARIS.

Paris surtout lui doit la grandeur immortelle
Qu'un oracle trompeur annonçait aux Romains ;
Il s'accomplit pour nous, et la ville éternelle
Va sortir de ses mains.

VIEILLARDS ET ENFANS.

Ici, la vieillesse et l'enfance
Rendent grâce au même Héros :
Pour l'une, il créa l'espérance ;
Par l'autre, il rendit le repos.

VIEILLARDS.

Dans nos foyers héréditaires,
Par lui, sous la loi de nos pères,
Couleront nos derniers instans.

ENFANS.

Pour lui, pour l'État, pour la Gloire,
Enfans promis à la Victoire,
Nous commençons nos premiers ans.

. . . . . .

. . . . . .

UN MAIRE DE PARIS.

O toi, dont tout ce qui respire
Sent le pouvoir et les bienfaits,
Dieu protecteur de cet empire,
Écoute la voix des Français !
Tu sais pour qui leur vœu fidèle
Monte vers la voûte éternelle,
Et sollicite le bonheur ;
Dieu ! conserve aux Rois leur modèle,
Aux Nations leur bienfaiteur.

Le front orné du diadème
Qu'il ceignit au pied des autels,
Un héros, choisi par toi-même,
Commande au reste des mortels :
Marqué du sceau de ta puissance,
Il étend cet empire immense
Dont il est la gloire et l'appui ;
Et les limites de la France
Semblent reculer devant lui.

Bientôt la vérité féconde,
L'antique foi, chère aux guerriers,
Les arts, consolateurs du monde,
Vont refleurir sous ses lauriers.
C'est peu de l'âge qu'il honore :
Son génie éclaire et décore,
Par cent triomphes éclatans,
Des siècles qui dorment encore
Dans la nuit profonde du temps.

Arbitre de nos destinées,
Père des jours et des humains,
Prolonge ses belles années,
Pour accomplir tes grands desseins.
Qu'on lise un jour dans son histoire :
« Sa vie effaça la mémoire
» Des conquérans les plus fameux ;
» Il ne manqua rien à sa gloire :
» L'univers sous lui fut heureux. »

M. Esménard.

HONNEUR ET PATRIE. 1

ODE.

« Malheur à la gloire sanglante,
» Aux exploits orageux de ces sombres vainqueurs,
» Dont le fatal laurier s'élève et s'alimente
» Au sein du carnage et des pleurs! »

« Il est une gloire durable,
» Réservée au héros que chérissent les Dieux :
» De leurs plus purs rayons l'éclat inaltérable
» Couronne son front radieux.

1 Les journaux ont publié les détails véritablement extraordinaires dont a failli être victime M. Jaubert, interprète de Sa Majesté impériale et royale pour les langues asiatiques, et chargé d'une dépêche pour le Sophi de Perse. Il suffira de rappeler que M. Jaubert, membre de la Légion d'honneur, près de succomber sous la plus noire trahison, et les cimeterres étant déjà levés sur sa tête, dut son salut à son intrépidité, et dut son intrépidité à l'aspect de la devise tracée autour de l'aigle dont il portait le signe glorieux. (*Note de l'auteur.*)

» Comme une inépuisable source
» Promène au loin ses eaux et ses trésors divers,
» Il s'épanche, il prodigue, en sa féconde course,
» Tous les bienfaits à l'univers ;

» Ou tel, aux plaines éthérées,
» Le roi de ces soleils dispersés dans les cieux,
» Et rallie et suspend leurs sphères égarées
» Autour d'un centre impérieux.

» Terre, loin de toi ce silence
» Que t'imposa l'aspect du vainqueur de Porus! 1
» Parlez, cris éclatans de la reconnaissance!
» Annoncez un nouveau Cyrus! 2

» Siècle antique à sa voix puissante
» Du métal le plus pur reviens briller encor!
» Pour filer de ses jours la trame éblouissante,
» Parques, prenez des fuseaux d'or! »

C'était ainsi que le génie
Qui préside à tes lois, ô sainte Humanité!
Proclamait à Cybèle, émue et rajeunie,
L'âge de ta félicité.

1 *Siluit terra in conspectu ejus.* Ecrit. Liv. des Macchabées.

2 *Hæc dixit Dominus Christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram, ut subjiciam ante faciem ejus gentes, et dorsa regum vertam, et aperiam coram eo januas..... Ego ante te ibo, et gloriosos terræ humiliabo : portas æreas conteram, et vectes ferreos confringam....* Isaïe, 45. 1. 2. 5.

Tes noirs ennemis l'entendirent;
Ils frémissent : la rage a soulevé leurs flots ;
Ils inondent l'Érèbe, et ses flancs retentirent
De leurs implacables complots.

Pareils à ces vivans orages
D'insectes 1 répandus dans les champs d'Osiris,
Les monstres, emportés sur d'horribles nuages,
Jonchent le globe de débris.

O démence ! ô fureur profonde !
Pour perdre ce héros, ils perdront vingt états :
Ils iront attacher aux bouts de chaque monde
La chaîne de leurs attentats.

Grâces à leur propre artifice,
D'un équilibre faux le système est détruit.
L'Europe est ébranlée, et son vieil édifice
Sur lui-même croule avec bruit.

A ce tumulte inaccessible,
France! tu méditais un triomphe certain,
Fière de ton héros! ..... Sa prudence invincible
Fait ton génie et le destin!

Il marche! ..... Erynnis frémissante
Aux monstres déchaînés annonce les revers :
Et soudain agitant sa torche pâlissante,
Fuit et les entraîne aux enfers.

1 Les sauterelles d'Égypte.

La furie aux bords de l'abîme
S'arrête et lance au loin de farouches regards.
Euphrate, à tes palmiers un Français magnanime [1]
A suspendu nos étendards.

Elle les voit! ..... « Frappez, esclaves!
» Par un assassinat achetons un succès.
» Frappez! je vous seconde; immolons mille braves
» En immolant un seul Français. »

Il rêve la douce patrie,
Fier d'apporter sa gloire et la paix dans ces lieux;
Et de la Seine absente, à son ame attendrie,
S'offrent les bords délicieux.

Et sous la palme hospitalière,
Assis aux bords de l'onde, il sent couler ses pleurs;
Il pense à son héros, il revoit son vieux père,
Il embrasse ses jeunes sœurs.

« Tu ne les verras plus! ..... expire! .....
De son sein désarmé repoussant le couteau,
Il tombe, et d'un turban qu'elle-même déchire
Erynnis lui fait un bandeau. [2]

[1] M. Jaubert. Détails historiques. La scène a eu lieu près de l'Euphrate.

[2] Suite des détails historiques. Voyez la lettre de M. Jaubert, dans les journaux. On lui banda les yeux, et on leva le cimeterre sur sa tête.

Mais calme sous le cimeterre,
Et pressant sur son cœur ton signe radieux,
« Honneur ! s'écriait-il, ô patrie ! ô ma mère !
» Recevez mes derniers adieux. »

Et déjà sa noble pensée
Habitait, ou l'Olympe, ou les asiles verts
Que la Gloire à ses fils, au sein de l'Élysée,
Présente incessamment ouverts.

C'est là que pleins de la Déesse,
Les martyrs de leur zèle, en un bois enchanté,
Sur des lits d'émeraude, en proie à leur ivresse,
Savourent l'immortalité.

Que vois-je ! du sein de la nue
Deux nobles Déités, l'égide dans les mains,
S'élancent aux accens de cette voix connue,
Brisent les glaives inhumains.

Telle sous les murs de Pergame
Minerve, d'un regard enchaînant le trépas,
A travers un orage et de traits et de flamme
D'Ulysse protégeait les pas.

En vain Erynnis terrassée
Se relève, elle tombe..... Et le cri menaçant
S'étonne d'expirer dans sa bouche glacée
En inutile sifflement.

A ses ailes développées
Tel se fie un vautour qui plane sur les airs ;
Il descend, quand soudain, aux roches escarpées,
Sentinelle de ces déserts,

Se déroule un dragon immense.
De la sombre Gorgone il a l'affreux regard :
Sur ses anneaux bruyans il se dresse, s'élance,
Et fait briller un triple dard.

L'oiseau de ces regards terribles
Semble atteint, et chancelle, attiré vers son sort ;
De l'orbe foudroyant des prunelles horribles
Partent les flèches de la mort.....

Ta promesse n'est point frivole ;
Qui t'invoque est rempli de ta divinité,
Honneur ! de tout Français, ô magnanime idole !
Astre de l'intrépidité !.....

Ainsi que la flamme immortelle
Qui nourrit de Vesta le foyer vigilant,
Sans cesse de l'Honneur chez le Français fidèle
Se conserva le trait brûlant !

O Déesse ! sa noble amante,
Généreuse Patrie ! au milieu des hasards
Tu le suis, et toujours invisible et présente,
Tu nous couvres de tes regards.

Vos rayons au sein du naufrage
Ramènent le jour pur de la sérénité;
Pareils à ces gémeaux 1 qui, vainqueurs de l'orage,
Brillent d'une sainte clarté.

Couple divin et tutélaire,
Qui mieux que le Français marche à votre flambeau?
C'est par vous que d'Assas, victime volontaire,
En autel changea son tombeau.

Inaccessibles à la crainte,
Voyez-vous s'élancer vos fières légions?
Calliope attelait au char de Bérécynthe 2
De moins intrépides lions.

Arrête! où vogue ton délire?
Un si vaste sujet épouvante les vers,
O Muse! ne va point sur un frêle navire
Tenter l'immensité des mers!

M. Chaussard.

1 Les Dioscures.

Quorum simul alba notis
Stella refulsit,
Defluit saxis agitatus humor.

Horat.

2 Cybèle.

Qualis Berecynthia mater.

Virgil.

INVOCATION,

EXTRAITE DU POÈME DES TOMBEAUX DE S. DENIS.

O mon Dieu ! souviens-toi de toutes nos misères,
Pour rendre nos enfans plus sages que leurs pères :
Souviens-toi du héros dont nos vœux, chaque jour,
Des rivages du Nil invoquaient le retour.
Quels exploits de son règne ont signalé l'aurore !
Mais pour nous, mais pour lui, grand Dieu ! fais plus encore ;
Accomplis, s'il se peut, l'ouvrage de ta main.
C'est peu que, par tes soins, ce jeune souverain,
De l'hydre des partis brisant toutes les têtes,
S'élève et s'affermisse au milieu des tempêtes ;
C'est peu qu'il soit l'arbitre ou le vainqueur des rois,
Que la France lui doive et son culte et ses lois,
Qu'il ait conquis enfin ces deux trônes de gloire,
Où brille sous ses traits l'ange de la victoire :
Joins encore à l'éclat de ses lauriers vainqueurs
Les touchantes vertus qui subjuguent les cœurs.
Qu'il soit, comme Henri, le père de la France !
Il l'égale en valeur, qu'il l'efface en clémence !
Rends-nous dans ce héros, enrichi de tes dons,
Charles cinq, Louis douze et le chef des Bourbons,

Et du dernier Louis les vertus paternelles!
Puisse-t-il, plus heureux, plus grand que ses modèles,
Attacher aux destins de l'empire français
Son génie invincible et des siècles de paix;
Et que sa dynastie, à jamais illustrée,
Des règnes les plus longs surpasse la durée!

M. Tresneuil.

A S. M. IMPÉRIALE NAPOLÉON,

QUATRAIN.

Le Consul, en vainqueur, pacifia la terre,
Nous rendit nos autels, fit les plus sages lois;
Le sort de l'Empereur est de venger les rois
Des insultes de l'Angleterre.

M. Ximénez.

INSCRIPTION

POUR UNE STATUE DE NAPOLÉON.

Il remplit de son nom tous les climats divers :
La paix est pour son cœur le prix de la victoire ;
Et ses yeux sont les seuls, dans le vaste univers,
Que n'ait pas éblouis sa gloire.

L'hydre, des champs français trop long-temps le fléau,
Expire sous ses pieds, vainement frémissante :
Tous les cœurs étonnés ne sont plus qu'un faisceau
Que réunit sa main puissante.

Le peuple suit en paix la foi de ses ayeux ;
Le désordre partout fait place à l'harmonie :
Un seul homme a parlé.... rien n'échappe à ses yeux ;
Tout obéit à son génie.

Cet homme, ce héros, jamais exista-t-il,
Se rediront un jour les peuples incrédules ?
L'Éridan, la Tamise, et l'Ister, et le Nil,
Compteront en lui quatre Hercules.

Quels lieux n'ont pas senti sa force ou ses bienfaits ?
L'Océan, du Thébain borna l'essor rapide ;
Mais les âges futurs ne trouveront jamais
Les colonnes de notre Alcide.

M. Davrigny.

ODE

AUX DRAPEAUX CONQUIS A AUSTERLITZ ET TRANSFÉRÉS DANS L'ÉGLISE MÉTROPOLITAINE DE PARIS.

Napoléon l'a dit le jour de la victoire:
Étendards ennemis, loin de mon territoire,
Pour commander la Paix, j'ai su vous conquérir....
Vienne me veut encore autour de ses murailles,
Mais au Dieu des batailles
Paris doit vous offrir.

Étendards ennemis, partez, le temps s'écoule....
Sans repaître en chemin les regards de la foule,
D'Austerlitz à Paris ne vous arrêtez plus....
De Belloi vous attend sur le seuil de ce temple
Où la cité contemple
L'éclat de ses vertus.

Déjà l'airain sacré du haut des tours résonne;
Déjà l'hymne pieux que le pontife entonne,
Par le peuple et par l'orgue est redit à la fois;
Et la Religion, comme la Renommée,
Pour bénir notre armée
Paraît avoir cent voix.

Drapeaux, inclinez-vous! Dieu protège la France.
Dieu, de nos bataillons secondant la vaillance,
A remis en nos mains vos dards audacieux....
Plutôt que l'ennemi ne vînt à vous reprendre,
Dieu saurait vous suspendre
A la voûte des cieux.

N'espérez plus revoir, ni la Néva sauvage,
Ni du Danube altier le fertile rivage;
Mais sous le même toit que la divinité,
Vous serez les garans d'un succès que l'histoire
Sans vous n'eût pas fait croire
A la postérité.

Mais de David encor j'entends la harpe antique....
Répétons à l'envi la fin de son cantique:
« Conserve nous, Seigneur, notre Empereur et Roi,
» Et de ton trône auguste entr'ouvre les barrières
» Le jour où nos prières
» Monteront jusqu'à toi. »

M. DE PIIS.

SOPRA ALCUNE GESTA

DELLA INVITTA MAESTA

DI NAPOLEONE, IMPERADORE ED RÈ.

TENTAME POETICO.

SONETTO PRIMO.

Prime Vittorie Italiche. — Presa di Malta.

Fulmine rapidissimo di guerra
Piombò dall' Alpi, e la soggetta valle
Colmò co' figli dell'Austriaca terra,
L'uomo maggior di Scipio e d'Anniballe.

Poi guatò l'Ocean che il globo serra
Con ampie braccia, e ne gravò le spalle;
Indi la vergin Malta ardito afferra
Primo scorrendo l'inviolato calle. 1

L'ombra di Solimano ancora errante
A meditar la mal tentata impresa
Lungo la costa d'Africa vampante;

In lui, che l'oste e la sua fama uccise,
Fisse le luci attonite, protese,
Fra dispetto e piacer barbaro rise.

1 Malta, inespugnata nella storia moderna, fù inultimente assediata da Solimano nel anno 1565.

II.

Discesa in Egitto.

Oltrepassò l'eroe, del mar fremente
L'ire sprezzando ed il Britanno orgoglio,
E sull' Egizia piaggia alteramente
Lanciossi, e stette come all' onde scoglio.

Ivi disteso il braccio onnipossente,
L'Ottomano crollò mal fermo soglio,
E al palpitante regnator d'Oriente,
Strinse il cuor di paura e di cordoglio.

Se l'aquile librate erano insegna
Ai forti suoi, il Dittatore antico
Parea tornar su quella arena indegna;

Ed il magno rival di cui rimbomba
Pur anco il fato, [1] al paragon nemico
Correa smarrito a rimpiattarsi in tomba.

1 Pompeo.

III.

Ritorno in Francia.

Traendo a stento lo spossato fianco
Della Provenza sull' estremo lido,
S'era intanto recato il Genio Franco,
Chiamando aita con dolente grido.

Propizio vento lo raccolse; e bianco
Cigno salendo n'andò nunzio al fido
Campion, che ardente e d'ogni indugio stanco
Fidossi all' onde u' le tempeste han nido.

Ma gli eran scorta nel dubbio cammino
L'amica stella che irraggiollo in fasce,
Di Francia i voti, e d'Europa il destino.

Discese alfin del Franco Genio a lato,
Che immemor già delle sofferte ambasce,
Lieto si ricompose al fasto usato.

IV.

Seconda discesa in Italia.—Pugna di Marengo.

Tenendosi per man, l'Alpina vetta
Come il Genio accennò salir veloci,
Allor l'inno intonàr della vendetta
Itali e Galli con alterne voci.

Rapido e penetrante qual saetta
Girò lo sguardo, e Teutoni feroci
Vide insultar la sua terra diletta
Del Varo presso le turbate foci.

Fremette il prode; e coll' envitta mano
Diè cenno di battaglia a suoi guerrieri,
E mosse come turbine che svelle.

In Marengo pugnossi. Ambo gl' imperi,
Librò l'eterna lance; andò il Germano
A fondo, e il Franco ricercò le stelle.

V.

Codice di Napoleone.

Nel bujo cerchio del ronzante foro
La disputata sorte, o buona o rea,
Non più librava la bilancia d'oro:
Ma urna di color mille rivolgea,

Onde tronche n'uscian frasi, lavoro
D'età remota; e la straniera idea,
Svolta di chiose con largo tesoro,
Oracolo togato indi leggea.

Quelli che spense il civil odio e il truce
Oste sconfisse, quei di memorande
Leggi fè ricca la guerriera Senna.

Savi raccolse; in seggio a lor fù duce
Come ai forti nel campo e l'opra grande
Dell' orbe il plauso, e più l'effetto accenna.

VI.

Campagna Germanica.

Rabbiosa ancor benchè fiaccata e vinta,
Austria ritenta con anziosa lena
E faccia bicca di livor dipinta,
La bellica Fortuna in nuova arena.

Sorride lui che al marzial carro avvinta
L'avea per sempre, e la proterva appena
Degna del brando invitto, e vuol che cinta
Trascini l'anca di servil catena. 1

Ben si mosse dal gelido trione
Il duro Scita al paragon secondo,
E con più ardir che senno entrò in tenzone;

Ma sopra li piombò con tutto il pondo
L'invitto, e rovesciollo giù boccone
Della Moravia nel fangoso fondo.

M. L. Boncompagni.

1 Si allude al gran numero d'Austriaci prigionieri.

FRAGMENT

D'UNE ODE IMITÉE D'HORACE.

Jules, c'est donc à toi de célébrer la gloire
Du héros qu'en nos murs ramène la Victoire.
Attache le Sicambre à son rapide char;
Que la feuille sacrée, ondoyant sur sa tête,
Doux prix de sa conquête
A ses justes désirs promette le nectar!

Auguste est le plus cher de tous les dons célestes :
Auguste a seul banni nos discordes funestes;
Il défend, il protége, il embellit nos jours.
Choisi par les destins, jamais un plus grand homme
Ne peut veiller sur Rome,
Même si l'âge d'or renouvelait son cours.

Triomphe! m'écrirai-je à son heureux passage;
Triomphe! redira le Tibre et son rivage.
Les vœux, les fleurs, l'encens, partout lui sont offerts;
Et de loin secondant, avec ma faible lyre,
Ton sublime délire,
Je mêlerai ma voix à tes doctes concerts.

LEBRUN.

COLLOQUIUM APUD ELYSIOS MANES

INTER

CAROLUM MAGNUM

ET CONSULTISSIMUM VIRUM TRONCHET.

Magnus ab integro sæclorum nascitur ordo.
VIRG. Buc. Ecl. IV.

Legum ille interpres, lux temporis inclyta nostri,
Quem desideriis et acerbo squalida luctu
Curia complorat, cui Gallia tota parentans
Persolvit mœsta solemnia funera pompâ,
Qui non destituit miserum sub judice regem,
Nec sibi pertimuit sceleratam accire securim;
Ut fortunatas sedes, æterna vireta,
Et sacrum Elysii venit nemus, omnis amica
Fronte salutavit venientem turba piorum,
Qui populis artes, moresque et jura dederunt.
Sed memor imprimis regum chorus assurrexit.
Quos inter Carolus, meritis quàm nomine major,
Qui regit imperio regales maximus umbras,
Ore prior blando : Vir consultissime, dixit,
Jamdudum manes venit mihi fama sub imos,
Surrexisse virum ingenioque armisque potentem,

ENTRETIEN
DE CHARLEMAGNE
ET
DU SÉNATEUR TRONCHET.

Un nouveau monde vient d'éclore.
J. B. Rousseau. Liv. II, Ode 1.

Quand la parque eut frappé ce magistrat, ce sage,
Que pleure des Français l'auguste Aréopage,
Cet oracle des lois, dont la patrie en deuil
Au temple de mémoire a suivi le cercueil;
Qui, dans l'effroi public orateur intrépide,
Suspendit un moment la hache régicide,
Et, fidèle sujet, osa, pour l'arrêter,
A côté de son roi lui-même l'affronter;
Quand ce mortel, comblé de nos justes hommages,
Eut passé de la tombe aux fortunés rivages
Qu'habitent des humains les sages bienfaiteurs,
De nos arts, de nos lois illustres créateurs;
Soudain, pour l'accueillir, leurs ombres s'avancèrent,
Et les fiers potentats devant lui se levèrent.
Charles, qui, toujours grand, même dans ce séjour
Marche entouré de rois qui composent sa cour,

Nostrum qui solus non impar sustulit ensem,
Et mea sceptra meis jam vindicat integra Gallis.
Hoc mihi Germani referunt, hoc Maurus et Indi,
Hoc mihi sarmaticæ gentes, hoc narrat Iberus,
Et pelusiaco descendens umbra Canopo,
Et quæcumque animæ e cunctis regionibus adsunt.
Hoc ipse indignans immurmurat ore Britannus;
Ille autem imprimis stygia quem cernis in ora
Secum incedentem, qui Gallos usque paternis
Assuetus vexare odiis, îsdemque ciere
Venales inimicitias pretiosaque bella,
NAPOLEONA iterat mirabundusque fremensque.
Non equidem invideo, miror magis, et mihi plaudo,
Quandoquidem immensis quæcumque laboribus empta
Possedi, quæ progenies indigna remisit
E molli dilapsa manu, dum laudis avitæ
Grande recusat onus, vecordi tradita somno;
Quæ non alterius stirpis longissimus ordo
(Nam prius Henricum, fata, impia fata, tulistis!)
Per tantam ætatum seriem reparaverat, ille
Post aliquot menses virtute subacta recepit.
Sed tamen hoc narrat diversis turba loquelis,
Quæ vaga longinquæ relegit miracula famæ.
Tu sapiens longoque senex exercitus usu

Daigne le saluer, et lui tient ce langage :
Français, de qui l'Europe admira le courage,
Un bruit qui m'a paru digne à peine de foi
Du séjour des vivans est venu jusqu'à moi.
Un héros, m'a-t-on dit, arbitre de la terre,
Qui dirige à son gré les foudres de la guerre,
S'est armé de mon glaive, et seul de tous vos rois,
Du sceptre d'Occident a soutenu le poids.
L'Ibère, le Germain, le Maure, le Sarmate,
Ceux qui boivent le Tibre, et le Nil, et l'Euphrate,
Tous enfin, racontant ses faits prodigieux,
Du bruit de sa valeur font retentir ces lieux.
L'Anglais, malgré sa haine et sa jalouse rage,
Y joint de son aveu l'éclatant témoignage;
Ce ministre surtout, vain appui d'Albion,
Dont la gloire a pâli devant Napoléon,
L'honore, en frémissant, d'un éloge farouche,
Et ce terrible nom s'échappe de sa bouche.
Toi qui vis ce grand homme, et sus apprécier
Ce qu'il fit pour la France et pour le monde entier,
Magistrat vertueux, dis-moi si je puis croire
Qu'en effet ses exploits aient égalé ma gloire;
Si de mon vaste empire après moi retranchés,
Les rameaux à leur tronc par lui sont rattachés.
Parle sans crainte : ah! loin de lui porter envie,
J'applaudis ses hauts faits, et je m'en glorifie;
J'admire, je chéris mon digne successeur :
Je le dois; mon rival est aussi mon vengeur.

Tu qui testis eras, qui falli aut fallere nescis,
Dic, quæso, num vera ferant, num Gallia rursus
Victrix atque potens antiquo limite constet;
Num mihi contigerit rerum dignissimus hæres.
Tùm senior pronus: Regum clarissime, dixit,
E superis tam certa tibi quàm magna feruntur,
Ni tamen ipsa minor fama est ingentibus ausis.
Jam patet hinc illinc a NAPOLEONE redemptum,
Quà patuit, cum te floreret principe regnum.
Quinetiam fidos circumdedit undique reges,
Fratresque et populos æterno fœdere junctos,
Grande satellitium, et magnæ munimina gentis.
Gallica jam plena majestas luce refulget.
Sed quibus e tenebris, quàm nocte educta profunda!
Quàm fuit instanti rerum in discrimine! quantus,
O quantus patuit tibi, navis publica, gurges!
Jam proclamatum fuerat prope: Gallia nulla est!
Jam comploratum funus; propriisque lacertis
Ipsa sibi nudum lacerabat Gallia pectus.
Ingruerant avidi cunctis e partibus hostes.
At ferus imprimis rabie exultabat ovanti
Pardus, et impatiens spoliis inhiabat opimis.
Tum septemgemini respectans ostia Nili,
Ostia, quæ miseri veram pharon orbis habebant,

Le prix de mes travaux, le prix de ma vaillance,
De mes nobles sueurs, du plus beau sang de France,
Que mes lâches enfans, indignes souverains,
Laissèrent échapper de leurs débiles mains ;
Que de l'heureux Capet la tige florissante,
Et dans ses rejetons sans cesse renaissante,
En dix siècles entiers ne put reconquérir ;
Lui seul, en moins d'un lustre, a su le ressaisir.
Non, de ces grands exploits vos oreilles frappées,
Par des bruits fabuleux n'ont point été trompées ;
Ce héros en effet a vengé votre nom.
Sous le règne immortel du grand NAPOLÉON
La France a recouvré ses immenses frontières ;
Et ces fleuves lointains, nos antiques barrières,
Ont reconnu leur maître, et coulent sous ses lois.
Bien plus : à leur défense il a commis des rois,
Ses frères, ses amis, ses alliés fidèles,
D'un peuple triomphant superbes sentinelles.
Mais de quel sort fatal il t'a su délivrer,
De quel profond abîme il t'a fallu tirer,
Vaisseau de ma patrie ! O ciel ! quelle tempête
Vient assaillir tes flancs et fondre sur ta tête !
Ton mât est renversé, tes cordages rompus ;
Encore un flot, hélas ! ô France ! tu n'es plus !
Déjà le Léopard, dans sa féroce joie,
Rugit d'impatience et demande sa proie ;
D'avides étrangers accourant à grands cris,
Disputent ta dépouille, arrachent tes débris,

Perdita clamavit morienti patria voce :
O ubi Napoleo ! quibus, heu ! deserta relinquor !
Napoleo, mea lux, tutela salusque tuorum,
Napoleo generose, redi. Pius ille vocanti
Per maris immensos tractus, ventosque minaces,
Atque per insidias omnes sævosque Britannos
Astitit : afflictam relevat membrisque suam vim
Afflat, et ad grandes redivivam exsuscitat ausus.
Nec mora, lætatur versis tua Gallia fatis.
Transfuga præcipiti revolat victoria pennâ;
Iratumque virum metuens dominique minacis
Icta supercilio, palmas Fortuna priores
Abjicere ante pedes trepidat : fuga, damna, pavorque ;
Et pudor, et luctus, et vulnera martis iniqui,
Ipsius ad nutum, attonitos vertuntur in hostes.
Necquicquam furiis accensa Britannia totum
Concutit oppositis agitans e finibus orbem :
Napoleo indomita cunctos virtute refringit
Assultus, aquilæque suæ pernicibus alis
Fulmen ab Oceano securum mittit ad Istrum,
Et simul imperiis victor dat jura duobus;
Qualis hyperboreos motus et Saxona sævum,
Quosque sinu tellus effuderat Afra gigantes,
Ille tuus, vindex Europæ totius, ensis

Et tes propres enfans, hâtant tes funérailles,
D'une main parricide entr'ouvrent tes entrailles.
C'en était fait : la France alors tournant les yeux
Vers ce fleuve où jadis un roi religieux,
Captif à ses genoux vit tomber l'infidèle,
Y cherche son vengeur, l'implore et le rappelle.
Ah ! qu'es-tu devenu ? Je n'ai plus de soutiens :
Reviens, Napoléon : Napoléon, reviens !
Sauve-moi. Le héros l'entend ! Il fend les ondes ;
Les ennemis, les vents, les flots des mers profondes,
Rien ne peut l'arrêter. Il arrive, et soudain
Tendant à la patrie une invincible main,
La relève, lui rend et sa force et sa gloire,
Et d'un bras indigné sur le char de victoire
Fièrement la replace. Il commande : à sa voix,
La fortune, tremblante et soumise à ses lois,
Lui vient en s'excusant rapporter ses conquêtes ;
Partout, dans nos cités, change le deuil en fêtes ;
Chez nos fiers ennemis repousse les terreurs,
Les revers, la discorde, et la honte, et les pleurs.
C'est en vain qu'Albion de ses sombres rivages
A sur le continent déchaîné les orages,
A soufflé ses fureurs à cent peuples divers,
Et dans son désespoir ébranlé l'univers ;
De tous ses attentats instrumens et victimes,
Ses aveugles amis ont expié ses crimes.
Que peuvent en effet ses sinistres complots,
Et son or corrupteur, et ses mille vaisseaux ?

Perculit, et magnis albentes ossibus agros
Stravit, agens longè quodcumque superfuit iræ.
Illum etiam augusti reges, clarique tetrarchæ,
Et procerum generosa manus, comitantur ovantem;
Illum Rogerii audaces, invictaque bello
Pectora, Rollandi, per aperta pericla sequuntur:
Quorum quisque suis magni præit agminis instar,
Quorum nulla caret regio longinqua trophæis,
Scriptaque Abyssiniæ meminerunt nomina rupes.
Vix duodenorum, duce te, manus illa virorum
Edidit attonitum miracula tanta per orbem.
Sentiet ipsa gravem, jam sentiet Anglia dextram,
Ambitione furens quamquàm porrexit avaras
Æquor in omne manus, et solem tangit utrumque,
Et terram infestis premit insatiata lacertis.
Ultor adest; ea grata fides mortalibus ægris,
Napoleo magnus; tanto duce et auspice tanto,
Invictum nihil est, nihil insuperabile Gallis.
Scire cupit princeps an, cum præfulgeat armis,
Interius pariter sibi Gallia gaudeat æquis
Legibus. Ille refert: Et in hac quoque, maxime regum,
Æmulus arte tibi occurrit dignissimus. Olli
Sed quantò facies, eheu! magis aspera rerum!
Tu novâ jura dabas formandis gentibus apta,

L'aigle de ce monarque, armé de son tonnerre,
Plus prompt que la pensée, a parcouru la terre.
L'œil à peine le suit dans son rapide élan :
Il s'abat sur l'Iller des bords de l'Océan ;
Lance sur Austerlitz la foudre dévorante;
Et les flots du Volga tressaillent d'épouvante.
Tel Charles de l'Europe assurant le destin,
A jadis foudroyé l'insolent Sarrasin,
A dompté le Saxon, a châtié l'Asie,
Des géans de l'Afrique a purgé l'Italie,
Et laissé, de sa gloire insignes monumens,
Blanchir dans nos guérets d'énormes ossemens.
Ce héros en puissance, en pompe vous égale,
Et sa cour de la vôtre est la digne rivale :
Il a ses paladins, ses Rolands, ses Rogers,
Toujours prêts à le suivre à la gloire, aux dangers:
Orgueilleux de marcher sous sa noble bannière,
Le moindre de ses preux vaut une armée entière;
Pour eux la Renommée occupe ses cent voix,
Et tout le continent est plein de leurs exploits.
Quels fleuves, quels remparts n'en attestent l'histoire?
L'univers est pour eux un vaste champ de gloire.
Jamais vos chevaliers, vos braves compagnons,
De lauriers si pompeux n'ont vu ceindre leurs fronts.
Qui pourrait arrêter ce monarque invincible!
Sous lui, pour les Français il n'est rien d'impossible.
— Je le crois, répliqua l'ombre augusse du roi ;
Tout en effet sous lui doit plier : mais, dis-moi,

Mentis opus magnæ, seris memorabile sæclis :
Illi ingens, immane chaos, rerumque novarum
Extricanda fuit cæca farragine moles.
Scilicet humanæ divinis undique leges
Pugnabant, priscisque novæ, licitoque nefastum,
Virtutique scelus. Ruerant solium, ara, tribunal.
Afflictæ patriæ jam nulla columna manebat.
Tanta ruinarum quanto vertenda labore
Congeries fuit, ut sancti vestigia juris
Detegeret! Mox inde tamen pulcherrimus ordo
Exstitit : eversis majestas reddita templis,
Justitiæ lances, sceptro reverentia, cuique
Jus, fortuna, salus, et opes et gloria genti.
Terror ab innocuis ad conscia corda reversus,
Et tandem claudo tetigit pede pœna scelestos.
Pectora corripuit laudum generosa cupido :
Moribus innatus nostris Honor ille revixit,
Quem tibi turba comes summa pietate colebat,
Quem sibi Franciscus, cùm perderet omnia, dixit
Incolumen superesse, gravis solatia casûs;
Cujus in Henrici præfulsit vertice signum;
Unde bonus nunquam vestigia firma retorsit
Labe metuque carens, fidei Bayardus equestris
Conspicuum exemplar Gallis, et amabile nomen.

De splendeur couronnée, au dehors triomphante,
La France est-elle heureuse autant qu'elle est puissante?
Et le bras qui l'élève a-t-il sur l'équité
Assis les fondemens de sa félicité?
— Prince, NAPOLÉON, votre émule fidèle,
Dans l'art de gouverner vous choisit pour modèle;
Votre génie au sien a servi de flambeau.
Mais Charles fit des lois pour un peuple nouveau,
Dont l'oreille docile attendait ses oracles :
Combien NAPOLÉON eut à vaincre d'obstacles!
Combien il terrassa d'absurdes préjugés!
Dans quel affreux chaos nous étions replongés!
Thémis était en proie au stupide Vandale :
Son temple n'était plus qu'un ténébreux dédale,
Où sous l'amas confus des plus bizarres lois,
Etaient ensevelis la justice et les droits ;
Où triomphait l'audace, où siégeait l'ignorance,
Où le crime insolent ajournait l'innocence.
Et quel asile alors restait à la Vertu?
Trône, autel, tribunal, tout était abattu.
NAPOLÉON paraît : Thémis reprend son glaive ;
Plus pompeux, plus puissant, le trône se relève;
L'autel sort de sa cendre, et la Religion
De son libérateur bénit l'auguste nom.
Tout est changé : l'effroi rentre au sein du coupable,
Le remords le déchire et la honte l'accable.
Le faible est secouru ; l'orphelin protégé,
Et du méchant enfin l'homme juste est vengé.

Nec pars ulla manet curis regalibus expers.
Principis ingenium summis e rebus ad imas
Transilit, imperii totos vitale per artus
Funditur, ac celeri moderans agit omnia motu.
Quinetiam certo libratas pondere gentes
Dividit, et solido religatas fœdere vincit.
Hæc inter belli pacisque negotia tanta,
Ac tot præsentes curas, mens alta futurum
Prospicit, et sera venturos prole nepotes
Protinus amplexans, nulli non consulit ævo.
Jamque serit fruges quas postera colligat ætas;
Semina virtutum juvenilibus injicit altè
Mentibus, ingenii præclaras promovet artes;
Quamque facem populis tum caligantibus ipse
Extuleras, quam nox et iniqui temporis atra
Infecit labes, dextra movet ille potenti
Acrior, et resides jubet incandescere flammas.
Nam fœcunda parens studiorum Academia, cujus
Præcipuo cultu cunabula sancta fovebas,
Quamque boni reges donis aluere paternis,
Ut fera barbaries studiis inimica recurrit,
Traxerat ipsa gravem, fato incumbente, ruinam.
Tum fuit urbanis vetitum sermonibus uti,
Tum græcè didicisse nefas, didicisse latinè,

L'Honneur, le vieil Honneur, si cher aux grandes ames,
Dans nos cœurs abattus vient rallumer ses flammes;
L'Honneur, qui de François fut le dernier trésor,
Et quand tout fut perdu lui restant seul encor,
Consola dans ses fers ce prince magnanime;
L'Honneur, vertu française et passion sublime,
Dont à ses compagnons le casque de Henri
Révélait le sentier dans les plaines d'Ivri;
L'Honneur, dont fut jadis l'image la plus pure
Ce modeste héros, l'orgueil de la nature,
Vaillant, humain, loyal, sans reproche et sans peur,
De nos fiers chevaliers le modèle et la fleur,
Bayard, dont le nom seul, qu'on admire et qu'on aime,
Sous les plus nobles traits nous peint la vertu même.
Ainsi que vous, grand Roi, votre auguste héritier
Voit tout dans son empire, et voit tout le premier:
Lui seul il en est l'ame, et son ardent génie
Le meut et le remplit de chaleur et de vie.
C'est peu de le régir; il s'élance au dehors,
Des plus puissans états il règle les ressorts,
Et sur le ferme appui d'une base profonde
S'efforce d'assurer l'équilibre du monde.
Cependant ce héros, pressé de tous les soins
Qu'exigent du présent les immenses besoins,
N'a point d'un siècle seul envisagé l'espace;
L'éternel avenir que sa pensée embrasse,
L'avenir son domaine, est présent à ses yeux:
Il étend ses bienfaits sur nos derniers neveux,

Eque solo veteri doctos diducere fontes,
Unde fluit plenis dives facundia rivis,
Quæ rigat arentes felici flumine linguas,
Quæ rigidas in molle melos mitescere cogit,
Quæ colit incomptas, opibus quæ ditat egentes.
Tum malè consultum pueris; fidensque juventus,
Quòd nihil ediderit, se credidit omnia scire,
Et studii veteris desuetum aversa saporem
Respuit, ac dulces sub amaro cortice fructus
Præteriit demens, Graiamque Italamque camœnam,
Argutosque sales salibus perstrinxit ineptis.
At Princeps, cui certa sedet sententia menti,
Ut sine vi pateant aditus ad publica nulli
Munera, cui colitur duplici sub nomine Pallas,
Artium et armorum Pallas dea, dura juventæ
Esse rudimenta, et pretium virtutis in alto
Stare loco voluit, forti doctoque parandum.
Sed cura imprimis morum regalia tangit
Magni corda viri; scit moribus ille severis
Fulciri leges, florescere regna, vigere
Audaces animos, validas adolescere mentes,
Institui genus acre virûm, vegetosque nepotes.
Providus ergo tuas properat reserare palæstras,
Morum custodes et Religionis avitæ,

Et, des âges futurs seconde providence,
Pour eux il fait fleurir les mœurs et la science.
Et, pour les cultiver, va renaître à sa voix
Cette UNIVERSITÉ, noble fille des rois,
Mère des arts, féconde en célèbres gymnases,
Dont vos sages travaux ont cimenté les bases.
Hélas! ce monument, cher à vos successeurs,
D'un siècle sacrilége éprouva les fureurs.
— Quoi! dit Charle indigné, la barbare licence
N'a pas même épargné l'asile de l'enfance?
— Non, dit le Magistrat, rien ne fut révéré;
Tout fut détruit par elle; et ce flambeau sacré,
Qui, des murs de Paris, a sur l'Europe entière
De ses feux bienfaisans répandu la lumière,
Fut éteint sans respect par ses fatales mains.
Alors étaient proscrits ces langages divins
Dont le nôtre a jadis recueilli l'héritage,
Qui d'abord ont poli sa rudesse sauvage,
De son accent moderne adouci l'âpreté,
Enhardi sa faiblesse et sa timidité,
Et par degrés enfin élevé son génie
Aux sublimes accords de l'antique harmonie.
Nos malheureux enfans en ignorent le prix.
On pense tout savoir quand on n'a rien appris :
Et bientôt la jeunesse, à ses penchans livrée,
De futiles talens follement enivrée,
Affecta pour les arts qu'estimaient ses ayeux,
D'un dédain effronté le ton présomptueux,

Quò pater ad veteres, quos audiit ipse, magistros
A teneris misit dulcem securus alumnum;
Unde tot antiquo penitùs sermone madentes
Surrexisse viros mirata est Gallia, quorum
Nunc etiam multi, nostræ clarissima gentis
Lumina, præfulgent, supremaque culmina rerum,
Consiliumque, forumque tenent, sanctumque senatum.
Non illis certamen erat quis mollia membra
Rectius ad lepidam saltandi fingeret artem;
Sed quis doctrinâ melior, quis moribus esset.
Non contemptu illis risuque excepta procaci,
Canitie sanctâ et rugis veneranda vetustas;
Hanc audire, sequi, cultu observare perenni,
Sæpe retractare exemplaria prisca, fidelem
Exprimere hinc speciem, veterumque movere calentes
Ætatum cineres, et sacro incendier igne.
Auspiciis sic digna tuis Academia felix
Crevit in immensum, et regali dote superba
Gymnasiisque frequens, examina docta quotannis
Effudit gremio, nutrix generosa, feraci:
Nempe domos celebres tua semper fovit imago,
Ingeniis adhibens stimulos. Hîc annua festa
Rite recurrebant, studiosæ grata juventæ,
Quæ templis effusa sacris tibi debita vota

Et notre ancien respect pour la docte Italie,
Par elle fut traité de vieille idolâtrie.
Mais dans l'art du héros, dès ses plus jeunes ans,
Ce grand homme formé par des maîtres savans,
Voulut que des honneurs la route fût pénible,
Et pour l'homme ignorant devînt inaccessible;
Que le travail l'ouvrît, et qu'enfin le savoir
Seul de la parcourir osât former l'espoir.
Il va les repeupler ces écoles sévères,
D'enfans laborieux fécondes pépinières,
Où sans cesse exercés, et l'esprit et le cœur
Recevaient du sol même une mâle vigueur.
Il va vous relever, murs glorieux encore
Des élèves fameux dont le nom vous honore,
Dont le reste aujourd'hui de votre ancien éclat
Illustre le barreau, les conseils, le sénat.
Là, d'un travail constant la précoce habitude
Leur avait révélé le pouvoir de l'étude;
Là, sous d'austères lois et dans l'ombre élevés,
Aux sources du bon goût ils s'étaient abreuvés;
Là, de l'antiquité ces disciples fidèles,
Sans cesse contemplant leurs illustres modèles,
A l'envi s'excitaient à se former sur eux.
C'est par leur zèle enfin que des siècles fameux
La France interrogeant la cendre encor brûlante,
Ralluma sous Louis leur flamme étincelante.
Ainsi ce corps savant, qui vous doit son berceau,
Qui depuis à François dut un éclat nouveau,

Solemnesque pio solvebat pectore laudes.
Tùm quisquis docto certamine victor alumnus,
Ibat apollinea redimitus tempora lauro;
Te patrem, peragens convivia læta, canebat.
Nunc geminum memori celebrabit voce parentem:
Nomina jam Caroli, jam Napoleonis, amore
Consecrata pari, cultu jungentur eodem.
Scilicet hic Magno Magnus sua jura rependit,
Amplificatque tuum miris opus incrementis.
Namque refulgebunt majori laude cathedræ
Atque scholæ insignes, in quas migrârat Athenis
Ingenuus Româque lepos, rursumque patebit
Concursu ingenti stadium, quò missa juventus
Diversis e gymnasiis, lectissima turba,
Innocuæ miranda dabat spectacula pugnæ.
Cùm trepidis tandem votis optata redibat
Illa dies, qua conspicuos Academia mater
Cingebat lauro pugiles; cùm gymnica turba,
Ordine præscripto, sublimibus alta theatris,
Oppositas imitans animisque situque phalanges,
Æde sub ingenti compleverat anxia castra;
O quam sollicitus quatiebat anhelitus ora,
Arrectosque animos atque exultantia corda
Pulsabat pavor, ut fatalis nomina præco

Nourrit ce feu sacré, trésor héréditaire
Dont votre auguste main le fit dépositaire ;
Et, de vos sages lois sévère observateur,
Par d'éclatans succès paya son fondateur.
Tous les ans votre fête à l'ardente jeunesse
Y donnait le signal d'une sainte allégresse ;
Et dès l'aube assemblés, en ce jour solennel,
Les enfans bénissaient votre nom paternel.
Ils vont être doublés dans les cœurs de l'enfance
Ces doux tributs d'amour et de reconnaissance :
Sa juste piété pour son nouveau patron
Joindra les noms de CHARLE et de NAPOLÉON.
NAPOLÉON vous rend vos antiques hommages ;
Et grand, a d'un grand roi relevé les ouvrages.
Il les augmente encore, et tous vos monumens
Ont à ses grands desseins servi de fondemens.
Il rendra leurs beaux jours à ces maisons célèbres
D'où jadis la clarté jaillit dans les ténèbres.
Il a déjà rouvert cette lice des arts,
Ces combats innocens, où triompha Villars :
Ce cirque solennel, cette arène de gloire,
Où cent rivaux choisis disputant la victoire,
Des Gymnases divers généreux bataillons,
Brûlaient de signaler leurs doctes pavillons;
Où, rangée au sommet d'un vaste amphithéâtre,
De succès et d'honneurs la jeunesse idolâtre,
Fixait des spectateurs les regards curieux,
Et dévorait ces prix étalés à ses yeux,

Protulit assurgens jam declaranda. Siletur
Undique. Tùm cuneis laquearia clamor ad alta
Tollitur; at victæ, demissa fronte, cohortes
Conticuêre : manu traduntur ad oscula parvi
Certatim pugiles, submittunturque coronis.
Elidis ad campos vix tot certamina, tantos
Vix animorum æstus incendit olympica palma;
Vix tanto plausu repetebat Graia juventus
Lætantem patriam, curruque invecta superbo
Intrabat celsam, patefactis mœnibus, urbem.
Astiterant, pueris carissima nomina, manes,
Et præ lætitiâ pia fletibus ora rigabant;
Quos inter Lhomondus erat, cui candida morum
Simplicitas, ingens doctrina, modestia major,
Maxima relligio; dextra qui fidus amicâ
Nitentes pueros elementa per aspera duxit,
Discendique levavit onus, pariterque docendi.
Viderat ille tuos, miseranda Academia, casus,
Et tua perpetuo deflebat funera luctu.
Te simul audivit fato majore renasci,
Sic læto memores effudit pectore sensus:
Ergo licebit adhuc colles habitare latinos,
Desertasque domos puerilis turba reviset,
Unde pios mores doctrinarumque salubre

Ces prix dont l'appareil, objet d'impatience,
La faisait palpiter de crainte et d'espérance.
Quels avides soupirs sortaient du fond des cœurs,
A l'aspect du hérant qui nommait les vainqueurs!
Quel silence inquiet suspendait leur haleine,
Et quel frémissement courait de veine en veine!
Nou dans les champs d'Élis n'a jamais éclaté
Tant d'ardeur, de courage et de rivalité :
Jamais dans ces combats que nous vante la Grèce,
D'un peuple ami des arts la superbe jeunesse
N'a vu de tant d'honneurs couronner ses efforts,
Et n'a fait admirer de si nobles transports.
Charlemagne avec joie entendait ce langage;
A ces touchans récits les amis du jeune âge,
Qui sans cesse occupés de soins affectueux,
Ont consumé pour lui des jours laborieux,
Laissaient couler des pleurs de joie et de tendresse,
Et de Napoléon bénissaient la sagesse.
Le vertueux Lebeau pour lui demande aux cieux
Des ans égaux en nombre à ses faits merveilleux ;
Pour lui l'humble Lhomond fait éclater son zèle,
Lhomond qui, des enfans guide simple et fidèle,
Amassa les trésors d'un modeste labeur
Pour cet âge innocent, dont il eut la candeur,
Et prit soin d'écarter, d'une main complaisante,
Des premiers élémens l'épine rebutante.
Rollin, qui, des anciens savant admirateur,
Fut de l'art d'enseigner le vrai législateur,

Flumen inexhausæ nutricis ab ubere ducat!
Tùm qui jura dedit pueris, ipsisque magistris,
Quos longè superat meritis insignibus omnes,
Rollinus sapiens : Nostris, ait, annue votis,
Alme Deus, patriæ stantem tutare columnam!
Fata viro tàm longa, precor, quàm magna repende!
Ille suum peragat, te felix auspice, sæclum,
Et magni vincat Lodoicis splendida regna,
Artibus, eloquio, scriptis! nam cætera vicit.
Scilicet hoc unum superest, hanc annue laudem.
Eia, age, Napoleo! nulla te parte minorem
Esse velis. Quidquid voluisti hucusque, peractum est:
Te duce Vaubanos, Catinatos te duce vidit
Gallia surgentes, non inferioribus armis.
Racinios jubeas, Fenelonas surgere : surgent.

Petrus Crouzet.

Dans les pieux transports de sa reconnaissance,
S'écrie : — Ah ! béni soit le sauveur de la France,
Qui d'un peuple accablé vint essuyer les pleurs,
Qui va régénérer et les arts et les mœurs !
Veille sur lui, grand Dieu, pour le bonheur du monde !
Que dans tous ses projets ta faveur le seconde !
Que le siècle naissant s'achève sous ses yeux !
Et qu'il efface en tout ce siècle glorieux,
Où la palme des arts, à la France si chère,
Prêtait un nouveau lustre à la palme guerrière ;
Où Le Poussin, Pascal, Bossuet, Fénélon,
Au grand nom de Turenne associaient leur nom !
Poursuis, Napoléon, fais encore un miracle ;
Étonne l'univers par un nouveau spectacle :
Tu créas des Vaubans, tu fis des Catinats ;
Eh ! pourquoi les Français ne reverraient-ils pas
Corneille, Despréaux, Racine, reparaître ?
Tu peux ce que tu veux ; commande, ils vont renaître.

M. P. Crouzet.

AU GRAND NAPOLÉON.

QUATRAIN.

Bonaparte, arme-toi ! chef heureux et suprême,
Va, par la chute d'Albion,
De l'Empereur Napoléon
Consacrer à jamais l'auguste diadème!

M. Lebrun.

INSCRIPTION

POUR UNE MEDAILLE DU MUSÉE NAPOLEON,

ENVOYÉE A Mme*** LE JOUR DE SA FÊTE.

D'un héros je porte l'image
Et sers d'offrande à la beauté;
Et par l'empreinte, et par l'hommage,
Je reçois l'immortalité.

M. Forget.

LES QUATRE DYNASTIES,

OU

L'HISTOIRE DE FRANCE.

ODE A CLIO.

Quem virum, aut heroa, lyrâ, vel acri
Tibiâ, sumes celebrare, Clio?
HORAT. Carm. L. I.

I.

Dis-nous, ô Muse de l'histoire,
Quels hommes, quels héros, quels demi-dieux français,
Méritent que l'écho du temple de Mémoire
Redise toujours leurs succès!
Ouvre-moi du passé les annales fidèles;
Révèle-moi, Clio, ceux de nos grands modèles
Que l'oubli ne peut engloutir.
Pour qui dois-je emprunter la lyre de Malherbe?
Pour qui dois-je essayer la trompette superbe
Que Voltaire fit retentir?

II.

Tu m'exauces, Muse savante !
Du grand peuple, à mes yeux, les fastes dévoilés
Montrent les noms fameux dont la France se vante
Depuis tant d'âges écoulés.
Du fond des monumens sortez, mânes célèbres,
A la voix de Clio, qui perce les ténèbres
Dont les siècles vous ont couverts !
Que tout ce qu'ont pu voir d'illustres renommées,
Trois races de nos rois sous la tombe enfermées,
Viennent revivre dans mes vers !

III.

Qui nous dira vos destinées,
Vous, nos premiers ayeux, fiers Celtes ! francs Gaulois :
Déjà vous embrassiez Alpes et Pyrénées ;
Déjà deux mers suivaient vos lois.
Vous fites trembler Rome, et fondâtes Mantoue ;
Vous conquîtes l'Asie.... Hélas ! le temps se joue
Des princes et des nations.
Où sont les vers sacrés que chantaient les Druides,
Et ces Bardes fameux que des rois intrépides
Choisissaient pour leurs Amphions ?

IV.

Les rois seuls n'ont pas mes hommages ;
Celui qui n'est que roi n'est rien s'il ne vit plus.
Pour immortaliser de si grandes images,
Il faut de plus grandes vertus.

La valeur chez les Francs fut la seule avouée.
Ainsi sur le pavois les fils de Mérouée
Sont élevés par leurs égaux ;
Ainsi dans Tolbiac Clovis fonde la France,
Et confond à Vouillé l'orgueilleuse espérance
D'Alaric et des Visigots.

V.

Clovis est grand, quoique barbare ;
Rome a plié devant son courage immortel :
Mais de ses descendans la mollesse prépare
La splendeur de Charles Martel.
Des flots de Sarrasins la France est inondée.
D'Abdérame à Poitiers la fureur débordée
A ses pieds va fouler la croix :
Sa main de Mahomet tient le sabre et le livre ;
L'Europe en a frémi. Celui qui la délivre
Est au-dessus de tous les rois.

VI.

De la première dynastie
Ainsi Dieu retrancha le sang trop énervé.
Postérité des rois, tu dois être avertie
Du sort aux lâches réservé.
Childéric dans un cloître ensevelit sa honte.
Pépin règne en effet ; les Lombards qu'il surmonte,
D'un roi lui trouvent le grand cœur.
Bienfaiteur de l'église, il lui donne Ravenne ;
Sept fois contre Gaïphre il court en Aquitaine,
Et de ce traître il est vainqueur.

VII.

Fils et petit-fils de grands hommes,
Charlemagne est encor plus grand que ses ayeux.
Que n'eût-il pas été, si des temps où nous sommes
Le jour eût éclairé ses yeux !
Dans la nuit de son siècle il cherche la lumière ;
Il range sous son joug l'Europe presque entière,
Et ses lois en sont le flambeau.
Sa gloire, après mille ans, sera toujours nouvelle ;
Et dans sa cité d'Aix 1 une palme éternelle
Doit refleurir sur son tombeau.

VIII.

Mais quoi ! trop loin de sa patrie
Il a de sa grandeur étendu l'ascendant,
Pour transmettre à sa race, hélas ! bientôt flétrie,
Tout le fardeau de l'Occident.
Ah ! si dans l'avenir ce grand homme eût pu lire !....
Je vois ses fils entre eux diviser son empire
Et l'un sur l'autre se jeter.
Que dis-je ? c'est trop peu : des prêtres les déposent ;
Des pirates du Nord viennent et leur imposent
Un tribut pour se racheter.

1 Aix-la-Chapelle.

IX.

Deux siècles s'écoulent à peine,
Que ce grand nom de Charle, à son tour effacé,
Par le nom de Capet aux rives de la Seine
Tout à coup se voit remplacé.
Dans la tour d'Orléans le dernier Charle expire.
Hugues règne. La France en lambeaux se déchire;
La couronne a perdu son rang.
Bretagne, Flandre, Anjou, Gascogne, Normandie,
De la guerre en cent lieux allument l'incendie,
Et chaque fief a son tyran.

X.

Gloire au fondateur des communes! 1
De l'affranchissement le mot est prononcé:
Les serfs verront un jour finir leurs infortunes;
Ce grand ouvrage est commencé.
Gloire à Philippe-Auguste aux plaines de Bouvine!
Anglais, Germains, Flamands, ont juré sa ruine:
Il en triomphe avec éclat.
D'autres, portant au loin la croix et l'oriflamme,
Laissent aux soins heureux d'un moine 2 et d'une femme 3
L'honneur de gouverner l'état.

1 Louis VI.
2 L'abbé Suger.
3 Blanche de Castille.

XI.

Bientôt l'étoile infortunée
Qui du sang des Capets semble avoir fait deux parts,
Nous montre des Valois la branche condamnée
A gémir sous les Léopards.
Edouard et Philippe, acharnés à la guerre,
Font lutter corps à corps la France et l'Angleterre,
Qui hâtent leur propre déclin.
Des peuples et des rois ô démence commune!
Mais du moins Charles cinq oppose à la fortune
Sa politique et du Guesclin.

XII.

Après ce fameux connétable,
Dieu! quels troubles en France et quels assassinats!
Du quatorzième siècle époque détestable,
Non, non, je ne vous peindrai pas.
Triomphe des Anglais dans nos guerres civiles!
Désertion des champs! calamités des villes!
De Brétigny pacte odieux!
Affreux couronnement de Henri de Lancastre!
Quel Français, sans frémir, sur ces temps de désastre
Pourra jamais lever les yeux?

XIII.

Un Bedfort gouverne la France!
O honte! et Charles sept à Bourges est réduit!
Une femme aux Français vient rendre l'espérance;
Le ciel l'inspire et la conduit.

Salut, ô Jeanne d'Arc! salut, bergère illustre!
Lorsqu'au trône des rois tu rends son premier lustre,
Malheur à qui t'ose outrager!
En dressant ton bûcher l'Anglais se déshonore;
Ta gloire à ton pays en est plus chère encore:
Ton pays saura te venger.

XIV.

Que vois-je? quel éclat, ô Muse,
De l'Europe en ce temps enchante les regards?
Clémence 1 dans Toulouse, et Laure dans Vaucluse,
Ont ressuscité les beaux arts.
De l'abeille des Francs la boussole est ornée.
Colomb, osant franchir une mer étonnée,
Agrandit ce globe à nos yeux.
Le salpêtre a changé le grand art de la guerre;
La presse, à moins de bruit, change bien plus la terre;
Deux verres vont changer les cieux.

XV.

Cependant, d'une main jalouse,
Louis onze a repris le sceptre tout entier.
Les peuples, comme un père, ont pleuré Louis douze,
Et les Muses François premier.
L'honneur a de Bayard conservé la devise.
Charles-Quint, malgré lui, s'arrête: l'heureux Guise

1 Clémence Isaure, fondatrice des Jeux floraux.

Sauve Metz et reprend Calais.
Mais Guise et Coligni tour à tour sont victimes ;
Et L'Hôpital, au sein du tumulte et des crimes,
Veut en vain ramener la paix.

XVI.

Les Valois tristement finissent.
Après leurs jours affreux luisent des jours divins.
Henri quatre et Sully s'entendent et s'unissent ;
La France respire à Vervins.
Mais à peine le calme a duré dix années,
Un monstre a de Henri tranché les destinées :
Avec lui tout semble périr.
Une autre Médicis opprime nos ancêtres :
Mais enfin le royaume, affermi par deux prêtres,
Sous un Bourbon va refleurir.

XVII.

Louis, au temple de la gloire,
D'une escorte héroïque arrive environné.
Que son règne est brillant ! Nul autre, dans l'histoire,
De tant d'éclat n'est couronné.
Condé dans les combats a le coup d'œil de l'aigle ;
Turenne, plus profond, de Bellone est la règle ;
Neptune a son Dugay-Trouin ;
Luxembourg est terrible, et Catinat est sage ;
De la France Vauban ferme chaque passage,
Et Villars la sauve à Denain.

XVIII.

Colbert est un nouveau Mécène;
Despréaux nous enseigne à chanter nos exploits;
Molière peint les mœurs; Corneille orne la scène;
D'Aguesseau sert d'organe aux lois.
Descarte a refondu l'intelligence humaine;
La Muse de la fable inspire La Fontaine;
Bossuet tonne en ses discours.
Heureux siècle où Racine écrivit Andromaque!
Beau siècle où Fénélon instruisait Télémaque!
Quels talens ont marqué ton cours!

XIX.

De cette splendeur qui les blesse,
Les yeux des étrangers sont long-temps éblouis;
Mais la corruption vient avec la faiblesse
S'asseoir au trône de Louis.
Tous les freins sont rompus. Ah! que de ta régence,
Philippe, tu plaindras la fatale indulgence!
Que ses fruits ont trompé tes vœux!
Celui qui règne au peuple imprime son génie:
Tu laisses triompher la Licence impunie;
La Licence perd tes neveux.

XX.

Hélas! tout leur semblait propice:
Tant d'éclat n'a jamais voilé tant de malheurs.
La Mollesse, placée au bord d'un précipice,
Le voit, et s'endort sur des fleurs.

Maurice à Fontenoy fait pâlir l'Angleterre.
Quand le héros n'est plus, Versailles craint la guerre
Et ne sait pas faire la paix.
Par ses propres appuis la couronne ébranlée
Chancelle, et livre enfin Dunkerque désolée
Au joug d'un commissaire anglais.

XXI.

Cette honte était réparée :
D'un état mieux réglé nous embrassions l'espoir,
Quand, de ses propres mains, la France déchirée
Offre un spectacle horrible à voir.
Clio! .... de notre sang nos archives sont teintes....
Déchire ces feuillets .... Des discordes éteintes
Périsse jusqu'au souvenir! ....
Non; tu n'en peux rayer les pages criminelles;
Et, comme les vertus, les fautes éternelles
Sont la leçon de l'avenir.

XXII.

Dans Londre un infernal génie
De nos affreux débats sait trop bien profiter;
Et trois fois par ses soins l'Europe réunie
Sur nous vient se précipiter.
O Muse! c'est ici qu'il faut que tu m'inspires!
Dis comment de l'abîme au rang des grands empires
Nous avons pu nous replacer :
Dis à quelle hauteur notre France s'élève,
Lorsque trois fois de suite et la flamme et le glaive
De la carte ont cru l'effacer.

XXIII.

Héros de la France et de Rome,
Napoléon-le-grand rassemble tous vos traits.
Pour sauver un tel peuple il fallait un tel homme;
Le ciel pour nous le fit exprès.
Il le fallait guerrier et pourtant pacifique.
Du siècle où triompha l'esprit philosophique
Tout l'éclat devait l'entourer.
Par sa haute valeur, par sa raison profonde,
Il devait faire en tout l'étonnement du monde,
Vaincre l'Europe et l'éclairer.

XXIV.

Clio, recommence nos fastes :
Un siècle tout nouveau s'ouvre pour les Français.
Napoléon les guide aux destins les plus vastes;
Lui seul peut borner ses succès.
C'est l'homme de l'Histoire et de la Providence.
Sa main ferme et rapide a de leur décadence
Relevé le trône et l'autel.
Grand Dieu! conserve-nous cette ame généreuse!
Que son nom soit béni! Que dans sa race heureuse
Son empire soit immortel!

M. François (de Neufchâteau).

ODE

SUR LA GUERRE DE PRUSSE.

LE DÉPART.

Paisible, et satisfait de l'encens que la terre
Offre en tribut à ses autels,
Le héros avait dit à son puissant tonnerre :
« Dors, et laisse en paix les mortels. »

Il avait dit : déjà des fêtes magnifiques
S'apprêtaient, rivales des jeux
Qu'institua la Grèce aux plaines olympiques
En l'honneur de ses demi-dieux.

L'Europe désormais, sous sa main glorieuse,
Respirait de ses longs revers ;
Et des bardes français la lyre belliqueuse
Méditait de plus doux concerts.

Voilà que tout-à-coup des flots de la Baltique
Le cri de la guerre est sorti ;
Et des mers d'Archangel à l'onde Adriatique
Ce cri sinistre a retenti.

La Discorde aux pieds d'or quitte Albion sanglante,
Et de l'empreinte de ses pas
Naissent des légions que sa torche effrayante
Guide aux homicides combats.

« Dieu! dit le laboureur, quel est ce météore
» Qui s'avance sur les moissons?
» Messager de courroux, vient-il semer encore
» La famine dans nos sillons? »

Et cependant qu'il parle, une ligue insensée,
Levant ses orgueilleux drapeaux,
Nous menace; et déjà, dans sa folle pensée,
Rêve le trépas des héros.

Des Parthes autrefois telle on vit la démence,
Quand leurs traits, du fond des déserts,
Menaçaient le tonnerre, et de leur impuissance
Pensaient l'effrayer dans les airs.

Peuples, ne craignez pas : en vain l'hydre abattue
Se relève et brave son sort;
Hercule s'arme, il marche, et va, de sa massue,
Lui porter la dernière mort.

Voyez-vous ce serpent long-temps caché sous l'herbe,
Qui du creux d'un chêne élancé,
S'attache au roi de l'air et s'applaudit, superbe,
Du noir venin qu'il a lancé?

L'aigle, sans s'étonner, de sa terrible serre,
Saisit l'ennemi tortueux ;
Et, déchiré, sans vie, il le rend à la terre,
Et suit sa route vers les cieux.

M. P. Le Brun.

SUR LA BATAILLE D'JENA.

IMPROMPTU.

Manes de Frédéric, si chers à la Tamise,
Rosback n'accusa point la valeur des Français;
Vous n'y vainquîtes que Soubise:
Jéna vient d'expier sa faute et vos succès.

M. de Ximénez.

STANCES

SUR LA GUERRE DE PRUSSE.

Les héros sur nos bords revenaient pleins de gloire;
Une insolente cour, ô démence! ô fureur!
Insulte à leur valeur.
Insensés! vous avez réveillé la Victoire.

Elle dormait, paisible, au milieu des Français :
Elle se lève, elle vole; et la France
Appelle à la vengeance
Ses enfans belliqueux qu'avait séduits la paix.

Quel héros les conduit et devance leurs pas?
A son aspect les trônes mis en poudre
Tombent frappés du foudre:
Qui pourrait, à ces traits, ne le connaître pas?

Ministre malheureux, va dire à l'Angleterre
Que ces guerriers dont les lâches discours
Mendiaient ses secours,
De leurs corps déchirés couvrent au loin la terre.

Un monarque est en fuite, et son armée aux fers.
Fière Albion ! à tes amis fatale,
Propice à ta rivale,
Ta haine à son pouvoir livre ainsi l'univers.

Le jour est arrivé : je vois s'armer le bras
A qui le ciel a remis sa vengeance,
Et le colosse immense
De son trône embrasé tomber avec fracas.

Le voyez-vous sanglant, versant des pleurs de rage,
Braver le ciel, de ses rugissemens
Troubler les élémens,
Se rouler sur la terre et mordre le rivage?

Il se débat, blasphème, expire..... Son vainqueur,
Libérateur de la terre et de l'onde,
Donne la paix au monde,
Et rend à l'Éternel son tonnerre vengeur.

M. Lebrun des Charmettes.

LES REGRETS

DE CLIO ET DE LA RENOMMÉE.

ODE.

L'automne voit, à son déclin,
Croître encor les lauriers de nos braves cohortes :
Napoléon règne à Berlin,
Lubeck est pris d'assaut, Magdebourg est sans portes.
Toutefois des combats deux juges souverains,
La pensive Clio, l'agile Renommée,
Se forgent tour à tour d'impatiens chagrins,
Et disent à la Grande Armée :

LA RENOMMÉE.

» Depuis quinze ans combien de fois
» N'ai-je pas précédé vos illustres phalanges ?
« Depuis quinze ans, par mes cent voix,
» Nai-je pas fait au loin retentir vos louanges ?
» Mais votre antique emblème en aigle s'est changé....
» Cet aigle aime à franchir des régions nouvelles,
» Et si par moi son vol doit être partagé,
» Je n'ai plus assez de mes ailes. »

CLIO.

» Eh quoi ! des royaumes divers
» Comptez-vous parcourir toutes les capitales?
» A la face de l'Univers,
» Prétendez-vous remplir, seuls, toutes mes annales?
» Des rives de l'Oder jusqu'aux sources du Nil,
» Que d'espace envahit votre histoire féconde !
» Quand le siècle commence, à peine en reste-t-il
» Pour les autres peuples du monde. »

LA RENOMMÉE.

» Sans doute il m'était glorieux,
» Le droit de proclamer partout votre vaillance;
» Mais vos canons impérieux
» A ma trompette altière ont imposé silence.
» Que dis-je? vos canons usurpent mon emploi.
» A sonner un triomphe est-il pour moi des charmes,
» Quand leurs bouches de bronze annoncent avant moi
» Tous les prodiges de vos armes? »

CLIO.

» Si vous voulez que vos succès
» Soient tous inscrits par ordre au Temple de Mémoire,
» Que votre chef, soldats français,
» Vous commande une halte aux champs de la victoire.
» Pour lui comme pour vous, sur mes tables d'airain,
» S'il faut que cette main soit sans cesse occupée,
» Demandez-donc aux Dieux qu'on me forge un burin
» Avec le fer de son épée ! »

M. Pius.

CHANT DE VICTOIRE,

EXÉCUTÉ A L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DE MUSIQUE.

LE CHOEUR.

Les airs ont retenti des cris de la victoire :
Enivrons nos accens des accens de la gloire.

UN GUERRIER.

Vive Napoléon, nouveau Mars des Français !
Honneur aux compagnons de ses brillans succès !

SECOND GUERRIER.

Amante des Français, la rapide Victoire
Revient toujours plus belle escorter ses drapeaux ;
Il enfante à nos yeux des miracles nouveaux,
Et, rival de lui-même, il a vaincu sa gloire.
Vive Napoléon, etc.

Un roi bravait l'appui de son bras tutélaire :
Son bras vient d'engloutir, dans de sanglans sillons,
Le formidable amas de tant de bataillons
Que de ce Roi jaloux vomissait la colère.
Vive Napoléon, etc.

Eh ! qui suivrait le vol des guerriers qu'il dirige ?
Sans cesse réveillant le bruit de ses exploits,
Des échos fatigués il ranime la voix :
Par lui la vérité surpasse le prodige.
Vive Napoléon, etc.

LE PREMIER GUERRIER.

Favori du Destin, si le Ciel l'a fait naître,
C'est pour voir l'univers asservi sous sa loi;
Et le peuple Français, guidé par un tel maître,
Sera toujours le peuple roi.

LE SECOND GUERRIER.

Fatigué de punir les tyrans de la terre,
Bientôt il reviendra déposer son tonnerre,
Et roi, père du peuple, en nos murs triomphans
Respirer le bonheur au sein de ses enfans.

UNE JEUNE FILLE.

Bientôt l'aimable Paix à nos yeux va sourire.

LE GUERRIER.

Nos cités reprendront leur antique splendeur,
Le commerce sa force et les arts leur grandeur,

LA JEUNE FILLE.

Et chacun bénira son monarque et l'Empire.

UNE MÈRE.

Jour heureux! sur mon sein je vais presser mes fils.

UNE ÉPOUSE.

Et moi, mon jeune époux, l'honneur de son pays.

LA JEUNE FILLE.

Avec quel doux transport sur le front de mon frère,
A ses nobles lauriers je mêlerai des fleurs!
La touchante amitié réunira nos cœurs.
Sa main viendra sécher les larmes de ma mère.

LE GUERRIER (par un mouvement subit d'enthousiasme).

Jurons tous sur ce fer de vaincre ou de périr,
Pour défendre l'autel, la patrie et le trône;
D'affermir à jamais les droits de la couronne,
Et pour NAPOLÉON de vivre et de mourir.

LE CHOEUR.

Nous jurons sur ce fer de vaincre ou de périr,
Pour défendre l'autel, la patrie et le trône;
D'affermir à jamais les droits de la couronne,
Et pour NAPOLÉON de vivre et de mourir.

LE GRAND-PRÊTRE.

Rendons grâces au Dieu dont le bras invisible
Du grand NAPOLÉON guida le bras terrible.
Dieu juste, Dieu puissant, maître de l'univers,
Par toi de vingt peuples divers
Il brise la ligue homicide:
Tel le vent du Midi chasse le sable aride
Épars dans les déserts.

LE CHOEUR.

Rendons grâces au Dieu, etc.

LE GRAND-PRÊTRE.

Peuples, prosternez-vous aux pieds de vos autels!
Parez le temple saint de festons magnifiques,
Et suspendez à ses portiques
Vos drapeaux immortels!

LE CHOEUR.

Courons nous prosterner aux pieds de nos autels :
Parons le temple saint de festons magnifiques,
Et suspendons à ses portiques
Nos drapeaux immortels !

ENVOI

A S. A. I. MADAME LA PRINCESSE BORGHÈSE.

Du plus grand des héros, ô vous l'auguste sœur !
C'est à vous d'accueillir l'hymne de la victoire.
Sœur de Napoléon, c'est l'être de la gloire.
Vous brillez en attraits comme il brille en valeur ;
Et quand, dans sa course infinie,
Aussi prompt que les vents, la foudre et les éclairs,
Il semble franchir l'univers,
Et prêter même encor des ailes au génie,
Vous égalez le myrte à ses lauriers vainqueurs :
Parant la majesté par d'aimables sourires,
Vous enivrez les yeux et soumettez les cœurs,
Aussi rapidement qu'il soumet les empires.

M. Dupuy-des-Islets.

LA BATTAGLIA DI JENA. 1

VERSI. 2

Chi di guerre oserà cantar più mai,
Se lo storico appare in questo tempo
Più mensognero del poeta assai ?

Bonaparte sì rapido e sì a tempo
Addosso alla nemica oste si slancia,
Che vincer sembra le penne del Tempo.

Quando il Norte lontan sel crede in Francia,
Inaspettata del suo acciar la punta
Sentesi inviscerar entro la pancia :

Ond' è sua gloria a tal grandezza giunta,
E tal sfavilla al secol nostro in fronte,
Che ogni altra gloria è in paragon defunta.

Ma se d'uopo mi furno un dì le pronte
Imagini inspirate, e l'ale ai carmi,
Per seguirlo sull' Istro e sull' Oronte ;

1 Sujet proposé dans une réunion de savans, chez M. A. Gianni, peintre napolitain.

2 Voyez pour les strophes marquées de ce signe *, les numéros du Moniteur relatifs à la bataille d'Jena.

Or più forti le impetro : or che dell armi
Al terribile aspetto inusitato,
L'ardimento natìo sento mancarmi.

Non erro!..... Il dente sbranator snudato *
L'Orsa ha di nuovo, e sulle terga rizza
Il pel di gelo adamantin crestato.

E l'occhio d'ira le vampeggia, e guizza
Ad or ad or, guardandosi nel lombo
La gran piaga che s'ebbe in Osterlizza;

E fremita così, che in fier rimbombo
Del Caucaso le concave caverne
Echeggiano del suo fremito al rombo.

Appo la belva sollevar si scerne
Il Nordico Gigante, e un altra volta
Ver noi calarsi dalle nevi eterne;

E la sua smisurata asta ritolta
Agitar con feroce urlo nemico
D' Umanità, che pavida l'ascolta.

L'ode il Prusso, e frattanto il brando antico
Forbe, e ne sfida, il Prusso, a cui sul crine *
Il bel lauro morì di Federico.

E da parti remote, e da vicine,
Sue genti affretta, che preceder denno
Le caterve del Volga aspro-ferine.

Ma colui che del par col ferro e il senno
Piega il Fato a sua voglia, e alla Fortuna
L'instabil ruota fa voltar d'un cenno ;

Le invincibili sue falangi aduna,
E con tai note di memoria degne
Trasfonder sembra se stesso in ciascuna :

« Eccovi a fronte le tarlate insegne
» D'un oste inerte, e l'armi rugginose
» A Gloria ignote e della luce indegne;

» Chè non son queste le schiere famose,
» Onde Gallia fuggendo, in sua visiera
» Il rossore e la lagrima nascose.

» Or colte al varco, innanzi che bandiera *
» Ausiliar le giunga, abbandonarne
» Dovranno il campo e la vittoria intera.

» Poscia intrepidi andremo ad incontrarne
» Il torrente de i gelidi Trioni,
» Che l'Europa civil corre a inondarne;

» Acciò travolto per massi e burroni,
» Retrogrado, a mugghiar con l'onde altere
« Fra le tenebre torni e gli aquiloni.

» Chè s'ei prevale, Europa non ispere
» Emergerne più mai, tal che verranno
» Caverne le città, gli uomini fere.

» Soli, à camparla da cotanto danno,
» I nostri petti, i brandi nostri, e i Fati,
» Incontro all' ira boreal staranno.

» Ma già dell' Elba i capitan vantati
» Innoltran primi, per aversi poi
» Le tombe in vece de' trofei sperati;

» Chè non dona Vittoria i lauri suoi
» Al livor cieco o al numero maggiore,
» Avvezza in guerra a trionfar con noi. »

Disse: e tosto d'insolito splendore
Sfolgorò nelle ciglia, e diede il segno,
Che più forte ad ognun batter fe' il core.

Nugol, che scoppia di fulmini pregno,
Turbin, che schianta inospita boscaglia,
E procella, che in mar spezza ogni legno:

Scarse imagini son della battaglia,
Che di lungo intervallo indietro quelle
Di Cartagin si lascia, e di Farsaglia.

Le opposte incominciar squadre più snelle,
Di quà, di là, di su, di giù scorrendo,
A ferirsi e confondersi tra d'elle;

Altri fulmina e passa, altri cadendo
Sanguina il piano, ed altri nel moschetto
Ricalca il distruttor piombo fremendo.

Su gagliardo corsier Davoust eretto *
Quinci affronta la bellica marea,
Qual balena, che i flutti apra col petto;

L'ignea grandin le solca oltre ogn' idea
Le vestimenta, e dalle chiome il feltro *
Rapito gli è dalla tempesta rea.

Quindi Soulte, più celere che veltro, *
Le turbe assalta in orrida foresta,
Che di spettro divien stanza, e di scheltro.

Ma più che altrove sanguigna e funesta
Batte l'onda di guerra i fianchi a Lanne,
Che qual sirte nel centro erge la testa. *

E perch' ivi maggiore impeto fanne
Urtata, urtando l'inegual coorte,
E più e più ingrossa, e minacciando vanne;

Bonaparte v'accorre, e in tuon sì forte *
Grida e rinfiamma sue schiere anelanti,
Che al nemico furor tuono è di morte.

E prenci, e duci, e cavalieri, e fanti,
L'un sull' altro traboccano del pari,
Da i prodi uccisi, e da i cavalli infranti.

Ve' gli stuoli, or più densi, ed or più rari,
Congiungersi, dividersi, aggirarsi
Tra il fumo rotto da i lucenti acciari:

Ve' gli stendardi foracchiati ed arsi
Cader nel sangue, che di sdegno ancora
Fuma tra i corpi ammontolati e sparsi.

Pur d'illustrar l'inevitabil' ora
Del suo morire Fernando s'attenta, *
E col ferro e la voce i suoi rincora;

Stretto in siepe d'acciar, quà e là s'avventa
Trafiggendo: e trafitto nella sabbia
Al fin stramazza, e pallido diventa;

Risurge, e poscia ricade, e le labbia
Morde imprecando la sua stella prava
Con ascenti affogati dalla rabbia.

Tal fischia e soffia vomitando bava
In caldo vetro il livid' angue chiuso
Dal Sicul ciurmatore in ardua cava;

E a torme si traboccano laggiuso
Gli altri serpi, che incesi dal colono
Sguizzan sepulti in cumulo confuso.

Ma qual d'armi e cavalli orribil suono
Tutte d'intorno rintrona le alture,
Dal nemico lasciate in abbandono?

Muratte egli è, che di corazze dure *
Gli armati cavalier guida alla pugna,
Recando al Prusso l'ultime sventure.

Sprona, e fa ovunque al corridor con l'ugna
Stampar orma di sangue, e ovunque investe
Gli squadroni più indomiti, ed oppugna:

Il brando vibra con ruote sì preste,
Ch'entro la mischia fluttuante e densa,
Pria de i colpi, cader vedi le teste.

Allor dal nembo, che su lui s'addensa
Fugge Guglielmo all' ultima sua terra, *
Seguito a tergo da sconfitta immensa.

Fugge colei che l'instigò alla guerra, *
E la strage in veder furente in vano,
Dal crudo petto un gemito disserra:

Così lupa ferita, da lontano
E ringhia, e guata con occhi di brace
I lupicini al cacciatore in mano.

Fugge il resto de' vinti, e tregua, e pace *
Osa indarno implorar; chè ingrato assai
Mostrossi il Norte, e di viltà capace.

Soulte l'insegue, nè s'arresta mai *
Fin che tutto di morti ha pieno il calle,
E caduto ogni stuol sembragli omai.

Come talor con le sfasciate spalle
Elvetica montagna inabissata
Di rovine e terrore empie la valle:

Così l'ingombro della rotta armata,
Al coronato vingitor d'innante,
S'offre lungo l'arena insanguinata.

Egli sel mira, e di pietà il sembiante
Colorando, ripon l'acciar fatale,
Che fu dal Prusso provocato innante.

Indi all' umil si trasse arca ferale, *
Che il cener sol di Federico asconde,
Il nome no, perchè vivrà immortale. *

E un suon cupo ne uscì, qual di profonde
Acque rimote, od aura che in deserto
Sventola i mucchj delle morte fronde;

E dir parea: Ben tu degno se' certo
Di posseder quel brando mio, che un giorno
T'avrei, vivendo, in ogni impresa offerto.

Nè più s'udì; chè del suo lume adorno
Lo Spirto dispartissene, e la spada *
Lasciò in dono all' eroe, che fe' ritorno.

Deh chè aver non poss' io voce che vada
Attraverso de i secoli lontani,
Forte così che nell' obblio non cada!

Onde gl' incliti fatti sovrumani
Con quel divo eternar canto più altero
Di tutti i canti Lesbici e Tebani:

Chè sebben presso del maggior guerriero
La tromba mia sonoramente squille,
La mia tromba non è quella d'Omero,
Compenso che Dei diero ad Achille.

A SUA ALTEZZA IMPERIALE,

MADAMA,

MADRE DI S. M. L'IMPERADORE.

Questo, che in Pindo colsi allor guerriero,
Questo allor vi consacro, eccelsa Donna,
Che forse lotterà col Tempo fiero,
Più saldo ancor di trionfal colonna.
Nè d'un tal dono arrossirà lo spero
Vostra modestia, che de i cor s'indonna,
Nobil virtù d'ogni virtù più rara,
Che ad esser grande alla Grandezza impara.

M. F. Gianni.

ANNIVERSAIRE

DU COURONNEMENT DE L'EMPEREUR,

ET DE LA BATAILLE D'AUSTERLITZ.

CANTATE HÉROIQUE ET DIALOGUÉE.

UN GUERRIER.

Sur son char enflammé, l'astre qui nous éclaire
A mesuré deux fois l'orbe immense des cieux,
Depuis que de César l'étoile tutélaire
Est venue éblouir et consoler nos yeux.
Salut, époques mémorables!
Nouvelle ère, fortuné jour!
Que de merveilles admirables
Ont signalé votre retour!

Consacrant sa première année,
Austerlitz, ta plaine étonnée
A vu tous les rois effacés :
Un autre an achève sa course;
Déjà, vers les climats de l'Ourse,
Tes prodiges sont surpassés.

CHOEUR.

Astre brillant de la patrie!
Sois pour la France un autre Mars:
Mais écoute sa voix chérie;
Tourne vers elle tes regards.
Héros qui va régner au temple de mémoire,
Songe aussi quelquefois au charme de ta cour:
Partout tu trouveras la gloire;
C'est ici que t'attend l'amour.

UNE VOIX SEULE.

Comme une mère appelle par ses larmes
Un fils dont le retour doit combler ses désirs,
Ainsi la patrie en alarmes
Aux Dieux, pour te revoir, adresse ses soupirs.
Viens jouir parmi nous de la gloire immortelle
Qui suit ton nom victorieux.
Des biens que tu promets à ton peuple fidèle,
Ta présence, ô grand prince! est le plus précieux.

UN GUERRIER.

Non, non..... Napoléon ébranle au loin la terre:
Pour le suivre aux combats armons nos bras guerriers.

UN CITOYEN.

Il protège les arts en lançant le tonnerre;
Et l'arbre de la paix croît parmi les lauriers.

UN GUERRIER.

Quels épais bataillons renversa sa vaillance!

UN CITOYEN.

Les peuples affranchis respirent sous ses lois.....

UN GUERRIER.

Et le Danube, et l'Elbe, et l'Oder, et la Sprée,
Retentissent encor du bruit de ses exploits.

UN CITOYEN.

Prête à briser ses fers, la Pologne éplorée
Attend, en frémissant, le vengeur de ses droits.

ENSEMBLE.

Par dix ans de succès sa gloire est consacrée,
Et le chef du grand peuple est l'arbitre des rois.

UN CITOYEN.

Est-ce assez pour nos cœurs de vanter sa puissance?
Si sa grandeur fait l'orgueil des Français,
Offrons-lui pour tant de bienfaits
L'hymne de la reconnaissance.
Il paraît..... la discorde et ses feux mal éteints
Cèdent à l'ascendant de ses heureux destins:
Le calme est de retour; les cités refleurissent;
Pour former son pouvoir les cœurs se réunissent.
Il vécut sans égal, il règne sans rivaux.
Le bonheur d'un seul jour a fini nos misères:

Un seul jour a brisé les chaînes mercenaires
Que Londres imposait à des rois avilis ;
Et du camp des héros les feux anniversaires
Menacent Albion d'un nouvel Austerlitz.
O Prince ! o père de l'Empire !
Quels chants dignes de tes vertus
A nos neveux pourront redire
La gloire d'un autre Titus ?
Ton astre, vainqueur des orages,
A replacé l'état sur ses vrais fondemens.
Ainsi le soleil du printemps
Dissipe les nuages,
Et des tristes hivers
Effaçant les outrages,
Rajeunit l'univers.

NAPOLEONI, AUGUSTO, INVICTO,

BEROLINO CAPTO.

Heroas victa cunctos superasse Viennâ
Obtigit, ô uni jam superande tibi !
Vesani nova bella cient livorque furorque ;
Teque anteis ipsum, maxime : quid superest ?

P. H. Marron.

LETTRE EN VERS,

A S. M. L'EMPEREUR ET ROI, A BERLIN;

ÉCRITE DE LEIPZIG, LE 5 NOVEMBRE 1806.

Sire, tout est sublime en votre destinée;
Vous êtes trois fois grand, et dix fois immortel:
Mais la guerre de Prusse en sept jours terminée,
Surprend le monde entier, qui n'a rien vu de tel.

L'art de vaincre est brillant, mais sa gloire est cruelle:
C'est l'art de gouverner qui flatte votre cœur.
Cependant aux combats la Prusse vous appelle:
Vous venez, vous voyez, et vous êtes vainqueur.

La discorde toujours présage la tempête;
Berlin fut partagé pour la guerre ou la paix:
Mais, Sire, tous nos bras sont mûs par votre tête;
Il n'est qu'un même esprit dans l'Empire français.

Par les prétentions d'une cour insultante,
Quand, jusqu'aux bords du Rhin, nous fûmes outragés,
L'Empereur, disions-nous, remplira notre attente! .....
Vous l'avez prévenue, et nous sommes vengés.

La Seine avait souffert les affronts de la Sprée;
Le marbre de Rosbach en fut le monument.
D'un demi-siècle entier la honte est réparée :
Ce marbre, de Paris deviendra l'ornement.

La Prusse en ses canons mettait sa confiance :
Sous ses drapeaux marchaient trois cent mille guerriers.
Ils envahissaient Dresde ; ils convoitaient Mayence ;
Ils juraient aux Anglais de flétrir vos lauriers.

O vertige d'orgueil ! ô funeste mécompte !
Dieu ! quels grands souvenirs ils avaient oubliés !
Ignoraient-ils, surtout, le malheur et la honte
Que l'Angleterre apporte à tous ses alliés ?

Toute la Prusse armée inondait l'Allemagne ;
Un seul homme par eux n'était pas attendu.
Il arrive : en sept jours, il finit la campagne ;
Canons, drapeaux, soldats, la Prusse a tout perdu.

Après un tel exploit, qui n'eut jamais d'exemple,
D'Arbelle et de Pharsale il ne faut plus parler.
Tous les faits que la Gloire inscrivit dans son temple,
Au combat d'Jéna ne peuvent s'égaler.

Charlemagne aux Saxons préparant des entraves,
Aux bords de l'Elbe en vain porta souvent ses pas :
Vos guerriers, aujourd'hui, plus justes et plus braves,
Ont délivré la Saxe, et ne l'oppriment pas.

Le guerrier dont Potsdam n'a gardé que la cendre,
Lui, qui fut de l'Europe admiré si long-temps,
Frédéric, chez les morts, est bien surpris d'apprendre
Qu'on fait plus en sept jours qu'il ne fit en sept ans.

Vos expéditions ne sont que des voyages;
Bellone, devant vous, court, la foudre à la main.
Eh! qui peut aux Français disputer les passages?
La Victoire, à la craie, a marqué leur chemin.

Vous avez créé, Sire, un autre art de la guerre;
Mais de ce nouveau Mars quel sera l'Apollon?
Je cherche dans Potsdam les traces de Voltaire.....
Potsdam n'a plus, hélas! rien du sacré vallon.

Nos Muses, sur la Sprée, eurent leur colonie;
Frédéric se plaisait à les y cultiver:
Mais on succède au trône et non pas au génie:
Ses neveux ont détruit ce qu'il sut élever.

Berlin parlant français enchaîna la Victoire;
Paris même, un instant, crut en être éclipsé:
Mais il a vu cesser sa splendeur et sa gloire,
Sitôt que notre esprit dans ses murs a cessé.

La Prusse a recherché l'amitié des barbares:
Loin d'elle, à cet aspect, le Dieu du goût s'enfuit.....
Ah! sans vous, de l'Europe, en proie à des Tartares,
Tout l'éclat s'éteindrait dans une affreuse nuit.

Des peuples policés vous êtes l'espérance!
Dictez, ô mon héros! la paix des Nations,
Et venez recevoir, idole de la France,
Du Peuple et du Sénat les acclamations.

Vous aviez refusé d'ensanglanter la terre;
Vous vouliez épargner le sang de vos enfans:
Vous n'êtes point chargé du crime de la guerre,
Et vos drapeaux sont purs, comme ils sont triomphans.

Votre peuple vous aime autant qu'il vous admire;
Les esprits et les cœurs sont à NAPOLÉON:
Il sait mieux faire encor que nous ne savons dire;
Mais son éloge est fait quand on a dit son nom.

L'ivresse universelle est bien mal exprimée
Par le faible croquis de ces vers imparfaits;
Mais un royaume entier cède à la grande armée
Bien avant qu'un poète ait limé ses couplets.

Ah! Sire, au dépourvu, vous avez pris nos Muses:
De Paris à Berlin l'armée a fait un saut;
Pégase n'a pu suivre..... Agréez ses excuses:
Le Parnasse est un fort qu'on ne prend pas d'assaut.

Rousseau séchait six mois sur les strophes d'une ode:
Tant Phébus, de ses dons, est avare envers nous!
L'arrangement des mots pour nous est incommode:
L'arrangement du monde est plus aisé pour vous.

Non, Sire, les bons vers ne se font point en poste ;
Ils demandent du temps, ils exigent des soins :
Et pour vous bien chanter, Voltaire et l'Arioste,
D'avance, auraient voulu six semaines au moins.

Je n'ai point hérité de leur talent facile ;
Pour vous, par mon cœur seul, mes vers sont inspirés,
Et je sens qu'Apollon, à mes vœux indocile,
Ne suit qu'en se traînant la lice où vous courez.

Mais quand tout, par vos soins, à la France est prospère,
On serait trop ingrat de le dissimuler ;
Et si, par amour-propre, un auteur peut se taire,
Aujourd'hui, par devoir, un Français doit parler.

M. François (de Neufchâteau).

FIN.

TABLE.

PAGES.	PIÈCES.	AUTEURS.
1	Incendie de la flotte de Toulon ; *Vision d'un vieillard expirant* . .	MM. Esménard.
5	Bonaparte en Italie ; *Première campagne*	Deguerle, Professeur de belles-lettres au Lycée Bonaparte.
9	Au général Bonaparte ; *Extrait d'une lettre*	Arnault, Chef de division de l'Instruction publique, membre de l'Institut et de la Légion d'honneur.
10	Le moderne Apollon.	Lablée, ancien Jurisconsulte, de l'Académie de Lyon.
11	Chant dithyrambique, pour l'entrée triomphale des objets de sciences et d'arts recueillis en Italie. . . .	Lebrun, de l'Institut et de la Légion d'honneur.
13	Au général Bonaparte ; *Quatrain.* .	De Saint-Ange, Professeur de belles-lettres au lycée Charlemagne, de l'Académie de Lyon.
14	Ode sur les dangers de la Patrie. . .	Lebrun.
18	Ode an Bonaparte	Aug. Lamey.
19	Ad Bonapartum (*Traduction de la pièce précédente*)	P. H. Marron, Pasteur du culte protestant, Membre de la Légion d'honneur.
22	Il ritorno di Bonaparte	D. G. Povoleri.
23	Bonapartus redux (*Traduction de la pièce précédente*)	P. H. Marron.
24	Le Retour de Bonaparte (*Traduction de la même pièce*)	C. G.

PAGES.	PIÈCES.	AUTEURS.
		MM.
25	A Bonaparte; *Ode*.	CARRION NISAS. Membre du Tribunat, Chancelier de cohorte de la Légion d'honneur.
29	A Bonaparte; *Couplets impromptus*.	DELANDINE, de l'Académie de Lyon, et correspondant de l'Institut
35	La Battaglia di Marengo.	F. GIANNI.
36	A Bonaparte, Premier Consul; *Ode*.	PELLET fils.
42	Vers mis au bas du buste du Premier Consul, en porcelaine de Sèves	FRANÇOIS (de Neufchâteau), ci-devant Président du Sénat, Membre de l'Institut, grand-Officier de la Légion d'honneur, etc.
43	La Liberté des Mers; *Ode*.	LEFÈVRE, Secrétaire général du Trésor public.
48	Fragment d'une Épître.	LABLÉE.
49	Chant du premier vendémiaire an 9.	ESMÉNARD.
53	Ode sur l'attentat du 3 nivose. . .	CROUZET, Proviseur du Prytanée, Correspondant de l'Institut, de la Légion d'honneur, etc.
59	Distique	THEVENEAU.
60	Vers sur l'attentat du 3 nivose. . .	FLINS, ancien magistrat.
61	De frustrato infando facinore, etc.	P. H. MARRON.
62	Ode sur la paix de Lunéville. . . .	DE SAINT-ANGE.
65	Napoleoni et Josepho.	P. H. MARRON.

PAGES.	PIÈCES.	AUTEURS.
		MM.
65	Imitation de la pièce précédente.	De Saint-Ange.
65	Autre imitation.	Colson, ancien Professeur de l'Université.
66	Stances au Premier Consul, à l'occasion du traité de paix conclu à Lunéville	Esménard.
70	Al general Bonaparte, primo Console ; *Sonetto*.	D. G. Povoleri.
71	Vers sur les suites de la paix de Lunéville	Aug. Ximenez. ancien Colonel.
72	In pacis festo XVIII brumarii, anno X.	P. H. Marron.
75	Le Dix-huit brumaire, *Ode composée à l'époque du traité de Lunéville*	Carrion Nisas.
78	Ode sur la fête de la Paix	Théveneau.
81	In festum Parisiis celebratum XVIII brumarii, anno X.	Crouzet.
82	Imitation de la pièce précédente.	Deguerle.
83	Stances pour la fête donnée au comte et à la comtesse de Livourne	Esménard.
85	Primo Galliæ Consuli pacifico. . .	P. H. Marron.
86	Chant gallique, exécuté sur le théâtre des Arts	Baour Lormian.
88	Inscription pour le buste de Bonaparte	Lachabeaussière.

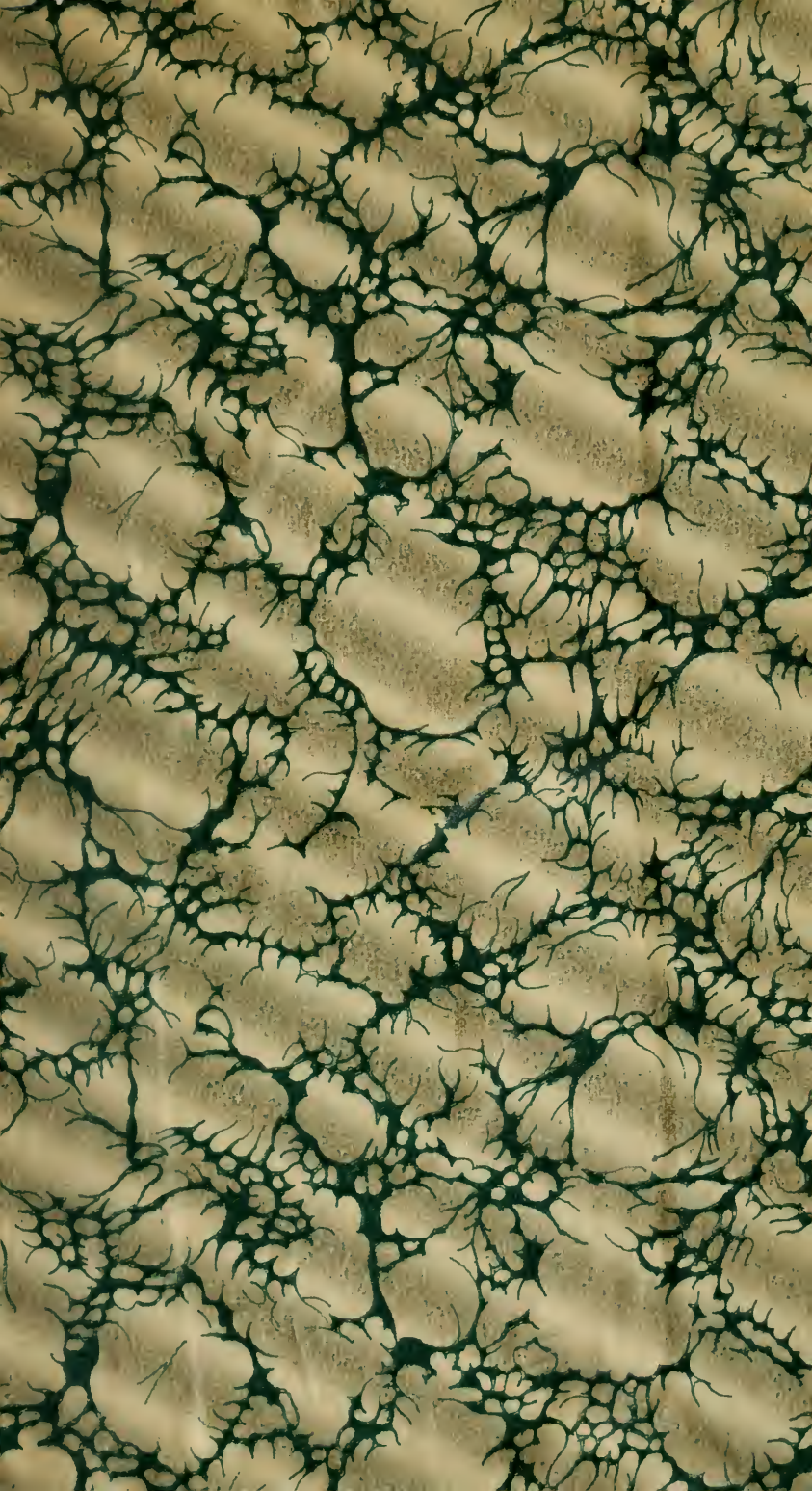
PAGES.	PIÈCES.	AUTEURS.
		MM.
89	Ossian à Bonaparte.	
92	Distique impromptu.	THÉVENEAU.
93	Ad Napoleonem Bonaparte; *Ode.*	L. F. CAUCHY, Secrétaire archiviste du Sénat, de la Légion d'honneur.
101	Distique.	LEBRUN.
102	Pax ambianensis.	HERMANNO-BOSSCHA.
115	Vers pour le portrait de Bonaparte.	L....
116	Pax ambianensis, ad C. V. Rutg. Janum Schimmelpenninck. . . .	P. H. MARRON.
119	Primo Consuli, in pacem universalem, etc.	MALINGRE, Employé à la Bibliothèque impériale.
120	Les Toasts de l'Olympe; *Ode.* . . .	LEBRUN.
121	Fragment d'une pièce intitulée : *La Solitude et l'Amour.*	DUCIS, de l'Institut.
122	De restituto catholicæ relligionis cultu.	L. F. CAUCHY.
133	Le rétablissement du Culte; *Poème.*	BAOUR LORMIAN.
142	Primo Galliæ Consuli, sacrorum instauratori.	P. H. MARRON.
143	Le rétablissement du Culte; *Ode.*	H. GASTON, Proviseur du Lycée de Limoges.
148	Pour le jour de Pâques 1802.	Aug. XIMENEZ.
149	Idylle adressée au Premier Consul.	REBOUL-BENEVILLE.

PAGES.	PIÈCES.	AUTEURS.
		MM.
150	La Résurrection de la Grèce; *Dithyrambe*.	H. Gaston.
156	A Bonaparte, au moment où le peuple votait sur la question: *Sera-t-il Consul à vie?*.	M.me Fanny Beauharnais.
157	Vœu inscrit au registre ouvert sur les propositions du Consulat à vie.	Lablée.
158	Votum Francorum.	S. A. Sibire.
158	A l'empereur Napoléon.	M.me de Montanclos.
159	Carmen in sacram inunctionem Napoleonis primi, Gallorum imperatoris, a Pio septimo summo Pontifice inaugurati.	Crouzet.
165	Inscription pour le portrait de Napoléon.	Chevalier de S. Amand.
166	Le Couronnement de l'empereur Napoléon et de l'impératrice Joséphine; *Stances*.	Lablée.
171	Vers sur le Couronnement de l'empereur Napoléon.	Esménard.
174	Napoleoni, primo Gallorum imperatori.	P. H. Marron.
179	Le Songe de Malesherbes.	Aimé Nancy, Élève du Lycée de Dijon, pensionnaire du Gouvernement.
190	De rupto ab Anglis ambianensi fœdere; *Ode*.	Cauchy.

PAGES.	PIÈCES.	AUTEURS.
		MM.
194	A Ysabey, sur son portrait de Bonaparte	VIGÉE, Professeur de belles-lettres, de l'Académie de Lyon.
195	La Ville de Versailles, à Sa majesté l'empereur Napoléon.	
198	De nuncupata honoristitulo Legione.	CAUCHY.
203	Stances, lues à une fête donnée à la grande Chancellerie de la Légion d'honneur, pour célébrer le couronnement de Napoléon . . .	AMALRIC, Chef de division à la grande Chancellerie de la Légion d'honneur.
205	Quatrain sur l'empereur des Français.	FRANÇOIS (de Neufchâteau).
206	Stances, lues à une fête... pour le couronnement de Napoléon . . .	Joseph LAVALLÉE, Chef de division à la grande Chancellerie de la Légion d'honneur.
208	Visione del professore V. Monti. . .	V. MONTI, Assesseur du Ministre de l'intérieur, de l'Institut.
209	Songe du professeur V. Monti. . .	CARRION NISAS.
232	Fragment du poème de V. Monti; *le Barde de la Forêt-Noire* . . .	CARRION NISAS.
236	Chant de départ de la grande Armée pour la conquête de l'Allemagne.	DUPUY DES ISLETS, ancien Capitaine de cavalerie.
238	De Gallici exercitus itinere, carmen.	CAUCHY.
243	Pour le buste de Bonaparte.	
244	Psalmus secundus.	
245	Psaume deuxième	CROUZET.

PAGES.	PIÈCES.	AUTEURS.
		MM.
248	In Ruteri effigiem, Bonapartæo jussu, à Rolando, marmore sculptam	P. H. Marron.
249	Le grand Sobieski à Vienne; *Ode sur la guerre présente.*	François (de Neufchâteau).
254	Ode à la grande Armée.	Pierre Lebrun, Élève du Prytanée français, pensionnaire du Gouvernement.
259	Quatrain.	Lebrun.
260	Napoleone al Danubio; *Canzone.*	J. Grobert, Colonel, de la Légion d'honneur, de l'Institut de Bologne, etc.
260	Carmen	Cauchy.
261	Napoléon au Danube	De Wailly, Proviseur du Lycée Napoléon.
291	Odes sur la guerre d'Autriche. . . .	Monvel fils, Secrétaire des Commandemens de S. A. I. le prince Cambacérès.
301	Les deux campagnes de l'an XIV; *Odes.*	P. F. Tissot.
315	Ode sur les Victoires de Napoléon-le-Grand; *Le Français au tombeau d'Homère.*	Crouzet.
325	Quatrain sur l'étonnante rapidité des Victoires de l'empereur Napoléon.	Lebrun.
326	De Austerliciensi prælio; *Carmen dithyrambicum.*	Cauchy.

PAGES.	PIÈCES.	AUTEURS.
		MM.
334	Le Chant des Français; *Stances à Sa Majesté l'Empereur des Français et Roi d'Italie, après la bataille d'Austerlitz.*	FRANÇOIS (de Neufchâteau).
335	Il canto dei Franchi; *Stanze alla Maesta dell' Imperadore di Francia e Re d'Italia, all' occasione della battaglia d'Austerlitz.* . .	TIBERI.
342	Stances sur la dernière campagne de Sa Majesté l'Empereur et Roi, et sur la guerre contre la Grande-Bretagne	D'AVRIGNI, chef du bureau des Colonies occidentales au ministère de la Marine.
351	Vers pour mettre au bas du portrait de Napoléon.	DUPUY DES ISLETS.
352	Poème sur la dernière campagne. .	THÉVENEAU.
362	Ode à la ville de Paris sur les dernières victoires de Sa Majesté l'Empereur et Roi.	PIIS, Secrétaire général de la Préfecture de police, de la Légion d'honneur.
364	Distique sur les nouveaux triomphes de Napoléon.	LEBRUN.
365	Napoleoni magno... in Galliam reduci, applausus	C. C. ROEMERS.
370	Fragmens d'un Intermède pour le retour de Sa Majesté l'Empereur et Roi.	ESMÉNARD.
375	Honneur et Patrie; *Ode.*	CHAUSSARD, Professeur de belles-lettres au lycée d'Orléans.
382	Invocation extraite du Poème des *Tombeaux de Saint-Denis.*	TRESNEUIL.

PAGES.	PIÈCES.	AUTEURS.
		MM.
383	A Sa majesté impériale Napoléon; *Quatrain*	Ximenez.
384	Inscription pour une statue de Napoléon.	D'Avrigni.
385	Ode aux Drapeaux conquis à Austerlitz, et transférés dans l'église métropolitaine de Paris.	Piis.
387	Sopra alcune gesta della invitta Maesta di Napoleone, Imperadore e Re; *Tentame poetico.*	M. L. Boncompagni, Membre du Corps législatif.
393	Fragment d'une Ode imitée d'Horace.	Lebrun.
394	Colloquium apud elysios manes inter Carolum magnum et consultissimum virum Tronchet.	Crouzet.
395	Entretien de Charlemagne et du sénateur Tronchet.	
418	Au Grand Napoléon; *Quatrain.* .	Lebrun.
418	Inscription pour une Médaille du Musée Napoléon, envoyée à M.me *** le jour de de sa fête. .	Forget.
419	Les quatre Dynasties, ou l'Histoire de France; *Ode à Clio.*	François (de Neufchâteau).
430	Ode sur la guerre de Prusse	Lebrun.
432	Sur la bataille d'Jena; *Impromptu.*	Ximenez.
433	Stances sur la guerre de Prusse. .	Lebrun des Charmettes.
435	Les Regrets de Clio et de la Renommée.	Piis.

PAGES.	PIÈCES.	AUTEURS.
		MM.
437	Chant de victoire, exécuté à l'Académie impériale de Musique. . .	DUPUY DES ISLETS.
441	La Battaglia di Jena; *Versi.* . . .	F. GIANNI.
450	Anniversaire du couronnement de l'Empereur, et de la bataille d'Austerlitz; *Cantate héroïque et dialoguée.* . . .	
453	Napoleoni, Berolino capto. . . .	P. H. MARRON.
454	Lettre en vers, écrite de Leipzig, le 5 novembre 1806, à Sa Majesté l'Empereur et Roi, à Berlin.	FRANÇOIS (de Neufchâteau).